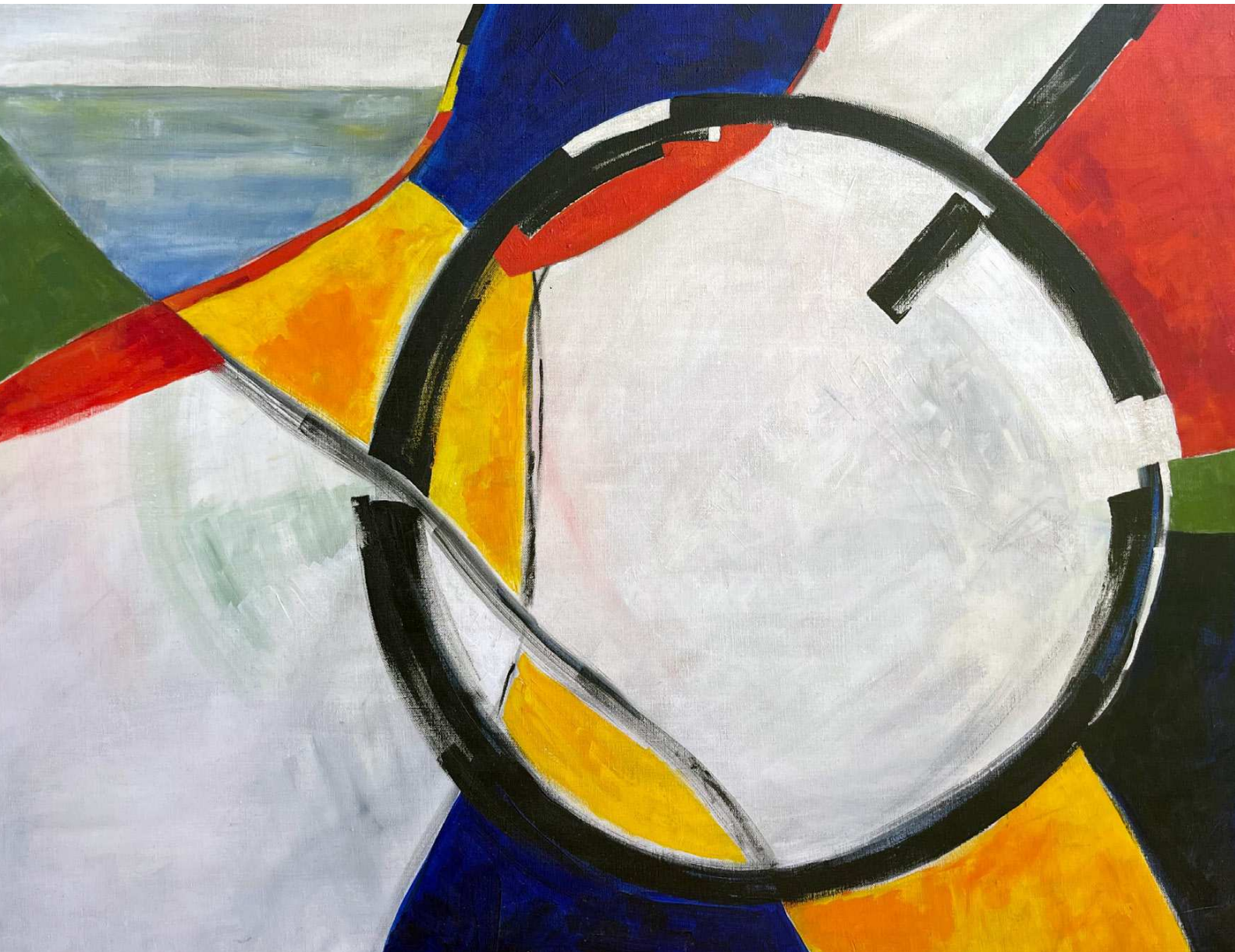


Espaces et Paix

Sortir de la violence



David Mac Cartney

Espaces et Paix

Sortir de la violence

David Mac Cartney

À mon épouse, ma famille, mes amis, mes camarades et à tous ceux qui m'ont soutenu dans cette longue quête, ce labeur d'articulation intellectuelle, transcendant des intuitions en un livre structuré face au temps qui passe. Au final, seules les oeuvres perdurent, le reste n'est que futilité et verbiage face à l'éternité.

Sola Virtus Nobilitat

Relecture, correction et structuration : Jean-Marc Allier, Asia Connection

Correction orthographique : Pierre Le Corre

SOMMAIRE

	Page
1 - Introduction	5
2 - Les causes de la violence	8
Naître, une grande injustice	9
Religions adamiques	21
La complexification des sociétés	45
Liberté . Égalité . Fraternité	56
Croître sans fin	66
3 - Les conséquences de la violence	78
Systèmes totalitaires	79
Violence individuelle et culturelle	92
Perdurer au détriment des autres	111
Cabinet de toilette et petite princesse	120
Société entre agressivité et violence	127
4 - Les solutions pour sortir de la violence	134
Introduction	135
Espaces et Paix	137
Discipline . Équité . Solidarité	144
Ecologie intérieure	150
Solutions individuelles	157
5 - Conclusion	163
6 - Annexes	165

Introduction

Notre société a atteint un très haut niveau de progrès scientifiques et technologiques. Nous vivons globalement en meilleure santé et plus âgés. Alors pourquoi somme-nous débordés par tant de violences au point de perdre pied et ne plus savoir quoi faire ?

Sans doute parce que notre société s'est au fil du temps complexifiée, à un tel point qu'elle est devenue inhumaine, insupportable et de fait ultra-violente. Cet océan d'informations émotionnelles subordonnées aux nouvelles technologies, nous rend prisonniers d'un paradigme reposant sur des procédures qualitatives et quantitatives. Ces dictatures molles faites au nom du rendement financier et par la gouvernance mondiale brident nos responsabilités et nos libertés individuelles.

L'individu devient ainsi interchangeable, jetable, QR-codé et cadré par un arsenal de lois plus complexes les unes que les autres, lui octroyant l'obligation de suivre les normes définies, pour soi-disant son plus grand bien. Ce paradoxe est insupportable, car fondamentalement injuste. Dans ce monde où la liberté est conditionnée par la force de la violence de l'argent, la plus grande partie de l'humanité est castrée par cette quantification et rationalisation du rendement.

Ainsi, nous sommes quotidiennement submergés par de la violence physique et émotionnelle, par des petites agressions incessantes et de la sur-information médiatique en continue. La diffusion de nouvelles catastrophiques (guerre, changement climatique, effondrement civilisationnel, pandémies, crises écologiques, économiques et migratoires) alimente nos angoisses et crée régulièrement des sentiments de culpabilité. Il ne se passe

pas une seule journée sans qu'un de ces sujets ne vienne nous bousculer et nous interroger sur notre existence.

Au-delà d'être anxiogène et générateur de conflits, ce résultat de la complexification de nos sociétés engendre une aliénation physique et mentale. Nous arrivons là, à un point de rupture dans l'inacceptable.

Noyé dans la technologie et l'information émotionnelle, l'individu a perdu son autonomie. Il n'est plus libre de son temps et de ses mouvements. Par voie de conséquence, il devient lui-même violent, ne supportant plus la perte de contrôle de sa destinée et de sa souveraineté, face à la violence de ces nouveaux maîtres du monde et de leurs serviteurs qui décident pour lui et contre lui. Ces ultra-riches deviennent quant à eux, libres de leur temps et de leurs mouvements.

Ce livre propose de résoudre cet élément existentiel qu'est la violence par l'adoption d'une nouvelle notion dans nos vies : l'Espace de Paix. Cette notion au prime abord simpliste est bien plus complexe qu'on pourrait le penser.

Avant d'aborder les causes et les conséquences de la violence, il serait bon de définir le sens et les subtilités de ce mot.

Notre violence se distingue incontestablement de celles des animaux, par le fait qu'elle découle de notre volonté de pouvoir. La possibilité de pouvoir prendre le contrôle sur autrui par l'asservissement physique et psychologique, en quelques sortes, le viol de notre être, de notre conscience et de notre âme.

Chez l'Homme, la violence est donc liée au pouvoir et le pouvoir est lié à la violence. Le fait de profiter et d'abuser de notre prochain, nous caractérise bien au-delà de ce qui est naturel chez les animaux, en termes de rapports de domination.

La violence n'est pas à confondre avec l'agressivité qui est un mécanisme de défense engendré par une réaction de peur. La violence est plus complexe et fondamentalement humaine dans notre approche de la vie et de la mort.

Sans aller jusqu'aux cas pathologiques des psychopathes, la violence quotidienne reste à la portée de tout le monde.

Vouloir par la force ou la force de vouloir, la racine du mot violence signifie la force en action. La violence conduit donc au pouvoir de mener une action à son terme contre autrui, ainsi la pleine jouissance a été obtenue contre le consentement de ce dernier.

Chez l'Homme, le pouvoir et la violence servent à la création et à l'accumulation de biens, de forces et d'énergies, plus particulièrement pour le groupe dominant, allant bien au-delà de la survie animale. Cela grâce à une main d'œuvre docile et serviable. L'esclavagisme reste une des plus anciennes formes de violence de l'humanité.

La violence est donc un phénomène typiquement humain, au sens où l'Homme l'a organisée comme un mécanisme ayant pour but l'asservissement d'autrui au seul bénéfice de la force dominante. Exercer la violence n'est pas un besoin vital, mais la volonté d'accumuler du capital, de la force et de l'énergie, afin de pérenniser sa position.

La violence peut être aussi associée à un désordre mental, exercée par des individus souffrant d'un manque d'équilibre psychologique ou d'un complexe d'infériorité lié à un manque d'amour et de confiance en soi, c'est-à-dire la grande majorité de l'espèce humaine.

Pour justifier cette violence insupportable fondamentalement pour la victime mais également et surtout pour le bourreau, il faut la moraliser, la légitimer, la rationaliser. Les religions restent pour ce faire souvent le meilleur des vecteurs.

Chapitre I

Les causes de la violence

Naître, une grande injustice

La naissance, notre première rencontre avec la violence du monde est transcendée dans l'accouchement. Cet acte physique et douloureux pour la mère et d'une brutalité extrême pour le nourrisson, se déroule dans des cris de plainte et d'effroi. Cet événement traumatisant sans commune mesure, marque le passage d'une vie douillette au sein de la matrice maternelle à un monde extérieur dangereux.

Les premières secondes de la vie commencent donc dans la souffrance.

Ce petit être encore fragile devra par la suite se battre tout le long de sa vie dans un environnement hostile. Heureusement, dans la plupart des cas, il pourra bénéficier de l'aide de ses congénères, et notamment, de sa mère pour apprendre les premiers gestes élémentaires de survie.

Dans cette compétition énergétique permanente, il faut se démener pour nous servir le plus rapidement possible, parfois au détriment des autres. Nous devons rapidement apprendre à vivre et à survivre.

À la maturité sexuelle, cet être connaîtra un énième rejet, une énième violence, celle de sa mère, en rompant le lien filial.

Alors commencera la compétition sexuelle, il faudra trouver un partenaire afin de perpétuer l'espèce, cycle inscrit au plus profond de nos gènes, même s'il tend aujourd'hui à diminuer dangereusement dans les sociétés occidentales.

Le mâle propose, la femelle dispose, cet adage populaire en dit long sur la difficulté pour un homme de trouver une compagne.

Une compétition sélective a donc lieu afin de capter l'attention des femmes. Alors le plus riche en énergie interne (force physique) et externe (richesses) sera sélectionné comme un candidat idéal, à même de construire un nid solide. Les autres, les perdants devront se contenter d'attendre leur tour, si tant est qu'il arrive un jour. Dans cette lutte sans merci, nous prendrons conscience rapidement de notre rang social au sein du groupe. Nous comprendrons vite l'importance de l'argent et son pouvoir, donnant accès aux différentes énergies nécessaires au bon développement de ce dit nid.

Oui, la nature est violente et ne connaît aucune pitié. Les inaptes seront mis de côté et n'auront pas le privilège de perpétuer leurs gênes. Bien heureusement, le hasard pourra sourire certaines fois, mais dans la plupart des cas, seul le plus habile à dominer procréera.

Bien sûr, nous les humains, animaux doués de facultés cognitives et de conscience sommes dotés d'une capacité d'empathie, c'est-à-dire cette capacité de projeter les souffrances des autres en nous-même. Ce phénomène fut sans doute développé au fil du temps afin de palier à notre inaptitude à survivre seul.

Nous avons dû inventer des stratégies de survie face à la violence du monde, et l'empathie en fait partie, en permettant la survie du plus grand nombre.

Il ne faut pas en déduire que nos cultures furent toujours portées vers la protection du plus faible et de l'inutile. Ce trait s'est profondément développé en Europe avec le christianisme. Les Spartiates, cette grande culture guerrière de la Grèce antique, adulée par Hollywood dans de nombreux films, est une société dont les mœurs seraient aujourd'hui considérées comme absolument barbares. Les Spartiates vivaient de l'esclavage des Hilotes, paysans n'ayant aucun droit civique. Ils jetaient leurs nouveaux-nés, malformés du haut d'une falaise et séparaient les enfants mâles de leur mère dès l'âge de sept ans afin d'en faire de parfaits guerriers. Le rite d'initiation des jeunes adolescents consistait à tuer un Hilote au gré du hasard d'une rencontre nocturne. Ces derniers vivaient dans la

crainte perpétuelle d'être massacrés par un jeune adulte en devenir.

Bien évidemment, les Spartiates eux aussi avaient de l'empathie, mais sélective, raciale et territoriale. Se protéger, se secourir, chez ces guerriers, n'étaient pas de vains mots, pour eux. Mourir dans la camaraderie était la plus grande des gloires, l'honneur suprême. La bisexualité était même encouragée afin de renforcer les liens de fraternité au sein du groupe.

La notion de droit universel, comme l'explique bien le juriste et philosophe Carl Schmitt, n'a aucun sens au sein des cultures attachées à un territoire. Avec une telle conception du monde, le droit des Spartiates ne pouvait pas s'appliquer aux Hilotes, considérés comme un autre peuple, une autre culture, sans aucun droit.

Ce trait psychologique qu'est l'empathie, nous distingue donc profondément des autres animaux. Il n'a pas le même sens, d'une culture à une autre et d'une époque à une autre. Rien n'est réellement universel, sauf peut-être la violence.

Aujourd'hui, en occident, nous protégeons les inaptes, les handicapés, les malades, les personnes âgées, c'est-à-dire les non-productifs, individus ayant des droits dans notre paradigme social. Notre société ne vit plus pour ou par la guerre, mais pour la jouissance. De ce fait, les handicapés, les faibles ont également le droit de jouir de la vie.

Ce qui va en soit à l'encontre des lois naturelles darwiniennes, puisqu'elles ne tolèrent tous simplement pas l'inaptitude. Nous pouvons dire qu'un être inadapté est condamné à la mort dans le règne animal. Seul l'Homme est capable par compassion, c'est-à-dire en définitif par peur de la souffrance et de la mort, de rompre ce contrat pour le meilleur et pour le pire. Le prix à payer en est l'inégalité, une autre forme de violence.

Dans une société où seuls les plus forts survivent, il y a peu de disparités entre les individus. Mais dans une société où même les

plus faibles ont le droit à la vie, le sentiment d'injustice ne peut qu'en être décuplé. Cet état peut, par exemple, commencer au sein même d'une famille où il existe un enfant handicapé. Les Spartiates l'auraient naturellement éliminé, mais l'altruisme chrétien, nous a appris l'inverse ; tout être a le droit de vivre. Mais dans cette logique, il arrivera inévitablement un moment où cet individu pourra légitimement se demander : « Pourquoi moi, et pas mes frères ? ».

Cette question est justifiée. D'une manière générale, à un moment de notre adolescence, nous avons tous poussé ce cri de révolte, en face de nos parents : « Je n'ai pas demandé à naître ». Par quel concours de circonstances, sommes-nous maintenant arrivés dans ce contexte familial, culturel et pas dans un autre ?

Effectivement, dans l'absolu, les parents désirant avoir un enfant ne se posent pas la question de savoir, si ce dernier souhaite vivre. Naître, c'est être mis devant le fait accompli. Vous et moi n'avons pas eu le choix de naître ; nos parents l'ont décidé à notre place.

Notre vie, cette souffrance entrecoupée d'instant de joie, nous est donc imposée.

Nous pouvons supposer qu'un individu avant de naître est incréé, hors du temps et du vivant, de ce fait, il ne souffre pas puisqu'il n'existe pas. De même après notre mort, nous redevenons incréés, hors du temps, hors du vivant et donc hors des souffrances. Seuls les vivants souffrent le temps de la vie, un instant fini dans la nuit de l'éternité. Cela est tellement compliqué voir impossible à sereinement accepter, que nous inventons en permanence des stratagèmes pour y faire face. Les religions en sont un des meilleurs exemples.

Nous avons ainsi conceptualisé des cosmologies complexes afin de pallier à l'angoisse de la non-existence. Dans la plupart de ces mythes, notre âme est éternelle, sous-entendant l'existence de notre conscience après notre mort. Dans l'Au-delà, soit les souffrances disparaissent pour laisser place au bonheur éternel, le paradis pour les pieux, soit la vie laisse place aux souffrances, l'enfer éternel pour les pécheurs. Ce qui pourrait bien être notre vie actuelle, où

l'envie, la convoitise, tous ces besoins impossibles de satisfaire, nous font souffrir.

Paradoxalement ces questions existentielles sont à l'origine des plus grandes formes de violence, les guerres des croyances politiques et religieuses, allant bien au-delà du simple besoin territorial et énergétique.

À nos problèmes existentialistes, d'incompréhension du sens de notre vie se rajoutent d'autres sentiments permanents d'injustice. Ils peuvent aussi bien exister, si vous êtes nés dans une famille pauvre, de parents peu aimants, alcooliques ou si vous êtes nés par accident, ou d'un viol.

Des sentiments d'injustice peuvent aussi être ressentis par l'aîné d'une famille riche et équilibrée se sentant lésé par rapport au petit dernier, le chouchou. L'injustice ne connaît pas de frontières, c'est un sentiment universel.

À cette signature culturelle et familiale, nous pouvons également rajouter le modèle de société comme source de violence. Dans les sociétés les plus patriarcales et traditionnelles, les violences peuvent être engendrées par des pressions psychologiques, une obéissance aveugle au père et une brutalité physique.

Dans les sociétés occidentales libérales, il n'est pas très compliqué, voire même trop simple de se séparer de sa famille et des responsabilités en découlant. Les raisons peuvent être multiples : éloignement physique, intellectuel, politique, affectif. En revanche, dans une société traditionnelle, cela peut devenir extrêmement compliqué, l'enfant devant religieusement respecter ses parents. Esclave enchaîné culturellement et affectivement à ces derniers, il doit souvent se sacrifier pour eux, le plus souvent ce rôle incombera aux jeunes filles.

Le niveau intellectuel peut également être générateur de souffrance. Arthur C. Clarke, le grand écrivain de science-fiction a écrit « *Les enfants d'Icare* », roman dans lequel les enfants acquièrent

des pouvoirs paranormaux et où un gouffre intergénérationnel définitif se crée. Comment pouvons-nous interpréter cette allégorie ?

Tout en gardant les traits génétiques et culturels communs de ses parents, un enfant ayant une intelligence différente de ces derniers, risque de se sentir mal à l'aise au sein de sa propre famille, allant jusqu'à même souhaiter la quitter ou tout du moins s'en éloigner. Que faire avec des parents, idiots patentés, doublés d'une méchanceté chronique ? Faut-il suivre la tradition ou s'en détacher afin d'échapper à cette violence familiale ?

En d'autres termes, la sagesse n'est pas corollaire à l'âge, mais à la faculté de comprendre. Si des parents n'arrivent pas à comprendre les changements inhérents à chaque génération, sans tomber dans des extrêmes politiques ou revendicatifs, et bien il est sans doute préférable de s'en éloigner pour ne plus subir de souffrances psychologiques, voire parfois physiques.

Nous nous confrontons toujours et encore à la même question : « Pourquoi cela m'arrive-t-il ? Pourquoi je souffre ? Pourquoi suis-je né dans cette famille ou dans cette société ? Ou encore, à cette époque et pas dans une autre ? »

Ces interrogations légitimes sans réponses claires sauf à croire à la magie du destin, sont la porte ouverte à de grandes souffrances si nous n'arrivons pas à y faire face.

Les religions indo-asiatiques ont évacué ce problème avec la notion de karma. Si nous souffrons et subissons de la violence dans cette vie, c'est le fruit de nos mauvaises actions dans nos vies antérieures. Cette philosophie est pratique, mais à la fois aliénante.

Effectivement comment se révolter contre son karma ? Que pouvons-nous y faire ? C'est la vie ! Les conséquences de ce fatalisme ont créé dans ces sociétés traditionnelles asiatiques une sorte de résignation face à son propre destin, mais également et surtout à celui des autres. Si un individu souffre, c'est parce qu'il

a un mauvais karma, c'est une forme sous-jacente de violence et d'égoïsme.

Dans les cultures adamiques, Dieu punit ses enfants lorsqu'ils s'égarent du droit chemin, expliquant ainsi nos souffrances terrestres. Mais il existe tout de même un libre-arbitre. Il est possible de se révolter, voire même de proclamer un paradis messianique terrestre pour lutter contre l'injustice de notre naissance. L'homme devenant ainsi l'égal de Dieu, peut créer contre toute logique d'ordre naturel, une société fondée sur la violence égalitaire, étant inévitablement un nivellement par le bas, l'excellence devenant l'exception à la règle de la médiocrité courante.

L'idéologie selon laquelle la société des hommes doit, grâce à une politique sociale, pallier à l'injustice des naissances engendrant de la violence, revient juste à oublier que nous sommes les héritiers de notre fraternité, avec toute la violence que cela impose pour les autres et nous-même. Nous ne sommes pas égaux, ni en naissance, ni en droit et encore moins en chance. Cette dernière étant simplement le potentiel d'opportunités qui s'offrent à nous, essentiellement liées sauf hasard fortuit à notre milieu social.

Forcer l'égalité en combattant l'injustice de notre naissance n'a pas de sens. Bien au contraire, ne pas accepter le fait que le monde soit inégal, c'est alimenter la jalousie. L'une des plus grandes violences quotidiennes qui soit, poussant à espérer le malheur de son voisin, à défaut d'être meilleur que lui. Ce qui est par ailleurs absurde, car nous devons tous assumer et gérer nos responsabilités, c'est-à-dire notre statut social lié à notre naissance. Les irresponsables dorment toujours plus paisiblement que les responsables. Ces derniers devant décider pour le groupe en assumant les conséquences de leurs erreurs.

La jalousie liée à notre naissance et la vie qui en découle ne fonctionne que dans notre cercle proche. Nous sommes toujours jaloux et envieux de ce que nous concevons comme nous étant dû. Jamais un homme ordinaire ne sera jaloux d'une personne

extraordinaire. Le commun des mortels n'aura jamais la prétention d'être aussi intelligent qu'un grand génie. Il connaît trop bien le gouffre qui sépare leur cerveau respectif. La jalousie ne s'applique réellement qu'à nos proches et souvent au sein même de notre fratrie, le reste relevant plus du domaine du rêve. Il est toujours possible de rêver d'être extraordinaire, alors que nous sommes ordinaires. C'est là, une autre forme de violence, vouloir être l'égal des héros, des dieux, de Dieu.

Alors pour niveler, effacer la jalousie des naissances, les démocraties ont inventé la notion du droit à l'égalité des traitements entre les hommes, afin de créer une société moins injuste. Le sentiment d'injustice n'est pas un vague concept intellectuel, mais bien une souffrance physique ressentie au plus profond de notre être. L'équité nous fait du bien, le favoritisme nous blesse, et si cette injustice s'exerce trop, elle débouche sur un rejet violent.

Afin d'accepter l'injustice, nous avons inventé et développé, des stratagèmes philosophiques et religieux, comme le stoïcisme. Même s'il reste tout de même compliqué d'accepter l'injustifiable, le hasard de notre naissance. Comment expliquer que certaines personnes naissent riches, beaux et en bonne santé et d'autres pauvres, moches et malades ? Comment accepter ce délit de sale naissance ? Si vous n'êtes pas intellectuellement soumis à une tradition par nature autoritaire, comme en Inde avec son modèle social de caste, comme dans le bouddhisme avec sa notion de karma ou comme dans les religions adamiques avec la soumission à Dieu.

Pour cela, les sociétés traditionnelles ont développé des mécanismes coercitifs, comme en Inde avec son modèle de caste, comme dans le bouddhisme avec sa notion de karma ou comme dans les religions adamiques avec la soumission à Dieu, avec une notion de libre arbitre. Ce trait de soumission s'accentua au fur et mesure de la complexification des sociétés, décuplé par une urbanisation naissante et son contrôle social. Ce phénomène a

moins affecté le monde occidental du fait de sa culture nordique, définie par un monde rural et des paysans-guerriers libres, où la religion païenne sacralise la volonté de puissance individuelle. Cette société chérissant la liberté, fut certes, profondément transformée par le judéo-christianisme, mais jamais au point de totalement être soumise à l'obéissance aveugle au Dieu hébraïque. La société occidentale est restée marquée par la méritocratie, l'aristocratie la plus noble qui puisse exister, celle du mérite et non du sang, l'excellence individuelle de nos cultures païennes et guerrières. Suivant les périodes politiques du monde occidental, ce système de promotion sociale palliant à l'injustice de nos naissances, sans connaître le besoin d'une soumission à un principe supérieur, fut plus ou moins présent. La dernière grande période est le règne de Bonaparte avec la création entre autre de l'ordre national de la Légion d'honneur. Le XXème siècle connut encore quelques soubresauts avec les deux guerres mondiales ; puis le monde occidental s'endormit dans la certitude du confort du progrès, jusqu'à la faillite des États-Unis à la fin de la guerre du Vietnam et à l'avènement du post-modernisme.

Les idées post-modernistes proclamant l'interdiction de dominer l'Homme par l'Homme nivelle notre société moderne occidentale par le bas. Désormais grâce à la maxime : « Il est interdit d'interdire », forçant l'égalité, le plus médiocre d'entre nous a le même poids que le plus brillant. Notre société actuelle a bien abîmé la notion sociale du mérite. Il faut aujourd'hui au contraire satisfaire le plus grand nombre au détriment de l'excellence qui est devenue politiquement incorrecte. Cela aboutit à une société de droit absolu où l'individu lambda est bercé dans l'illusion de se croire unique et placé au centre de la société, refusant désormais de mourir pour laisser sa place à un autre.

Alors l'homme devient si précieux, si sensible que le droit à l'égalité à tout prix est le nouveau paradigme du monde. Ce phénomène s'accroît de plus en plus avec les technologies de

l'information où tout le monde peut pour le meilleur et le pire diffuser son opinion au monde entier, sans aucun filtre sauf celui du politiquement correct des GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft), les juges des routes de l'information.

Toutes naissances confondues, nous sommes considérés illusoirement dans ce système, comme des êtres exceptionnels et précieux, qu'il faut protéger à tout prix, et surtout comme égaux, tout du moins sur le plan juridique. Ce phénomène ouvre la porte à la dictature de la médiocrité. Depuis que Dieu est mort, l'occident s'est évertué à créer un système socialisant afin de justifier l'injustifiable, la fortuité de nos naissances.

Ce système politique né initialement d'un bon sentiment, se réclamant aujourd'hui de l'égalité idéologique entre les hommes par le pouvoir de la technologie, s'est fourvoyé dans une pure illusion.

Au final, nous sommes toujours dirigés par un petit groupe, une organisation gérant ses propres intérêts, prônant le bien pour le plus grand nombre en son nom et profit, en s'arrogeant tous les droits pour guider le peuple vers le bonheur messianique du paradis terrestre technologique.

Individuellement nous sommes rarement mauvais si nous faisons face à nos responsabilités. Mais avec des sociétés de plus en plus technologiques et autoritaires, la responsabilité devient floue, elle incombe au système, à l'organisation et à l'Angkar comme disaient les Khmers rouges. L'individu perd toute inhibition, sa responsabilité individuelle disparaît et il se transforme alors très facilement en tortionnaire violent.

Dans nos sociétés démocratiques, cet état de fait est moins visible que dans un système traditionaliste, mais l'État et l'organisation n'en sont pas moins violents. Le paradis messianique se transforme en paradis du droit au bonheur, l'égalité de droit à se croire unique, le droit au bien-être par la consommation éternelle de l'individu roi, tout cela bien évidemment dans l'objectif de nous faire accepter toutes les injustices.

Le paradoxe de se considérer comme un être exceptionnel à tout prix tout en revendiquant le droit à l'égalité, nous rend au contraire encore plus névrosés. Face à ses souffrances, cet être unique et extraordinaire va petit à petit se rendre compte qu'il n'est pas un être si exceptionnel dans la vraie vie et encore moins face à la mort lorsqu'il la conscientisera.

Mais nous avons une faculté incroyable, celle d'oublier. Tel Atlas, chaque matin, nous recommençons à nous croire à nouveau extraordinaire et unique, oubliant toutes nos erreurs et souffrances de la veille. Cette réalité est d'autant plus vraie lorsque nous vivons au sein de sociétés modernes aseptisées et nivelées.

Dans les sociétés dites développées, le monde est de plus en plus virtualisé. La mort palpable a complètement disparu. Les enfants sont traités tels des petits princes, car la vie humaine est considérée comme la chose la plus précieuse qui soit. Nous sommes devenus complètement égocentrés, la mode des selfies en étant entre autre une démonstration. Nous nous considérons comme le centre de la création et tout doit être fait pour nous porter au sommet de la pyramide du bien-être artificiel.

Nous pouvons ici citer le travail remarquable de Coudenhove-Kalergi pour avoir synthétisé ce phénomène dans son livre *Idéalisme Pratique*.

L'occident se transposa d'une société rurale et païenne de l'individu héroïque libre, autonome et uni dans un collectif consanguin et territorial au sein de grands espaces, à une société messianique judéo-chrétienne urbaine, pacifiste et collectiviste, où les individus sont soumis à des espérances futures, égalisées, ayant perdu toute notion territoriale et ethnique de l'homme guerrier et païen.

Le point commun entre le messianisme religieux et le messianisme politique réside dans le désir d'accéder à une vie éternelle, spirituelle d'un côté et terrestre de l'autre. En attendant que la science rende notre conscience éternelle, nous avons inventé

des systèmes politiques égalitaires et violents, au détriment du cycle naturel et de l'évolution de notre espèce. Bercée par la philosophie du bien-être immédiat et de la jouissance, notre politique moderne a créé une société folle où la violence de l'évolution doit disparaître. Le traitement de la crise de la Covid-19 en est une parfaite démonstration.

À l'heure où ce livre est écrit, cette maladie n'est pas encore bien comprise. Les avis sont très contradictoires et souvent plus dogmatiques que scientifiques. En revanche, nous savons aujourd'hui que les personnes ne souffrant pas de comorbidités guérissent sans presque aucune aide et le plus souvent sans séquelles, bien qu'elles aient passé quelques moments douloureux. La Covid-19 tue les plus faibles d'entre nous et notamment les personnes âgées.

Tout le problème est là, notre société est aujourd'hui aux mains des retraités issus de l'ère post-moderniste. Cette caste, retraités bobos citadins, gauche caviar pacifiante et mondialisante qui a porté Macron au pouvoir, a maintenant peur de la Covid-19. Cette génération aux affaires, ce groupe de pression détenant la seule et unique bonne pensée a décidé d'enfermer les individus chez eux plutôt que de fermer les frontières pour lutter contre le virus. Tout un symbole !

Paradoxalement, la jeunesse peu touchée par cette maladie doit aussi être enfermée pour ne pas prendre le risque de contaminer ces riches retraités. Ces derniers ont donc décidé de sacrifier notre économie et notre jeunesse afin de se protéger et conserver précieusement leur rente. Il serait dommage de décéder de la Covid-19 avant que le transhumanisme leur offre la vie éternelle.

À force de nous être éloignés du spirituel et de la nature, nous avons oublié l'utilité de mourir, perdurant le cycle évolutif de notre espèce par le biais des modifications génétiques apportées à chaque nouvelle génération.

Religions adamiques

La violence religieuse est la plus pernicieuse qui soit, elle va bien au-delà du fanatisme politique. Faire le mal au nom de Dieu n'est pas le mal mais le bien, car si dieu est bon, tout acte fait en son nom l'est aussi.

Logique implacable, indiscutable.

Alors, faire du mal au mécréant au nom de Dieu est moral, juste et surtout rationnel puisque c'est faire le bien.

Les religions adamiques, c'est-à-dire se proclamant comme descendantes d'Adam, premier Homme créé par Dieu, sont toutes liées par la croyance indiscutable d'être faites de la main de Dieu, pour accomplir sa volonté sur terre, à condition de suivre ses règles à la lettre.

Le judaïsme est le père fondateur des religions adamiques, lui-même inspiré par les religions antérieures sumériennes et égyptiennes, voire peut-être par des cultes indo-européens. Dans ces cultes, le Dieu des dieux est un Dieu solaire, polaire et guerrier.

Les hébreux ont par la suite intégré dans leur cosmologie, un nouveau dieu, Yahvé, Yaho ou Yahou, qui vivrait « au pays des Shasous » (*L'Invention de Dieu*, Thomas Römer). Ce dieu prit petit à petit toute la place et remplaça l'ancien panthéon, dont la déesse-mère Asherahh. Elle fut un temps présente à ses côtés pour disparaître par la suite, laissant finalement la place à l'unique Dieu, Yahvé. C'est la totalité en un, la définition même du totalitarisme, un Dieu unique, le maître de toutes choses, le créateur du monde et surtout notre créateur.

Bien sûr, les Juifs furent élus par Dieu, choisis pour le suivre

et accomplir son commandement jusqu'au combat final du bien contre le mal où lors de l'apocalypse, le monde renaîtra de ses cendres, parfait et juste après avoir annihilé le mal.

Si entre-temps, des malheurs arrivaient au peuple juif, c'est qu'il aurait fauté en s'égarant de la croyance véritable et juste du Dieu totalitaire. La violence du créateur est terrible, mais il offre le salut éternel à ses fidèles en contrepartie.

Cette idée incroyable d'une vie éternelle dans un jardin somptueux s'affina et s'affirma au cours du temps ; le paradis perdu d'Adam et Eve. Ceci est très bien expliqué dans le livre de Jean Soler, *la violence monothéiste*.

Avant le péché, Adam et sa femme vivaient au paradis terrestre dans l'innocence la plus totale, nus comme des animaux, ignorants, simples d'esprit comme des êtres naïfs, sans conscience de la mort, de leur propre mort, car vivant dans une éternelle jeunesse subsistant d'amour et d'eau fraîche, dans un enclos protégé, le paradis terrestre.

Mais hélas, ce paradis fut dérangé, heureusement diront certains, par le porteur de lumière, la connaissance et la curiosité, étrangement définies comme le mal par les religions adamiques. Le plus beau des anges, Lucifer, déchu par Dieu car jaloux de cet étrange animal qu'est l'Homme, conduisit Eve vers le savoir en mangeant le fruit défendu de l'arbre de la connaissance. Vile tentatrice, elle conduisit ensuite le pauvre Adam, innocent comme un agneau, pour ne pas dire un peu idiot, à goûter lui aussi à la connaissance.

Alors, Dieu fut très en colère. Pourquoi ses enfants avaient-ils succombé à la tentation de devenir intelligent. Ne pouvaient-ils pas rester innocents et vivre comme de petits êtres fragiles et nus dans l'enclos du paradis, fabriqué pour eux et sans doute pour son plus grand plaisir ?

Certains pourront dire que c'est en réalité la volonté de Dieu. Tout d'abord car tout émane de sa volonté, mais surtout car

l'Homme-enfant devient ainsi un adolescent, se cherchant et se définissant par et dans le conflit avec l'autorité paternelle au travers d'un amour dualiste définissant si bien les cultures adamiques, en perpétuel combat comme nous l'avons dit entre le bien et le mal, mais aussi entre tradition et changement.

Ce point distingue les religions adamiques, des cultes animistes et païens, d'une certaine manière avec la notion de libre arbitre. Dieu a certes créé l'univers, mais il n'a pas achevé l'Homme, dans le sens où il lui a laissé son libre arbitre, afin de pouvoir choisir entre le bien et le mal (*L'aujourd'hui De La Création*, Antoine Nouis).

La colère de Dieu fut grande et il condamna ses enfants à l'exil, à la vieillesse et à la mort corporelle. Pour avoir corrompu le pauvre homme, Eve eut droit en prime ainsi que toutes les futures femmes à l'accouchement dans la douleur afin de ne jamais oublier que par sa faute, l'homme commit le péché originel.

Une question se pose. Pourquoi Dieu a-t'il créé la femme, cet être de tentation ? Dans un monde sans femmes, Adam vivrait peut-être encore innocent, nu avec tous les autres hommes nus au paradis, l'enclos de Dieu.

Pourquoi Dieu inflige-t-il également l'accouchement dans la douleur à toutes les femmes animistes, hindouistes, bouddhistes, shintoïste, taoïste... ? Fondamentalement, elles n'ont aucun lien avec cette religion adamique, elles sont totalement étrangères à cette cosmologie d'un Dieu créateur de toutes choses et du péché originel.

Comme dans toutes religions révélées, il y a une réponse à tout. Bien évidemment, tous les humains descendent du premier couple, Adam et Eve. Plus tard, certains humains s'écarterent de Dieu pour croire en des idoles, en d'autres dieux voire en rien. Le fait que toutes les femmes accouchent dans la douleur est donc la preuve irréfutable que Dieu les a créées, même si elles ne croient plus en lui aujourd'hui.

D'après Rav Ron Chaya, le guide spirituel des plus heureux des heureux des Juifs francophones, il existe de faux-humains, des êtres hybrides qui ne descendent pas complètement d'Adam et Eve. Lucifer et d'autres anges déchus vinrent sur terre s'accoupler avec les filles d'Adam (*Les Fils de Dieu et Les Filles des Hommes*, Genèse 6:1-8). Leur progéniture devint des êtres démoniaques maléfiques, sans âme, doués d'une force surhumaine. D'après lui, Hitler et Staline furent de tels démons.

Plus sérieusement, si les Juifs ont établi le fondement des religions adamiques, un jour, un révolutionnaire créa un courant dissident du judaïsme appelé après sa mort christianisme.

Ce mouvement, peut-être lié aux esséniens, se veut plus ouvert. Pur, il rejette la tutelle des Pharisiens du temple, corrompus par l'argent des prières. Jésus, son fondateur prône l'amour et le partage à ceux qui adhèrent à son mouvement, femmes et hommes, rare pour l'époque. Mais avant tout, il offre le salut par Dieu, le père, offrant le paradis et la vie éternelle à ses fidèles.

D'un point de vue psychiatrique, Jésus aurait terminé de nos jours en hôpital pour les fous. Peut-être, s'y trouve t'il actuellement ?

Ce courant originellement juif, est donc messianique. Jésus est censé revenir sur terre pour sauver l'humanité de l'apocalypse, combat ultime entre le bien et le mal.

Le christianisme fut autorisé par l'empereur Constantin après avoir été interdit par les romains pour cause de désordre public, non pour problèmes religieux. Les romains étaient tout à fait ouverts à ce que chacun pratique sa religion dans le respect des lois. Jésus lui prônait la révolution, contre l'ordre établi des Pharisiens et des Sadducéens. Judas, son disciple bien aimé, ne fut-il pas Zélote ?

Jésus fut alors condamné et crucifié par les Romains à l'invitation des Pharisiens et, comme il était de coutume pour les criminels, cloué violemment sur une croix jusqu'à ce que mort s'en suive.

Selon la légende, c'est la mère de Constantin, chrétienne de la

première heure et archéologue qui retrouva la croix sur laquelle Jésus fut crucifié. Elle demanda à son fils d'autoriser la construction des premières églises chrétiennes en Orient et en Occident où elle y fit envoyer des morceaux de la croix. Cet événement créa le début du trafic des reliques dont Calvin, un des réformateurs, prendra comme prétexte pour combattre le catholicisme romain et ses icônes.

C'est donc une femme chrétienne, la mère de Constantin qui poussa son fils vers la force religieuse et politique montante de son époque, le christianisme.

La légende dit que Constantin, avant la bataille du pont Milviuse contre Maxence César d'Italie, vit la croix du christ dans le ciel et entendit Dieu lui dire qu'il vaincrait ses ennemis s'il embrassait le christianisme. Toute religion se développe sur de glorieux mythes chargés émotionnellement, car c'est une nécessité pour l'homme de croire en une histoire bien conceptualisée.

L'empereur acceptant l'offre de Dieu, remporta la bataille. Il fut baptisé chrétien sur son lit de mort comme cela était régulièrement pratiqué à l'époque. L'église chrétienne naquit donc par une victoire militaire et grâce à la violence du pouvoir.

Le fondement officiel du christianisme repose sur les bases d'un acte violent avec le consentement et la participation de Dieu, drôle d'ironie pour un Jésus qui prêchait la non-violence. Peut-on véritablement parler d'ironie, quand on se remémore l'épisode des marchands du temple ? Les convictions de Jésus n'ont-elles pas été mises à mal aussi lorsqu'il les fouetta violemment ?

Constantin le premier empereur proche du christianisme n'arrêta par pour autant d'être violent après avoir autorisé la religion de Jésus. Il fit assassiner son propre fils accusé d'adultère avec sa deuxième épouse. Cette dernière fut également assassinée, lorsqu'il comprit qu'elle avait comploté au bénéfice de ses propres enfants. La violence continuera chez les chrétiens jusqu'à nos jours avec des points culminants comme la guerre des religions entre catholiques

et protestants, frères ennemis tuant tous, au nom à priori du même Dieu, le père de Jésus.

Si l'Église catholique est l'héritière des empereurs romains et possède son propre état, le Vatican, lui ne devint jamais un empire en lui-même.

De nombreux rois européens furent d'ailleurs excommuniés. Un roi créa même sa propre église et d'autres se réformèrent contre Rome. Les Européens sont définitivement trop individualistes et pas suffisamment unis pour arriver à créer un empire politique et religieux.

Les juifs quant à eux connurent à plusieurs reprises l'exil, suite aux conquêtes successives d'envahisseurs. La terre promise offerte par Dieu à Abraham, le fondateur du judaïsme, reste un lointain souvenir suite à la dernière destruction du temple de Jérusalem par les Romains en 70 de notre ère, la maison de Dieu sur terre. Les juifs n'eurent pour nation que celle des autres, jusqu'à la répression hitlérienne qui devint paradoxalement un accélérateur d'un nouvel état juif en Palestine, au détriment de ses habitants musulmans (voire *accord Haavara*).

Après la mort de Jésus, un bon nombre de Juifs se convertit au christianisme. Deux courants juifs se créèrent en opposition. Le courant rabbinique toujours existant, issu des pharisiens dont les livres de la loi représentent la volonté de Dieu sur terre et le courant dit Khazars (les Juifs des montagnes du Caucase) au sud de la Russie qui donna sans doute naissance directement ou indirectement aux Juifs ashkénazes.

Quant à l'Islam, la dernière branche des religions adamiques, il semblerait qu'elle soit née également d'une divergence de courant au sein des judéo-chrétiens d'après le travail de recherche du père Edouard-Marie Gallez, vulgarisé et synthétisé par Odon Lafontaine (Olaf) dans le livre *Le grand Secret de L'Islam* et de l'historien Tom Holland.

D'après les travaux de ces auteurs, il exista deux courants judéo-chrétiens divergents. Le premier est gnostique ; pour ce courant Jésus n'est pas forcément le fils de Dieu, mais un être éveillé montrant la voie de la libération par la sagesse. Cette notion ne correspond pas forcément à une vie éternelle dans le royaume des cieux, assis sur un nuage aux côtés de Dieu, mais un éveil spirituel au travers de connaissances souvent initiatiques. Ce courant fut implacablement et violemment combattu par l'Église officielle. Leurs derniers représentants, les Cathares furent massacrés lors d'une croisade chrétienne, au nom de Dieu. Peut-être un peu également pour s'emparer des terres riches des comtes de Toulouse, ces derniers les ayant plus ou moins protégés et tolérés.

L'autre courant judéo-chrétien divergent est un courant ultra-messianiste, dans lequel les croyants attendent le retour du Messie sur terre, Jésus, et cela le plus rapidement possible pour le combat final du bien contre le mal ainsi que le retour du paradis terrestre perdu depuis Eve.

Pour ces messianistes, Jésus n'est pas mort crucifié comme une victime consentante pour racheter et expier nos péchés ; il est parti aux cieux pour préparer son retour, lorsque le temple sera libéré et rebâti. Ces chrétiens dissidents se sont réfugiés sur le plateau du Golan, en Syrie actuelle, suite à la destruction du temple. Ils deviendront connus sous le nom de Nazaréens, plus exactement les Judéo-nazaréens. Ils proclament et réclament l'établissement du paradis terrestre perdu, le royaume du bien, avec le retour du Messie, Jésus. Pour cela, il faut reconstruire le temple, et si c'est trop long, il faut précipiter les choses en cherchant, par exemple, à accélérer la fin du monde, pour enclencher la lutte finale des forces du bien contre celles du mal.

A noter que certains éléments intéressants auraient joué un rôle dans la création de l'Islam, suivant ces mêmes auteurs. Pour les Judéo-nazaréens, le vin est interdit jusqu'au retour de Jésus. Il faut également purifier le monde entier afin de le sauver du mal en

créant les conditions du retour du Messie et en libérant les restes du temple de Jérusalem dans l'intention d'y pratiquer des rituels sacrificiels en bonne et due forme, par les vrais Juifs pratiquant le véritable christianisme.

Les Judéo-nazaréens sont totalitaires, extrémistes et fanatiques. Ils se veulent être un courant pur, ils combattent le mal avec la plus grande des violences. Les peuples vivaient avant eux dans les ténèbres en attendant le retour du Messie. La violence était un mal nécessaire, juste et justifié au nom du bien.

Ce mouvement est bien évidemment rejeté par les chrétiens et les Juifs rabbiniques.

Plusieurs tentatives de reconquête de Jérusalem auront lieu sans succès, jusqu'au VIème siècle où les Judéo-nazaréens auront l'idée d'affilier la jeune force montante du moment, les guerriers arabes pour la plupart déjà chrétiens.

Les Judéo-nazaréens auraient alors expliqué aux Arabes, qu'ils étaient leurs demi-frères, puisqu'ils étaient les descendants d'Ismaël et d'Isaac, les deux fils d'Abraham. Il leur faut donc embrasser le véritable christianisme, le leur. Car ils détiennent la vérité sur la fin des temps et le retour du paradis terrestre, avec la venue de Jésus sur terre et l'affrontement final, la guerre du bien contre le mal.

Belle idée, pleine de promesses... Quoi de mieux pour des guerriers avides de pillages que de légitimer leurs actes de violence en devenant les élus de Dieu.

Pour se faire les judéo-nazaréens ont traduit leur textes en arabe et formé des prédicateurs de la bonne et véritable parole. Ils ont alors synthétisé tout cela dans un petit livre, comme le feront des mouvements politiques totalitaires plus tard. Le petit livre de liturgie appelé « *qur'ône* » en langue sino-araméenne deviendra sans doute par la suite le coran.

Cette alliance entre les judéo-nazaréens et les Arabes, dénommée « Oumma » profita de la guerre perso-byzantine et

de l'affaiblissement des Byzantins pour mettre en action son plan messianique, avec l'aide des juifs rabbiniques, solidaires contre l'ennemi commun Byzantin.

Un beau massacre au nom de Dieu s'ensuivit, les judéo-nazaréens aidés de leurs demi-frères de circonstance préparèrent aussitôt la venue du Messie sur terre. Mais ce ne fut pas du goût des juifs rabbiniques qui se plaignirent aux Perses, les nouveaux maîtres de la région, et finalement chassèrent ces fous de Dieu, fauteurs de troubles sur la voie publique.

C'est à cette même époque qu'un certain chef religieux et guerrier arabe dénommé Mohamed se fit connaître.

Hélas, pour les Judéo-nazaréens et leurs disciples arabes, les Byzantins regagnèrent du terrain et menacèrent le plateau du Golan. Il durent s'exiler vers l'Arabie. L'émigration à Médine marque le commencement d'une nouvelle ère, celle de l'Hégire. Ce repli a été utilisé pour se renforcer en ralliant les tribus voisines à la cause du retour du Messie et à l'avènement du paradis terrestre.

A cette même époque Mohamed a pris peu à peu le contrôle du mouvement en unifiant les guerriers arabes à une cause commune : aider les judéo-nazaréens à établir le paradis terrestre où les arabes y auront une place de choix.

Mohamed lancera une nouvelle conquête de Jérusalem mais elle échouera. Il ne connaîtra jamais de son vivant, la ville sainte libérée et le retour de Jésus sur terre. Son successeur Omar prendra la ville et la rendra aux judéo-nazaréens afin qu'ils puissent rebâtir le temple et pratiquer les rituels pour provoquer le retour du Messie, établissant enfin et une bonne fois pour toute le paradis terrestre. Mais il n'en fut rien puisque Jésus ne vînt pas ; point de Messie, point de paradis terrestre. Une rupture se créa alors entre les Judéo-nazaréens et les Arabes. Cette guerre religieuse fonda les bases d'un nouvel empire.

Les judéo-nazaréens balayés, Omar devient le nouveau et unique

chef religieux et militaire. L'Islam vit ainsi le jour et devînt une cosmologie arabe à part entière. Les juifs et les chrétiens furent relégués en arrière-plan et au passé, l'Islam devenant par conséquent le futur et la nouvelle alliance avec Dieu.

Encore une fois Dieu a été utilisé pour établir la légitimité d'un empire militaire fondé dans la violence et cimenté par la véritable religion, totalitaire et pure, puisqu'elle découle de la parole et du choix de Dieu. Dans cette logique implacable de tuer au nom de Dieu, personne ne peut remettre en question cette violence. Il n'est pas possible de douter de la parole divine, du créateur de toutes choses, celui qui offre la vie éternelle.

L'hypothèse d'un Islam créé par une manipulation judéo-nazaréenne n'est pas importante en soi. En revanche, l'essentiel est de savoir que cette religion s'est développée dans la violence et le totalitarisme au nom de Dieu.

La dernière religion adamique se positionne ainsi comme l'aboutissement et l'achèvement des deux premières religions. Le judaïsme historique est le christianisme. Ce dernier est considéré divergent, car les chrétiens vénèrent des idoles. Jésus comme le fils de Dieu, le Saint-Esprit comme la puissance de Dieu sur terre et Dieu bien évidemment. Mais encore plus grave, les chrétiens idolâtrèrent une femme, Marie, la mère de Jésus. Une lointaine connexion perdure donc encore avec le monde européen pré-adamique païen.

Dans cette mythologie, le Coran a été dicté à Mahomet par l'ange Gabriel. Ce texte n'est donc pas une interprétation discutable par les Hommes comme la Bible, issue des récits des prophètes et des apôtres. Elle reste le verbe de Dieu, comme les Dix Commandements, un texte sacré, non modifiable.

La volonté de Dieu est indiscutable, il est le créateur de toutes choses et à tout instant. Sa volonté est d'établir l'Islam sur toute la surface de la terre.

À partir de ce concept bien huilé et sans questionnement possible, l'Islam va devenir très rapidement la deuxième religion du monde, après le christianisme. Il le dépassera sans doute dans les années à venir avec l'explosion démographique du continent africain.

La quête du pouvoir totalitaire religieux est l'archétype même de la violence.

Lorsqu'elle est légalisée et légitimée par la volonté de Dieu, alors plus rien ne peut l'arrêter. Emanant du bien, la violence du pouvoir devient rationnelle et morale. L'utilisation de la force se trouve donc justifiée pour apporter la paix aux infidèles.

Ce phénomène est porté à son paroxysme dans l'islam. Pour autant le judaïsme et le christianisme ne sont pas des religions de paix et d'amour non plus.

Le Dieu de l'Ancien Testament est décrit comme jaloux, colérique et guerrier. Il n'hésite pas à tuer pour protéger son peuple ; il peut également sévir contre son peuple en cas de non respect de l'alliance passée avec lui.

Malgré la parole d'amour et de partage, Jésus reste très sectaire dans le sens premier du terme. Pour le suivre, il faut tout quitter et lui être dévoué totalement corps et âme, y compris financièrement.

Les chrétiens se conçoivent comme les héritiers d'une religion d'amour, mais c'est vite oublier la violence de Dieu, Jésus son fils et ses disciples, notamment Pierre. Pour s'en rendre compte, il suffit d'étudier l'histoire d'Ananias et Saphira (Actes des Apôtre 5.1).

Le Saint-Esprit, c'est-à-dire la présence de Dieu sur terre, n'hésita pas à tuer Ananias et Saphira parce qu'ils mentirent en disant avoir donné toute leur économie à l'Eglise de Pierre.

Dieu les tue tout simplement, il les tue car ils ont menti à Pierre. Les punir ou les répudier ne peut pas être suffisant, la jeune Eglise doit être totalement pure et de ce fait, montrer l'exemple au reste des fidèles. N'est-ce pas là l'exemple d'une grande violence ?

Etrangement, si Ananias et Saphira ont été tués par Dieu, ils ne

l'ont pas été parce qu'ils avaient brutalisé ou assassiné, à l'inverse de Paul, le pharisien qui lui, en revanche, a persécuté les chrétiens. Est-ce que la seule conversion de Paul au christianisme peut justifier cette clémence ?

Comment se fait-il qu'Ananias et Saphira soient morts pour avoir menti, et Paul, le persécuteur, le tortionnaire, le meurtrier laissé vivant ? D'autant plus que le mensonge reposait sur une angoisse, celle de tout perdre. Etait-ce de la pingrerie ou de la gestion en bon père de famille ? La pingrerie justifie-t-elle une condamnation à mort ?

Pourquoi un jugement si arbitraire et violent sur le plan de l'équité et de la justice ?

Dieu préfère les fanatiques violents aux personnes ayant des doutes. Cette incompréhension, cet obscurantisme des valeurs est d'une violence extrême. Elle maintient l'homme ordinaire dans une angoisse continuelle.

L'histoire allégorique de la bible raconte que Paul en train de poursuivre des chrétiens sur le chemin de Damas, fut soudainement illuminé par sa rencontre avec Jésus. D'un point de vue historique, Paul devint en réalité chrétien avec le temps, en prenant conscience du changement sociétal profond que le message du Christ opérait au sein de l'empire Romain. Un jour, il prit alors la décision de complètement tourner le dos à ses anciennes croyances en devenant le plus convaincu des chrétiens. Il mit ainsi toute son énergie au service du Christ allant bien plus loin que Pierre et devenant comme l'explique Alain Badiou dans son livre « *Saint Paul : La Fondation de l'universalisme* », un mondialiste avant l'heure.

« Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme; car tous vous êtes un en Jésus Christ. »

Galates 3:28

Il faut donc obéir aveuglement, tout donner, rien garder pour soi, sacrifier sa vie et donc celle de ses proches pour Jésus, le fils de

Dieu et cela au nom de l'amour.

C'est le signe même de la violence par asservissement.

Quelle est la meilleure force de pouvoir, si ce n'est celle de l'amour, de l'exigence de l'amour, de l'amour sélectif, de la jalousie amoureuse ? Le totalitarisme même. Parfaitement en opposition, avec ce que les bouddhistes appellent *Mettā*, c'est-à-dire l'amour universel et inconditionnel de toutes choses à parts égales : l'équanimité.

Cet amour est tellement différent de l'amour adamique que sa notion même est difficile à comprendre pour un occidental. D'un côté vous avez un amour exclusif, hiérarchique et de l'autre un amour universel où il faudrait aimer autant Ananias et Saphira que Paul, sans différence aucune.

Cela sous entend de maîtriser parfaitement nos émotions, à un tel niveau que nous perdons paradoxalement notre animalité, notre humanité, fondées en grande partie sur la violence des rapports de forces émotionnelles.

Mettā est donc amour équanime, au-delà des sentiments, des désirs.

Pour ceux qui sont encore sous l'emprise de leur désir, comment nier l'existence de cette force qu'est l'amour sélectif de Dieu ? Définir un système au nom de l'amour sélectif de l'incrée est inébranlable, indiscutable. Comment vouloir autre chose que son salut ? S'il faut tuer pour se sauver. Assassiner une personne serait-il considéré comme un acte pur ?

Dans cette logique, Pierre tua Ananias et Saphira dans un accès de violence démentielle au nom de l'amour de Jésus. Quiconque mettrait en cause ce meurtre, remettrait en question l'amour de Jésus et son propre salut. C'est un choix terrible, insurmontable et violent.

Le fondement des religions adamiques est basé sur un système messianique totalitaire parfait. Afin de recevoir l'amour de Dieu, il faut être choisi et de ce fait suivre à la lettre ses commandements.

Ce système repose donc sur le doute, l'inquiétude, la soumission, la confiance aveugle en une hiérarchie établie et immuable, impossible à remettre en question. Personne ne peut remettre en question la parole divine et sacrée.

Le messianisme est fondamentalement religieux, mais à partir du siècle des Lumières et de ses grandes découvertes scientifiques, il devient compliqué de ne plus remettre en question la croyance en Dieu. Pour autant, le besoin messianiste ne disparaît pas. Si le paradis n'est plus dans l'Au-delà et bien il sera terrestre.

Tous les régimes politiques totalitaires reprirent ces principes : établissement du paradis par la force, paradis devenu terrestre. Le plus violent de tous fut sans doute celui du communisme nationaliste cambodgien. Un communisme sans argent, sans biens tout en appartenant à l'organisation, le sacré, qu'il faut aimer de tout son cœur, bien plus que sa propre famille, impure et corrompue par l'impérialisme, le capitaliste, le libéralisme et le mal. Tout en n'étant jamais certain d'être aimé en retour, la vie ne tient qu'à un fil, car la simple rumeur de sabotage, le syndrome de tous les régimes totalitaires, peut amener l'individu à une mort certaine.

Comme nous l'avons vu plus haut, la violence est toujours commise au nom du bien d'un groupe minoritaire qui sait et qui détient la vérité, groupe religieux ou politique voire parfois les deux, avec le cas très particulier des États-Unis, ou de l'État-Islamique. Pour autant, jusqu'à ce jour, les systèmes les plus destructeurs furent les régimes socialistes totalitaires, qui ont tous disparu aujourd'hui à cause d'une seule et même raison.

Ces systèmes de violence politique messianique sont à la fois matérialistes et athées. Le salut de l'âme a disparu en échange d'une promesse : un monde matérialiste paradisiaque. Le problème est que l'Homme espère avant tout une vie éternelle après la mort. Marx ou Alfred Rosenberg n'offrent pas cela, à l'inverse de Dieu.

Dans les religions adamiques, Dieu, est un ordre incarné autoritaire car dans ce paradigme l'Homme est considéré comme

un adolescent devant obéir à son père. Mais somme toute, cet adolescent a la possibilité de faire des choix plus ou moins libres. Ce choix est comme toujours celui de la curiosité et de la connaissance. Ceci est la base de notre confrontation avec Dieu, avec l'ordre et nos aïeux. C'est de cette confrontation avec l'ordre qu'émerge notre évolution, notamment dans les sociétés occidentales, mues par le judaïsme et le christianisme, religions du verbe, du livre et de ce fait de l'interprétation et du changement découlant de cette dialectique.

C'est là, un point divergent avec l'Islam orthodoxe. Bien qu'elle soit une religion adamique, elle reste figée, non-négociable, non interprétable, sauf pour quelques courants spirituels comme le soufisme. Le Coran n'est pas le fait d'une interprétation des Hommes ou de la compréhension du message divin, mais un texte directement écrit dans sa mythologie par Dieu et donné à Mohamed par l'ange Gabriel. Il devient donc difficile d'interpréter, modifier ou adapter la parole de Dieu. L'adolescent n'a plus le choix de la rébellion contre son père, Allah. Ce qui rejoint en tout point la même notion qu'utilisent les régimes politiques totalitaires, mais avec en prime la vie éternelle pour les martyrs, avec vins et femmes au Jannah, le paradis des Musulmans.

Mais comme le Coran est écrit sous forme allégorique, il reste tout de même possible de l'interpréter. De fait, cela donne à des courants gnostiques musulmans, une certaine liberté, et de l'autre côté cela ouvre la porte au fanatisme, comme avec la secte wahhabiste et son interprétation littérale du Coran.

Si l'islam diverge en cela du judaïsme et du christianisme, les Dix Commandements de l'Ancien Testament furent eux aussi dictés par Dieu à Moïse, mais ils reposent avant tout sur du bon sens. Même si Dieu reste totalitaire avec son premier et donc plus important de ses ordres : « *Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face.* ».

Le fait est que toutes les religions adamiques sont totalement en opposition avec le bouddhisme, prônant tout à fait le contraire. C'est-à-dire la recherche de la vérité sur la condition humaine,

dans une approche pseudo-scientifique, mais totalement ouverte à la discussion et à l'interprétation des sciences les plus modernes, comme la physique quantique.

« Le bouddhisme est cent fois plus réaliste que le christianisme, — il porte, comme héritage, la faculté de savoir objectivement et froidement poser les problèmes, il vient après un mouvement philosophique de plusieurs siècles ; l'idée de Dieu, dans sa genèse, est déjà fixée quand il arrive. Le bouddhisme est la seule religion vraiment positiviste que nous montre l'histoire, même dans sa théorie de la connaissance (un strict phénoménalisme —) il ne dit plus lutte contre le péché, mais, donnant droit à la réalité, lutte contre la souffrance. »

L'Antéchrist, Friedrich Nietzsche

Nous pouvons donc résumer les religions adamiques à une autorité basée sur la crainte de l'enfant face au père, qui doit être guidé vers la véritable et unique croyance, la loi de Dieu. C'est-à-dire l'ordre, séparant à tout instant la création du chaos.

Cette approche sous-entend que nous sommes des êtres faibles, ignorants et que nous avons besoin d'une autorité supérieure pour nous guider vers le bien.

Avec les religions adamiques, l'individu, après avoir perdu son autonomie sociale avec la complexification de la société, perd également toute indépendance religieuse. Nous sommes ainsi passés d'une autonomie (clef de survie du clan) à un individu interchangeable, infantilisé et féminisé.

Nous avons ainsi besoin d'un maître, d'un dieu pour nous guider, car individuellement nous sommes perdus, orphelins de notre clan sans aucune autonomie sociale et religieuse. Alors au nom du divin, nous acceptons une vie de servitude, celle de la violence terrestre pour une vie supposée après la mort. Même si le christianisme originel s'est adouci au fil du temps, devenant moins fanatique et plus pragmatique, il ne reste pas moins que l'Église catholique est l'héritière d'un empire militaire, celui de Rome.

L'Église de Rome est aujourd'hui à la tête d'une force qui ne dit

pas son nom, gérant des dizaines de milliards d'investissement et des centaines de milliers d'hectares de biens immobiliers. Avec un chiffre d'affaire de plusieurs centaines de millions de dollars, elle est devenue au-delà de sa fortune matérielle, la plus importante religion du monde en nombre de fidèles.

La jeune Église chrétienne, véritable entreprise mondialiste avait besoin de capital, d'argent, de terre, de main d'œuvre pour asseoir son pouvoir et se développer. Elle a parfaitement réussi son entreprise, en usant de la violence de l'amour sélectif, et où il faut donner sans compter à l'Église. Souvenons-nous du triste sort d'Ananias et Saphira.

C'est un véritable paradoxe pour une religion prônant le partage et l'amour, certes sélectif, mais amour tout de même, que de s'être autant développé dans la violence la plupart du temps.

Cela sous-entend la question du besoin de croître. Pourquoi Jésus avait-t-il besoin de faire croître son Église ? Pourquoi avons-nous systématiquement besoin de croître et dans quel but ?

Les questions sous-jacentes sont les suivantes. Pourquoi Dieu a besoin d'avoir des fidèles ? Pourquoi a-t-il besoin de l'amour et de la reconnaissance des Hommes ? Pourquoi devons-nous être baptisés et convertis, c'est-à-dire adhérer à une secte, à un parti, pour être sauvés ?

Est-ce que Dieu ne peut pas tout simplement tous nous sauver sans avoir le besoin pour nous de croire en lui et d'adhérer à une quelconque religion ?

Non, car à priori Dieu a fondamentalement besoin de notre reconnaissance, de notre soumission, de notre vénération et de notre amour. Il se définit ainsi à travers nous.

Dieu assoit son pouvoir de manière légitime sur notre reconnaissance, sur notre amour inconditionnel envers lui, et lui en retour, de son amour sélectif envers les fidèles qu'il choisit.

Nous pourrions penser que les Juifs choisis par Dieu dans

l'Ancien Testament ont la garantie du paradis. Malheureusement pour eux, ce n'est pas le cas. À la moindre incartade ou faute, Dieu stoppe l'alliance et condamne l'Homme à la mort éternelle.

Chaque nouveau courant adamique proclame détenir la nouvelle alliance avec Dieu.

Les catholiques se proclament être le nouveau Israël. La théologie de la substitution dit que les anciens Israéliens ayant trahi Jésus, le fils de Dieu, les catholiques reçurent à leur place le titre d'enfant d'Israël par Dieu.

Par la suite les musulmans se proclamèrent à la place des chrétiens la nouvelle religion de l'alliance avec Dieu. En contrepartie, ils durent se soumettre à Dieu et suivre à la lettre les lois de l'Islam faute de terminer en enfer.

Les protestants quant à eux se considèrent évidemment comme les véritables enfants de Dieu, car ils se sont rapprochés, à l'inverse des catholiques, de l'Ancien Testament. Ils pensent que seuls les élus iront au paradis éternel et que les autres auront droit à l'enfer.

Sans oublier les Juifs qui n'ont bien évidemment à leurs yeux jamais perdu leur alliance sacrée avec Dieu, eux le peuple des prêtres, les guides du monde.

Bien sûr, tout ce petit monde s'entre-tue violemment au nom de la véritable alliance avec Dieu.

Il faut tout de même noter que les catholiques sont plus nuancés dans leur interprétation du message divin. Tout le monde peut être sauvé à condition d'accepter Dieu, de le reconnaître comme notre créateur même à la dernière seconde sur son lit de mort. A cette condition, le nouveau converti sera éventuellement sauvé et pardonné de tous ses péchés. Amour universel conditionné par notre reconnaissance ou démagogie mondialiste, tout le monde sera sauvé à condition d'adhérer à l'entreprise catholique...

Dieu gagne ainsi le pouvoir que nous lui offrons, le pouvoir de nous dominer, bien entendu pour notre bien et ainsi développer

son empire par la violence de l'amour sélectif. Une violence pernicieuse offerte à ses serviteurs dévoués. Ananias et Saphira, eux ne connaîtront sans doute pas le salut.

Mais pour que le bien existe, ne faut-il pas en face de lui le mal ? C'est le sens de toutes les religions du monde, la lutte du bien contre le mal, sinon pourquoi en aurions-nous besoin ?

Ce besoin de reconnaissance et d'amour de Dieu est bien évidemment notre propre reflet, il se définit par notre développement sans fin, lié à notre angoisse profonde de disparaître.

Les humains sont les seuls animaux ayant conscience d'un infini.

Cette angoisse profonde créée chez l'Homme, ce besoin de développement exponentiel qui fut dès notre préhistoire organisé avec la reproduction coopérative, notion très bien expliquée par le paléontologue Jean-Jacques Hublin dans son cours : *l'Homme prédateur*, où quelques membres d'un clan peuvent garder tous les enfants de la communauté libérant ainsi les autres pour la production.

M. Hublin nous dit également que même les sociétés de chasseurs-cueilleurs, pourtant encore aujourd'hui idéalisées comme des sociétés pacifistes et écologistes, pratiquaient bien au-delà de simples guerres territoriales, des actes de violence comme les sacrifices humains ou l'exploitation intensive des ressources naturelles. L'augmentation crescendo du nombre d'individus appartenant à ces groupes de chasseurs-cueilleurs a aussi favorisé une complexification des sociétés.

Il est donc possible de supposer que plus l'Homme est rare, moins la violence peut s'exercer, car elle met en danger l'avenir du clan. Au contraire plus l'Homme est abondant, plus la violence peut se développer. Sans doute parce que nous sommes la seule espèce animale surproduisant afin de pérenniser notre ego-descendance, sans autres prédateurs réels que notre propre folie.

Ce besoin névrosé n'est pas à confondre avec le besoin naturel

de croître et de se développer, propre à toute espèce vivante.

La violence du pouvoir est l'expression de la maladie du capital et de sa croissance délirante, de l'accumulation de bien, de bonnes actions et d'amour. C'est-à-dire en fin de compte une accumulation à notre seul profit, au détriment du bon déroulement naturel de la vie, ici et maintenant ou pour après la mort.

Le besoin naturel de croître nous pousse vers un égoïsme animal équilibré, pour nous en premier lieu et ensuite nos proches, car nous partageons consciemment ou inconsciemment notre patrimoine génétique avec eux. Nous sommes alors capables de tuer par instinct animal afin de protéger notre vie et celle de nos parents au sens large.

En revanche, nous sommes le seul animal arrivant à dépasser cet instinct de vie et de mort. A cause de notre angoisse profonde face à la notion oppressante d'infini, nous sommes le seul être pouvant rompre l'ordre naturel de la croissance terrestre, pour le meilleur et le pire.

Pour le meilleur nous sommes capables de sacrifier jusqu'à notre vie pour aider un proche de toujours ou d'un jour, suivant les circonstances. Pour arriver à cela, il faut avoir la force de transcender notre peur en un amour inconditionnel. Mais pour la plupart d'entre nous, nous sommes surtout capables du pire, en suivant notre névrose profonde qui nous pousse toujours vers la violence du pouvoir.

Concernant le sens moral et éthique, il est très difficile de passer de la théorie à la pratique dans la vie de tous les jours. Nous sommes fondamentalement faibles et corruptibles. Cet espoir de la vie éternelle nous rend capables des pires actes. Pourquoi fondamentalement ? Car nous ne sommes pas correctement préparés, éduqués et entraînés à faire face à notre propre mort, celle dont, jusqu'à la preuve du contraire, nous ne revenons pas, tout du moins notre égo.

Ce n'est pas l'apanage des religions adamiques ; toutes les grandes civilisations traditionnelles humaines ont eu comme obsession la vie après la mort.

La Chine d'avant la révolution communiste en était un très bon exemple. A cette époque, l'empereur recevait un mandat des cieux et devenait ainsi le fils du ciel, le fils de Dieu, pourrions-nous dire.

Le calendrier céleste devenait donc fondamental pour organiser, gérer et stabiliser la société par une autorité religieuse totalitaire et absurde, conduite par les écritures célestes, fondées sur des calculs mathématique hasardeux.

La Chine n'a pas connu Sénèque.

De la naissance à la mort de ses citoyens, mais également après la mort, avec le culte des ancêtres et ses célébrations, tout doit donc être parfaitement régi par le calendrier céleste. Le bon ordre des choses en dépend.

Si les prédictions des astronomes ne sont pas suffisamment précises, cela signifie que le mandat de l'empereur n'est plus valide et son règne doit cesser d'une manière ou d'une autre. Il ne peut plus représenter la force créatrice de l'univers sur terre.

Cette obsession est sans doute en partie à l'origine de la stagnation scientifique et culturelle de la Chine qui s'enferma dans ses traditions pour peu évoluer durant des siècles. Lorsque les Jésuites, excellents mathématiciens et ingénieurs, comprirent avec l'éminent père Matteo Ricci au XVIIème siècle que la vie de tous les jours de l'empire du Milieu reposait sur le calcul du calendrier astral, ils offrirent leurs compétences en calcul et purent ainsi accéder à la cour de l'empereur et commencer à convertir l'élite chinoise au catholicisme. Utilisant à leur profit les dernières avancées scientifiques occidentales, il aura fallu aller jusqu'en Chine pour que la science serve à Dieu...

Grâce à la stupidité humaine qui ne connaît aucune limite, cela ne dura pas.

Outre de fortes oppositions des astronomes et mandarins chinois traditionalistes, les Jésuites furent définitivement chassés du pays en 1721, lorsque le Vatican interdit le culte des ancêtres pour cause de non-compatibilité avec la foi chrétienne.

Nous avons là, un exemple parfait de l'arrogance occidentale. La suffisance orientale n'en est pas pour autant moins stupide.

Les Chinois se moquent éperdument du reste du monde, ils se suffisent à eux-même dans une sorte de culte d'auto-glorification. Malheureusement, le caractère traditionaliste de leur société a pour conséquence de fortement les immobiliser. Cette société unifiée et cimentée par un régime autoritaire laisse peu de place à l'initiative scientifique et philosophique. Cette dernière apporterait bien trop de contradiction et perturberait cette société traditionnelle, régie par une sorte de pragmatisme pseudo-scientifique.

A l'inverse, les occidentaux sont mus par une volonté expansionniste liée à un besoin névrotique de reconnaissance universelle de la supériorité de leur civilisation et cela sur un plan aussi bien scientifique que religieux.

Issue de multiples courants philosophiques, scientifiques et religieux, l'Europe est le seul continent à être en perpétuelle remise en question avec lui-même et en guerre avec les autres.

Après une antiquité lumineuse, l'Europe a connu une ère de stagnation et de tradition religieuse baignée dans une sous-culture scientifique issue de la Bible adamique. Les européens ont fini par se révolter face à l'ignorance scientifique de leurs textes sacrés, tout en gardant la parole du Christ comme un message d'amour universel. Cette contradiction entre tradition et modernisme est sans doute à l'origine de la volonté expansionniste de l'Occident régi par des avancées majeures en science, art et philosophie, tout en étant persuadé de posséder la véritable religion. Ce message d'amour du Christ n'a pas bien évidemment toujours été pour le bien de tout un chacun, hélas.

Cette tendance dualiste se retrouve encore plus fortement dans le judaïsme, où même le Juif le plus athée ne peut complètement se détacher de Dieu et de son emprise affective, tout en étant totalement en opposition avec lui, créant une force dualiste à l'origine de quelques-uns des plus grands génies de tous les temps.

Cette dualité se retrouve également dans certains courants intellectuels musulmans, mais ils sont véritablement minoritaires au sein de l'islam.

La Chine résistera durant des siècles aux différents assauts culturels et religieux de l'occident. Elle finira par céder aux doctrines occidentales au travers de sa révolution socialiste, le messianisme terrestre, la promesse du communisme issue du messianisme juif.

Les révolutions politiques revendiquent toutes, l'établissement du paradis terrestre par la violence de la révolution utile et par l'établissement d'un gouvernement totalitaire, le temps d'éduquer et instruire le peuple à devenir mature et auto-discipliné, tout en exterminant les ennemis de la révolution au passage, car la révolution se doit d'être pure. Ananias et Saphira auraient également été exécutés sous Staline ou Hitler.

Toutes ces révolutions se sont effondrées sur elles-mêmes ou ont engendré des économies de marché plus ou moins contrôlées. La Russie en premier lieu mais également la Chine, car quand bien même communiste, elle vénère aussi le dieu monétaire. Le cas de la Corée du Nord est encore plus intéressant de par sa symbolique, puisqu'elle vient d'ouvrir ses portes à une énorme spéculation immobilière menée sous pression par la Chine et les États-Unis.

Hélas, le rêve messianique du paradis terrestre imposé de gré ou de force, n'a pas pour autant disparu, car nos sociétés dites démocratiques veulent également établir le paradis terrestre. Non pas par une violence totalitaire, mais par une violence bien pire, celle de l'asservissement par la consommation du bonheur marchand basée sur l'endettement personnel.

Cette politique délirante tiendra le temps d'épuiser les ressources terrestres, sauf à découvrir une énergie illimitée, afin de satisfaire l'appétit d'une population mondiale en perpétuelle croissance.

C'est là, le message adamique premier, l'Homme doit exploiter la nature à son profit :

« ... Dieu leur dit : Fructifiez, multipliez, remplissez la terre et soumettez-la ... ».

Genèse 1:28

La complexification des sociétés

Nous sommes passés d'une société humaine à l'échelle clanique à une société moderne complexe et inhumaine. Notre croissance exponentielle et la pression territoriale et économique en sont les raisons principales.

Ce processus débuta avec la création des premières cités-États et avec le besoin fondamental d'organiser la vie de la société par une hiérarchisation des tâches et des responsabilités. Ce fut l'invention du concept de classe sociale par la transformation d'un simple individu en un producteur au sein d'une société hiérarchisée de la comptabilité, de l'écriture et donc des lois, ceci bien évidemment dans l'objectif de mieux gérer les individus à l'échelle de la Cité, de la région, de la nation et aujourd'hui du monde.

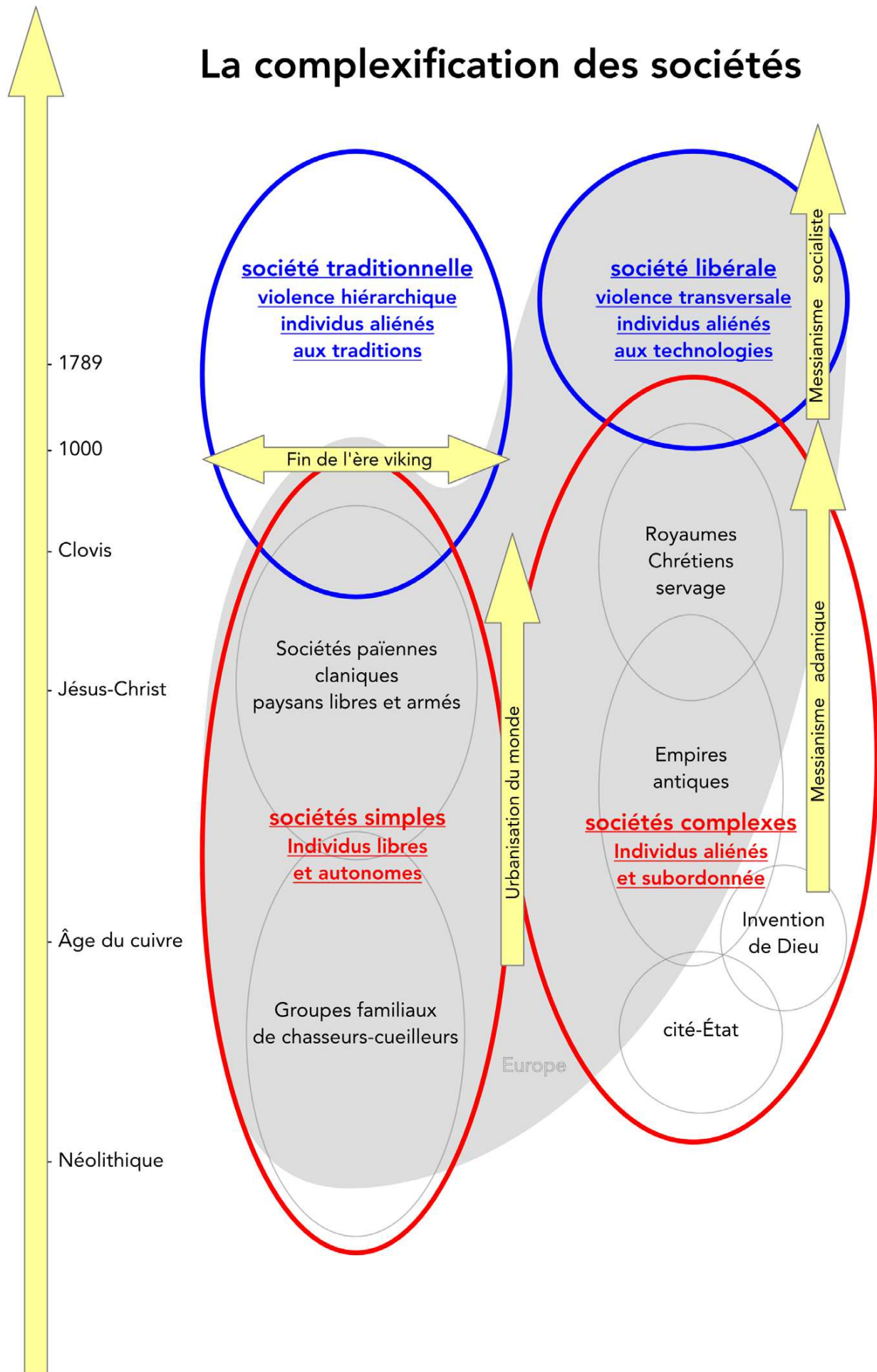
Nous sommes passés progressivement d'un système clanique à un système actuel de sociétés théocratiques, sans doute en passant par une période de synarchie, système politique séparant réellement le pouvoir et l'autorité dans un juste équilibre, la violence légale face à l'autorité de la loi et des traditions.

« ... loi qui, étant celle de l'organisation normale des Sociétés, est du même coup la loi de l'Histoire ... ».

Alexandre Saint-Yves d'Alveydre
France vraie, t.1, ch.5, p.113

Mais hélas, cette politique utopique si elle fut, ne dura pas longtemps. En Europe, nous avons évolué d'un système méritocratique composé de démocratie territoriale du nord (paysans libres, autonomes, armés), de démocratie raciale du sud (Grèce

La complexification des sociétés



antique) en passant par des Empires despotiques éclairés (Rome) à un système monarchique où le pouvoir est détenu par le sang (Clovis). Puis d'un système ploutocratique, pouvoir détenu par un parti politique et ses financiers (Trump, Macron) à actuellement une technocratie (Biden) où le pouvoir est subordonné aux technologies et détenu aux mains des multinationales des nouvelles technologies. Compagnies majoritairement américaines comme les GAFAM où les bien-pensants contrôlent les routes de l'information et la finance mondiale ou comme l'industrie agro-alimentaire, avec les quatre plus grosses sociétés de commerce de céréales qui contrôlent 70 % du marché mondial (Archer-Daniels-Midland, Bunge, Cargill et Louis Dreyfus). Ces sociétés travaillent main dans la main avec l'industrie chimique de Monsanto/Bayer (Roundup), transformant l'agriculture en une technologie de pointe hypercomplexe.

Mais revenons un peu en arrière pour mieux comprendre cette complexification. Avec la création des premiers centres urbains, l'accumulation de richesse par la violence du pouvoir légal devint si importante que la société se construisit sous forme de castes. La société bascula alors définitivement dans un modèle patriarcal, où le roi, l'empereur, était le représentant du Dieu supérieur sur terre et où le pouvoir ruisselait en cascade du haut vers le bas. Ce fut l'invention de la hiérarchisation sociétale du pouvoir, le pouvoir au sommet de la pyramide distribuant le bonheur conditionné à la subordination de l'individu-travailleur.

L'individu perdit son autonomie au détriment d'un pouvoir supérieur qui confisqua son temps de production avec dans la plupart des cas, son assentiment. L'homme d'antan indispensable à la survie du clan était transformé en une force de travail. Il devint du fait de la complexification des sociétés, un bien de production spécialisé, interchangeable et maintenu en vie de la manière la plus précaire.

Nous sommes actuellement en train de vivre un léger bouleversement dans ce paradigme. L'animal humain étant

capable de s'adapter à toutes situations, une transformation sociale est en cours avec la génération Slash (en référence au caractère barre oblique servant aux URL du web) qui cumulant savoir-faire technique et artistique s'adapte tout spécialement à ce changement civilisationnel. Les enfants de cette génération ne sont et seront pas interchangeables mais adaptables, ils deviendront de facto beaucoup plus acteurs de leur destin et non plus un simple réservoir de temps de production. En revanche, ils continueront à vivre dans une même précarité.

Ce passage de l'homme autonome à l'homme dépendant et interchangeable s'est construit avec la complexification de nos sociétés comme nous l'avons vu, mais également avec l'invention des religions hors-natures.

Jadis, nous vénérions les arbres, le ciel, les astres, faisant partie d'un tout, d'un ensemble défini par la nature où chaque être avait un rôle clef au sein de cette cosmologie. La naissance des religions hors-natures liées au besoin de hiérarchiser socialement les centres urbains naissant, apporta l'idée d'un créateur extérieur et supérieur à la nature. Cette force incréée est par définition non-naturelle et non-humaine. D'un côté, il y a les créatures de la nature, du vivant dont nous faisons partie évoluant par cycle de vie et de mort, et de l'autre les forces incréées, extra-naturelles, intemporelles, éternelles et donc inhumaines.

Ce phénomène est extrêmement dérangeant, perfide et spécialement aliénant. Il repose sur une idée que nous, êtres naturels et mortels, sommes des représentants terrestres inférieurs à l'incrée, être éternel. Alors, dans cette cosmologie, nous simples humains, sous le joug de notre animalité, devons pour nous libérer de ce mal suivre la doctrine et obéir à ses évangélistes. Dans ce contexte, les individus doivent se soumettre à un ensemble de lois de plus en plus complexes, nous contrôlant émotionnellement et politiquement dans l'espoir d'un monde meilleur.

Cette idée fut portée à son paroxysme avec l'invention du

monothéisme adamique et le concept d'un dieu totalitaire incréé absolu et unique, apportant le salut à ses fidèles, par l'intermédiaire d'un messie envoyé sur terre.

Avec l'évolution toujours plus complexe de nos sociétés modernes, cette idée fut rejetée, eu égard à l'évolution scientifique du siècle des Lumières. Quand bien même, si la complexification scientifique tua l'idée naïve d'un être incréé à l'origine de l'univers, le salut bascula du monde divin au monde matériel, l'homme voulant à tout prix le bonheur de gré ou de force. Il ne fut plus question d'un messianisme divin éternel, mais terrestre et temporel prenant la forme de toutes les révolutions socialistes.

Il faut rappeler ici que le fascisme et bien sûr le national-socialisme sont des régimes totalitaires et socialistes, tout comme le communisme. La forme est très différente mais le fond reste le même, c'est-à-dire l'établissement d'un messianisme terrestre par la force du pouvoir légal et la soumission de la masse populaire pour son plus grand bien, ceci par une minorité détenant la vérité et le savoir.

Cette contradiction entre le messianisme religieux adamique et les sciences fut pour le monde occidental, une véritable source d'évolution pour le meilleur et parfois le pire. Elle le reste encore aujourd'hui.

L'homme occidental est pris entre ces deux paradigmes, sa culture et sa morale judéo-chrétienne face aux sciences. Comment marier ces étalons diamétralement opposés ? Quand bien même, il nous reste des bribes de culture hellénisto-païenne plus proche des cycles naturels de vie et de mort de l'univers. Le fait est que les occidentaux sont tenaillés intellectuellement par la recherche irrationnelle du bonheur messianique face à la logique scientifique de notre impermanence et à l'infini du temps. Ce bouillonnement intellectuel est à l'origine du développement européen.

Ce phénomène est moins marqué dans les cultures non-adamiques.

Pour Adhémard Leclère, le bouddhisme a fait l'erreur dès son origine d'être conceptuellement trop proche des sciences actuelles. Ceci a eu pour effet de condamner à la paresse scientifique les civilisations bouddhistes. Les sociétés bouddhistes ont donc peu évolué depuis leur origine, leur cosmologie étant presque parfaite du point de vue de la logique conceptuelle.

Nous pouvons étendre cela dans une certaine mesure aux philosophies chinoises du taoïsme et du confucianisme, conceptualisées durant les périodes des royaumes combattants de la Chine qui après son unification s'est endormie d'un long sommeil intellectuel. Même si le tigre semble s'être réveillé aujourd'hui, après avoir digéré les concepts intellectuels occidentaux du messianisme socialiste...

Ces philosophies spirituelles traditionnelles, tout comme les anciennes religions païennes européennes, sont fondamentalement différentes des religions adamiques divorcées des mécanismes de la nature, qui posent des problèmes de lecture, de compréhension et d'acceptation pour les intellectuels occidentaux. Créant le terreau des révolutions occidentales, aussi bien intellectuelles, scientifiques que politiques.

Ce sont ces révolutions et évolutions permanentes qui fondent la civilisation occidentale dans un cycle continu de destruction-créeation.

Les phénomènes révélateurs de ce conflit intellectuel sont les révolutions sociales que l'occident connaît depuis le siècle des Lumières et qui semblent s'accroître ces dernières années avec la déconstruction du monde occidental.

Nous pouvons citer mai 68 et sa révolution post-moderniste, la libération féminine, sexuelle et homosexuelle des années 70, allant de pair avec le libéralisme économique des années 80. Le mouvement Woke (de l'anglais se réveiller) prône, de nos jours, la libération de l'emprise sociale et économique de la classe blanche

notamment nord-américaine, dont les manifestations « Black Lives Matter » ne sont qu'un énième avatar. N'oublions pas les mouvements LGBT en tout genre qui prônent le droit au non-genre sexuel. L'écriture inclusive, la réécriture de notre histoire, le changement de nos noms de rue trop racistes, le démantèlement de statues historiques rappelant notre passé colonialiste font partie également de cette mouvance.

Se remettre en question est une très bonne chose mais lorsque cela devient un dogme politique, la dictature de la bonne pensée et du politiquement correct se transforme non plus en (r)évolution(s) mais en terrorisme intellectuel. À force de vouloir prendre la défense de n'importe quelles idées, nous sommes tombés dans les extrêmes, nous avons enclenché un système où ces minorités non formées au pouvoir imposent des dictatures à la majorité. Nous avons perdu pied dans un océan émotionnel alimenté par la quête du bonheur individuel au détriment du bon sens collectif, créant un monde déconnecté de la nature. Une femme n'est plus une femme, un homme n'est plus un homme, un Blanc n'est pas un Blanc, un Noir n'est pas un Noir. Nous serions donc tous identiques, perdant nos particularismes physiques et intellectuels.

Pourtant, si demain 400 000 migrants économiques africains venaient à débarquer en Islande, désirant eux aussi survivre, l'Islande ne serait plus l'Islande. Sa population de 350 000 individus d'origine Viking s'en verrait radicalement modifiée, pour le meilleur ou le pire, personne ne le sait. Dans une hypothèse comme celle-là, il est certain que la culture islandaise serait à jamais transformée et son originalité serait à jamais perdue dans ce déséquilibre des forces en jeu.

Il n'y a plus dans ce paradigme politique de la déconstruction de genres génétiques, de particularismes ethniques, mais juste des choix culturels. Pourtant d'après les études de Richard Lynn, Nicholas Mackintosh, Richard J. Herrnstein et Charles Murray, les niveaux de Quotient Intellectuel (QI) varient entre un individu du Nord et du Sud.

Bien entendu, il ne faut pas généraliser, il y a des cas particuliers. Il existe des scientifiques, des intellectuels africains, sud-américains ou sud-asiatiques de haut vol. Nous parlons ici de statistique bien évidemment, c'est à dire de moyenne.

Les QI les plus élevés se trouvent en Asie du Nord-Est : Chine, Corée et Japon. Les pays occidentaux arrivent à presque égalité avec le cas particulier des Juifs ashkénazes. Ils ont en moyenne un QI élevé, ce qui ne contredit pas la théorie de Murray puisque ce sont des Turco-caucasiens convertis au judaïsme et non des Sémites comme les Juifs palestiniens.

Le QI n'est qu'une méthode pour déterminer les aptitudes à résoudre des problèmes de manière logique et empirique. Ce qui permet tout de même à des civilisations ayant en moyenne un haut niveau de se développer, de construire et d'inventer, non pas le plus souvent pour apporter la paix dans le monde mais au contraire pour le dominer et le posséder. Le QI n'est pas synonyme d'amour, de bienveillance et de gentillesse, en général.

Bien au contraire ce sont des QI élevés qui ont inventés les armes les plus destructrices. Léonard de Vinci, ce grand génie fut avant tout un inventeur d'armes ainsi que la majorité des intellectuels à l'origine des armes, intellectuelles du communisme bolchévique, les Ashkénazes.

Bien sûr la violence existait avant et en dehors de la Bible. Elle est présente dans l'Iliade grecque et dans l'Eda scandinave, mais elle s'applique là, aux dieux et aux Hommes. Cette violence n'émane pas d'une autorité unique et supérieure créatrice du monde. Elle n'émane pas non plus, d'un dieu paternel autoritaire incréé nous jugeant à tout instant, et qu'il faudrait absolument craindre et vénérer au risque de ne pas avoir une place au paradis, de ne pas accéder à la vie éternelle, définissant ainsi la violence de l'amour sélectif.

C'est cette inquiétude, cette remise en question religieuse et philosophique permanente qui rend les peuples européens si

innovants et compétitifs, mais également si violents, avec le record absolu du nombre de guerres et de morts depuis bientôt 2 500 ans. A la différence de la Chine qui s'unifia pour le meilleur, en devenant une nation stable, et pour le pire, en perdant cette puissance et ce goût de la découverte. Les nations européennes jamais unifiées sont quant à elles restées bien plus libres et belliqueuses, même si la mondialisation tend à faire disparaître ces différences.

Ce phénomène est très bien expliqué par Richard Coudenhove-Kalergi. Pour lui, le christianisme, émanation du judaïsme est un phénomène urbain, citadin, métis (mondialiste pourrions nous dire aujourd'hui), en opposition au paganisme historique nord-européen qui est consanguin, rural, territorial et racialement.

Les aborigènes d'Australie, ruraux par définition, ayant le QI le plus bas (toujours en moyenne) du monde n'est certainement pas un peuple ayant pratiqué de génocide, de tortures, une inquisition religieuse ou politique et autres perversités des pays à QI élevé, comme l'Occident et l'Asie du Nord-Est.

Les pays européens et la France en particulier, le pays des droits de l'Homme sont quasiment restés en guerre permanente tout au long de leur histoire. La France détient d'ailleurs le record mondial du nombre de batailles gagnées d'après l'historien Niall Ferguson. Depuis 378 avant Jésus-Christ, elle a participé à 168 batailles et en a gagné 109. Son influence est encore aujourd'hui, si grande que de nombreux mots et expressions militaires d'origine française sont encore actuellement dans la langue de Shakespeare.

Le niveau de QI, synonyme de complexité intellectuelle a donc un lien avec le niveau de violence. Plus une civilisation est élaborée plus son niveau de perversion augmente ; cet état de fait est finalement bien expliqué dans la Genèse biblique. Le péché premier de la femme et de l'homme fut d'acquérir l'intelligence, pour devenir comme les dieux, comme Dieu. Pour cela, ils furent condamnés et chassés du paradis terrestre pour avoir perdu leur innocence. Nous pourrions établir une analogie entre le QI initial

d'Adam et Eve relativement faible et le bon sauvage de Rousseau. La complexification des sociétés est à l'origine des différences de hiérarchie, de privilège et de classe.

Mais attention, un QI faible n'est pas non plus synonyme de paix. L'Afrique noire, libre de ses colonisateurs depuis maintenant presque 60 ans n'a pas vraiment connu la paix. Certes la présence des ex-colonisateurs au travers de sociétés d'exploitation de ressources premières et la mise en place de dictatures à leur solde n'aide pas l'Afrique. Cela ne peut pas expliquer à elle seule le retard dramatique en matière de développement de ce continent, ne serait-ce que par rapport au Sud-Est asiatique qui connaît aujourd'hui une croissance fulgurante.

Il faut ici souligner que l'Asie du Sud a toujours connu une diaspora chinoise proche du pouvoir, contrôlant les affaires, un peu comme la diaspora juive en Europe. Globalement, les Chinois d'origine ont la plupart du temps développé les économies des pays d'Asie du Sud et créé le plus de richesse.

Fut un temps, les Libanais ont exactement joué ce rôle en Afrique. Aujourd'hui, il semble que cette autre diaspora des affaires n'est plus active.

Toujours est-il que l'Afrique est très en retard. Il faudrait absolument l'aider à passer le cap de son non-développement. Pour cela, une élite doit émerger afin de développer le commerce, l'industrie en somme le « Made in Africa ». Cet accroissement des richesses stabiliserait la jeunesse en lui offrant une vie meilleure et une fierté africaine. Ceci mettrait également fin à la solution de désespoir de migration en Europe avec tous les risques que cela induit. Notamment la probabilité que l'Europe réagisse violemment un jour ou l'autre face à cet afflux migratoire incontrôlé.

Enfin, nous pouvons affirmer également que le racisme reproché aux Blancs n'est certainement pas à l'origine du malheur des Noirs en Occident ou en Afrique. Le racisme est globalisé, nous sommes

tous racistes à un niveau plus ou moins développés et différents. Loin de justifier ou faire l'apologie du racisme, pourquoi devrions-nous en fait obligatoirement aimer tout le monde ? Cela a-t-il un sens ? Il ne faut pas confondre la haine avec la réaction de défense animale, le racisme.

Enfin, reprocher à l'Occident la traite négrière comme étant l'origine de tous les malheurs de l'Afrique, revient à pratiquer un chantage émotionnel intellectuellement stérile. Ceci est très bien expliqué par l'historien israélien Shlomo Sand. À ce petit jeu stupide, pourquoi ne pas reprocher aux Africains d'être responsables de tous les maux de l'humanité entière ? Après tout, ne sommes-nous pas tous originaires d'Afrique subsaharienne ?

Ne faut-il pas arrêter de se plaindre du passé et progresser vers l'avenir ?

Liberté . Egalité . Fraternité

De la complexification de nos sociétés au Mésolithique et du passage progressif d'une société simple à une complexe, ont émergé deux types de sociétés violentes : une traditionnelle et une libérale.

La société de violence traditionnelle est née plus ou moins à l'ère chrétienne. Elle est dans ses fondamentaux la continuité naturelle de la société simple où l'individu est libre et autonome. Cette société s'est développée dans un processus de forte hiérarchisation et dans une obligation de respecter les traditions jusqu'à même l'aliénation. Elle a légalisé la violence des personnes au pouvoir au détriment des strates inférieures. Si dans cette forme de hiérarchisation de la violence, l'autorité supérieure est responsable de la survie des individus au bas de l'échelle sociale, la vie professionnelle de ces derniers s'en voit affectée par la dépendance et le bon vouloir du maître. Cette nouvelle organisation de la société a engendré des comportements déviants tels que la corruption et la délation, des éléments propices au développement d'une forme de totalitarisme.

Si les prémices de la société de violence libérale sont apparues au Moyen Âge, cette dernière a véritablement pris son envol à la Révolution française au détriment de la société de violence traditionnelle. Née en quelque sorte dans la continuité de la société complexe, elle devient le modèle de la plupart des sociétés occidentales démocratiques contrôlées par des groupes de pression. La violence est tout autant légalisée, en revanche elle n'est pas pyramidale mais transversale, composée d'un ensemble de groupes de pouvoirs organisés en corporation : grandes familles, grandes

écoles, conseils d'administration, actionnaires, sociétés discrètes et secrètes. La violence en devient donc moins frontale, mais plus subtile et pernicieuse. Dans cette forme de société, l'individu est aliéné aux technologies et la violence s'exerce avec le consentement passif des individus se croyant libres de leur décision et vivant dans l'illusion d'une société de droit absolu. En réalité comme pour la société traditionnelle, le pouvoir légal est détenu au sein d'un nombre limité de groupes ayant toutes les cartes en main du destin de tout un chacun. La corruption existe également mais elle n'est pas endémique. Cette société permet une certaine élévation sociale par le mérite dans la limite des intérêts du pouvoir.

Ce passage d'une société à une autre est aussi marqué par un changement de paradigme. Nous passons d'un messianisme religieux à un messianisme politique. La Révolution française est la première des révolutions socialistes. Elle sera entachée par le sang rouge de ses victimes, un point culminant de violence, l'industrialisation de la mort avec l'invention de la guillotine.

Malheureusement, cette violence faite au nom du bonheur politique et exercée de façon quasi-religieuse, est une vaste escroquerie. L'espoir d'une vie terrestre paradisiaque reposant sur la devise « Liberté, Égalité, Fraternité » est impossible à appliquer dans la réalité de ce monde. Cette douce utopie relève d'un mensonge, voire du mensonge ultime. Comment l'Homme pourrait-il être libre et de quelle liberté parlons-nous ?

De la liberté au sens Jacobin des révolutionnaires français et du contrat social de Rousseau ? Cette liberté repose sur l'obéissance à la loi dans l'intérêt général, c'est-à-dire l'intérêt de tout le monde et de personne à la fois. Malheureusement, cette liberté relève de l'utopie messianique de la société paradisiaque terrestre. Car si elle est construite à priori pour le bonheur du plus grand nombre, l'humanité elle, se révèle être légiférée par le plus petit nombre des gens au pouvoir ne représentant aucunement la moyenne des volontés individuelles. Pire encore, cette société est imposée par les

lois. Le recours aux forces policières et judiciaires est légalement justifié à l'avantage de l'état central, les bien-pensants du parti détenant l'unique vérité.

Parlons-nous de la liberté libertaire, dite anarchiste ? Cette forme de liberté est la plupart du temps mal comprise. Elle ne repose pas sur le chaos mais au contraire sur une discipline individuelle et une auto-gestion de la société des Hommes. Nous sommes fondamentalement faibles, sans autorité. Une trop grande liberté favorise la mise en place de la loi du plus fort au bénéfice d'un individu ou d'un petit groupe. L'Homme étant un loup pour l'Homme (*Homo homini lupus*), il écrase la plupart du temps les plus faibles par le biais de méthodes violentes, cruelles et criminelles, ceci afin d'asseoir son propre pouvoir.

Ces deux formes de liberté sont bien évidemment extrêmes. Il existe entre les deux, la liberté des sociétés démocratiques où la loi est censée protéger les plus faibles, face aux plus forts où théoriquement, nous sommes tous égaux devant la justice des Hommes. Malheureusement, ce type de liberté impose une autre forme de dictature, celle du droit, du droit à tout prix.

Suite à la guerre de 30 ans, un droit européen fut mis en place avec la création d'un principe de nations européennes souveraines, défini par une identité culturelle. Bien que ce droit fut parfois contredit par certains gouvernements autoritaires, les pays européens sont quand même devenus dans le temps des sociétés social-démocrates. Malheureusement, à force de vouloir protéger le plus faible coûte que coûte, nous avons créé un pouvoir centralisé paternaliste, contribuant à la destruction du lien familial en magnifiant la liberté de l'individu à son paroxysme. Tous ces nouveaux dogmes sociétaux ont ainsi poussé le législateur à développer une société fondée principalement sur le droit, celui de l'individu, élevé au rang d'être suprême, perdant toute la hiérarchisation de bon sens d'une société traditionnelle.

Dans cette vision de la société, la prééminence du droit individuel

implique un nouveau dictat de la réalité de l'existence car le citoyen dont la vie est sacralisée au détriment du groupe va jusqu'à devoir oublier sa propre mort. L'exemple de la Covid-19 est en cela très intéressant. Les pays riches et notamment occidentaux endormis d'un sommeil profond et bercés de doux rêves boboisés du droit individuel au bonheur absolu se sont tout à coup réveillés face à la réalité de leur mort. L'Occident, malgré toutes ses avancées technologiques et médicales, a redécouvert après 70 ans de paix la peur de la mort stochastique, la mort incontrôlée, créant une panique générale.

Au lieu de protéger les plus faibles et accepter d'en voir mourir certains, les états ont enfermé tous les individus chez eux, y compris les bien-portants. A cet effet, les gouvernants ont naturellement eu recours au droit, au droit d'urgence bien sûr, privant ainsi de liberté l'ensemble de la population et infantilisant par la même occasion les individus bloqués dans leur chambre, comme des adolescents sous tutelle de leur parent. Afin de protéger notre sacro-sainte vie, les États n'ont pas hésité à sur-utiliser des moyens médicaux expérimentaux, tout en interdisant aux personnels médicaux l'utilisation de certains médicaments déjà éprouvés dans le passé à grand coup de décrets. La loi transformant l'État en prescripteur, les médecins ont perdu par voie de conséquence leur autonomie et donc leur liberté professionnelle d'exercer.

Faut-il donc combattre la mort au prix de perdre notre liberté ?
A quoi bon de vivre sans liberté individuelle ?

« Méditer la mort, c'est méditer la liberté ; celui qui sait mourir, ne sait plus être esclave. »

Sénèque

Les problèmes ne s'arrêtent pas là. Dans cette société où la vie doit être sacralisée par tous les moyens, elle doit aussi correspondre à un standard de normalité. La norme étant la bonne santé, la beauté et le travail, toute personne différente, laide, handicapée, vieille

ou mourante devient par voie de conséquence anormale et mise à l'écart. Même si elle est gérée socialement et économiquement par l'État, sa représentation symbolique est gênante au vu de la normalité. Aussi, le travail se veut être une norme universelle, de ce fait obligatoire, il doit s'exécuter dans le bonheur de la protection sociale étatique. Tout cela au nom de notre liberté individuelle.

Cette normalité est lourde de conséquences. Auparavant dans les sociétés traditionnelles, seule une infime partie de la population travaillait, les autres personnes vivant au sein de la famille ayant une fonction sociétale différente mais utile. Elles rendaient une multitude de services comme la garde des enfants, l'aide aux grands-parents et les travaux domestiques. Elles créaient du lien familial et du bonheur. Malheureusement, dans notre société productiviste, toutes ces personnes tendent à être remplacées par la robotique et l'Intelligence Artificielle (IA), afin que tous les individus deviennent des outils de production. Nous pourrions positiviter en affirmant que le travail rend libre, comme disent les allemands : « Arbeit macht frei ». Oui, nous pourrions, mais si et seulement si, il apportait aux travailleurs une indépendance, ce qui n'est pas le cas actuellement dans nos sociétés du droit et ce qui ne fut pas le cas non plus des esclaves nazis durant la Seconde Guerre mondiale.

Ces sociétés font croire en la liberté d'entreprendre, de consommer, de penser et de voter librement. C'est totalement faux. En réalité, ces sociétés conditionnent de multiples manières les citoyens, par exemple avec la dette. L'asservissement par celle-ci est une forme d'esclavage ultime car volontaire et rendu possible par notre addiction à la jouissance, alimentée par notre société de consommation. Cette jouissance d'acheter sans discontinuer calme notre angoisse profonde face au temps qui passe. Ces périodes de déconnection du cerveau nous permettent d'atteindre un état de transe où le temps s'arrête, les soucis quotidiens s'évaporent et la mort s'oublie.

Le temps est obsessionnel chez l'Homme. Nous cherchons à l'apprivoiser, à le contrôler et le cas échéant à l'oublier. Plus une société est évoluée, plus elle cherche à maîtriser le temps, le temps de la vie et de la mort.

Le temps est la seule richesse que nous ne pouvons pas créer. Le temps libre étant une ressource de plus en plus rare, il devient par voie de conséquence le plus grand des luxes. Ce temps libre, cette richesse existe en réalité, soit dans le cadre des sociétés traditionnelles où l'individu est moins subordonné au rendement et plus autonome, soit pour les classes supérieures d'une société libérale qui par l'exploitation des travailleurs s'offrent leurs propres libertés en échange d'un salaire. Salaire, repris aussitôt par l'addiction à la consommation afin de rentrer dans la norme de la mode imposée. Travailler, consommer et digérer, le paradigme de la société libérale.

La société libérale est une société de la consommation en perpétuelle somnolence digestive et endormie dans sa propre paresse. Elle annihile ainsi ses propres moyens évolutifs, celle de la violence organique des sociétés traditionnelles. La diminution de la natalité en est le meilleur des exemples. L'Occident est devenu un monde de consommateurs eunuques idiots où la virilité est confinée et endormie. Il se réveille parfois dans des soubresauts, les rots d'une difficile digestion. Ce monde de la consommation sans fin, réclame toujours plus de travail et toujours plus d'endettement, dans un cycle tendant aujourd'hui de plus en plus vers le virtuel, pouvant dès lors être réinitialisé à la demande : jeu terminé, nouvelle partie...

Nous sommes conditionnés à croire que la liberté de vivre dans une société molle est un droit absolu, nous maintenant dans l'illusion que la souffrance est une injustice. En réalité, la seule vraie liberté repose fondamentalement sur l'existence de cette souffrance. Car c'est par la conscientisation de celle-ci que l'Homme prend conscience de vivre et d'être en vie. De cette souffrance en découlent les émotions, c'est ce phénomène qui

nous rend profondément humains, des êtres vivants en évolution constante dans le temps. Ce paradigme de la société du droit à la non-souffrance est une véritable aberration. La souffrance fait partie de la vie parce qu'elle la définit au même titre que la mort définit la vie.

Cette incapacité à concevoir la mort nous pousse dans une impasse intellectuelle où nous n'acceptons plus les risques de vivre. Dans cette logique absurde, la guerre doit devenir sans souffrance et sans mort. Dans cette société du sur-droit absolu, l'homme est infantilisé et donc féminisé ; on lui enlève toutes responsabilités. Il devient de facto un enfant fragile qu'il faut à tout prix préserver. Les soldats deviennent à leur tour des êtres fragiles qu'il faut protéger de la mort, le comble du ridicule. Mais alors qui va bien pouvoir nous défendre en cas de conflits ? Des robots appartenant à des sociétés privées ? Des mercenaires payés par des oligarques ? En conclusion, ce sacro-saint droit absolu a engendré dans nos sociétés libérales un phénomène d'infantilisation, de dépendance vis-à-vis de l'autorité et une crainte quasi-religieuse de la mort et de la souffrance.

Nous sommes arrivés aujourd'hui à un point d'inflexion. Les peuples européens sont les héritiers d'une longue histoire de liberté et de lutte pour cette dernière. La révolte des gilets jaunes en France en est la parfaite démonstration.

La Covid-19 est en cela une véritable aubaine, c'est un électrochoc qui vient sortir de sa torpeur le monde occidental redécouvrant la fragilité de la liberté au sens physique et le sens de la vie.

Cette société du droit universel de la consommation où l'homme est au centre du monde, l'enfant est à protéger contre lui-même et la mort est condamnée comme une injustice, a engendré un égoïsme futile et illusoire. N'est-ce pas là, un acte d'égoïsme ultime que de ne pas vouloir laisser sa place aux générations futures ?

La liberté, ce n'est bien évidemment pas faire n'importe quoi ou

faire ce que l'on veut au détriment des autres. La liberté est une notion complexe qui s'exerce à plusieurs niveaux de compréhension. Toute société civilisée et équilibrée se doit de définir le sens du mot liberté. Elle doit nécessairement s'appliquer dans la discipline, l'éthique de vie et le partage.

Faire croire aux gens que la liberté relève d'un droit strictement individuel est un mensonge. Nous ne sommes absolument pas libres individuellement mais collectivement, comme le définit Jung au travers de l'inconscience collective, qui nous attache et nous lie les uns aux autres. Ce phénomène nous rend responsable de nous-même mais également des autres, car notre survie en dépend. Il annihile de fait toute liberté individuelle excessive, au détriment de la discipline collective.

La notion d'égalité est également un mensonge. Rien n'est égal sur cette terre, de la naissance à la mort nous ne vivons que des inégalités. La violence faite au nom de l'égalité a d'ailleurs engendré les pires crimes, de la Révolution française aux révolutions communistes.

Nous pouvons ajouter les révolutions fascistes et également nationales-socialistes. Elles aussi se réclament originellement du prolétariat, endossant les habits de justicier pour lutter contre le capital, plus spécialement contre le capital de la spéculation, souvent associé aux Juifs. Il est intéressant à ce sujet de lire la « *Question Juive* » de Karl Marx, lui même fils de pasteur protestant d'origine israélite.

Les révolutions fascistes s'arrêtent là où commencent les intérêts des grands industriels. C'est là, la différence entre le fascisme et le communisme au-delà de la notion de collectivisme et d'égalitarisme. Hitler après la désillusion du coup d'état manqué de novembre 1923, par opportunisme, trahira le national-socialisme (Otto Strasser, « *Hitler et Moi* ») en transformant la révolution prolétaire nationaliste en une force totalitaire au service de l'industrie allemande et nord-américaine contre le bolchevisme.

Cela débouchera en Allemagne sur la « nuit des Longs Couteaux », l'extermination de Röhm, de ses Sections d'Assaut (SA) et de tous les révolutionnaires du national-socialisme, dont Grégoire Strasser le frère d'Otto Strasser. Ce dernier avait des idées anticapitalistes bien trop révolutionnaires pour les financiers de Hitler : « *Il faut prendre à droite le nationalisme sans le capitalisme et à gauche le socialisme sans l'internationalisme.* »

Le choix du mot égalité semble donc peu judicieux. Pourquoi la vie devrait-elle être égalitaire d'ailleurs ? Pour quelle raison ? Est-ce que Henri Poincaré, le grand-père de la relativité restreinte, était l'égal d'un inconnu n'ayant rien inventé d'aussi remarquable pour la société des hommes ? D'un point de vue pragmatique absolument pas. La valeur même de la vie est inégale, les sociétés d'assurance estiment la vie d'un occidental à environ 800 000 dollars et celle d'un habitant d'un pays pauvre à 10 000 dollars.

Où se trouve l'égalité lorsqu'un enfant naît pauvre et handicapé et un autre en parfaite santé dans une famille riche ? Ce mot ne veut non seulement rien dire mais en plus il est l'objet d'une certaine perversité. Il est le terreau de la jalousie, débouchant sur les plus grandes violences. Les violences révolutionnaires totalitaires de tous bords, qui en Europe seule, sont à l'origine de plus de 150 millions de morts.

Nous ne sommes pas tous égaux et nous ne le serons jamais. Ce n'est bien évidemment pas pour autant qu'il faut se satisfaire des inégalités ; il faut les atténuer bien sûr. Nous devrions plutôt parler d'équité, c'est-à-dire la volonté de rendre la société plus juste, plus équitable, mais certainement pas égale.

La promesse de fraternité est aussi un mensonge. La fraternité est un lien de solidarité au sein d'un groupe, d'une fratrie, d'un pays. Cette notion sous-entend un lien proche, familial ou un lien socialement fort. Par définition, elle rejette la fraternité avec les habitants des autres sociétés.

On peut le constater, par exemple, dans les milieux syndicaux. Ces derniers se mettent en œuvre en local, en national, mais guère au-delà, dans une sorte d'égoïsme de proximité. Cet état de fait est révélateur de notre animalité, de notre égoïsme de survie.

Cette notion de survie nous pousse à aimer nos proches, ceux de notre clan avec qui nous partageons une culture commune, un culte commun et des biens communs.

Ce phénomène est absolument normal, nous sommes subordonnés par nos sentiments affectifs ; seul un fou pourrait réellement aimer un inconnu. Sauf à théoriser cet acte en une notion religieuse ou politique, nous sommes tous méfiants à l'égard de ce que nous ne connaissons pas et souvent à juste titre.

La pression évolutive et le développement de notre espèce, programmée génétiquement pour croître sans fin ne tendent pas vers la paix universelle mais inévitablement vers des guerres territoriales sanglantes. Seuls les très riches peuvent vivre, voire survivre dans un monde sans racisme. Tant que la monnaie conserve son pouvoir d'échange, ces derniers pourront toujours protéger leur espace de paix grâce au pouvoir de l'argent.

Croître sans fin

Le but ultime de la vie est la croissance, mais une croissance gérée. La nature ne crée jamais plus que ce qu'elle peut supporter. La sélection, les maladies et les catastrophes naturelles régulent son développement qui par ailleurs suit un rythme lent.

Seul l'humain arrive à trop produire, trop rapidement et à détruire en masse tout en polluant ses propres ressources.

A un tel point que nous sommes capables, pour obtenir de l'énergie, de ruiner notre environnement en prenant des risques démesurés pour notre survie. A l'inverse, la terre n'est pas concernée par ce processus de survie. On peut en revanche imaginer qu'elle se porterait mieux sans nous. Il y a un abus de langage chez les écologistes que nous faisons tous par ailleurs. Il ne s'agit pas de sauver notre planète mais les espèces animales. Il faut bien garder à l'esprit que même après une catastrophe nucléaire, notre planète renaîtrait de ses cendres tel un phénix.

Il est d'ailleurs instructif à ce sujet, d'observer les trente dernières années qui ont suivi la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. La nature sans présence humaine a tout simplement repris ses droits, une nouvelle faune prospère s'y est développée.

« ...Pour ne pas avoir su le faire, nous nous sommes mis à doubler la nature là où nous aurions pu nous adosser à elle comme nous l'avons toujours fait. La science nous a permis de retourner la lame de notre soif de conquête contre la branche même sur laquelle nous étions assis. Nous sommes devenus comiquement redondants. Nous avons planté des pylônes à chaque endroit où un arbre eût fait l'affaire. Nous nous sommes embarqués dans une rivalité avec un adversaire invincible. L'«émancipation» de l'homme d'avec la nature,

comme l'a montré C. S. Lewis, aboutit nécessairement à la régression de l'homme, son automatisé et sa robotisation. Donc à la victoire totale de la nature. Lorsque nous aurons tout détruit, les lierres envahiront nos ruines de béton armé comme le gibier se royaume parmi les immeubles désertés de Pripiyat, la cité dortoir de Tchernobyl... »

Sortir de la tour sans porte (institut-iliade), Slobodan Despot

La nature croît puis meurt en symbiose, de façon plus ou moins organisée entre faune et flore. L'Homme n'est qu'une espèce parmi tant d'autres. Nos pollutions nuisent avant tout à nous-même et aux espèces animales évoluées. Nous ne sommes que des locataires temporaires de passage sur terre, des êtres insignifiants au sein de l'espace intergalactique. Régis par des forces nucléaires, quantiques sans aucune mesure avec ce que nous, êtres humains arrivons à produire. Que les écologistes se rassurent, nous ne sommes tout simplement rien à l'échelle du cosmos.

Le mot planète vient de *planêtês*, signifiant errant en grec. Comment alors avoir la prétention d'être les propriétaires d'un astre errant, vagabond au sein d'un univers qui nous est presque inconnu ? Pourtant nous humains, avons l'arrogance d'en être le centre en nous développant à l'infini.

L'espèce humaine croît plus que de raison. Ce processus est certes inscrit dans nos gènes, mais à fortiori nous sommes supposés mourir en plus grands nombres et plus jeunes par sélection naturelle, comme le reste du règne animal.

Nous, humains avons rompu le pacte de la nature en devenant l'espèce dominante, régnant au dessus de la totalité des animaux, maîtrisant ainsi notre développement et notre vie au sens génétique.

La nature est ainsi devenue notre bien que nous exploitons dans un but capitaliste, accumulant énergies et richesses, au détriment des autres espèces vivantes. Dans un holocauste incroyable, nous sacrifions le règne animal aux nouveaux dieux du rendement financier. Puis lorsque nous aurons détruit toutes nos ressources,

nous partirons vers un autre monde à piller, la planète Mars étant notre prochaine cible.

Ce paradigme a engendré une population de bientôt 8 milliards d'êtres humains, dont la moitié de la richesse mondiale est détenue par moins de 8 % de cette même population.

Nous sommes arrivés à un point de non-retour extrêmement dangereux. Nous polluons à une vitesse jamais atteinte et les pays émergents veulent à tout prix imiter les plus grandes erreurs des pays dits riches, la surconsommation à outrance.

L'égoïsme est certes inscrit dans nos gènes, c'est une défense pour préserver notre développement. Mais nous pourrions contrebalancer cela avec un peu d'éthique, c'est-à-dire, la possibilité d'avoir une conduite de vie gérée par la discipline. Encore faudrait-il le vouloir... Cela demanderait un travail sur nous-même. D'ailleurs pourquoi le ferions-nous, si les autres ne le font pas ?

L'éducation des générations à venir sera la clef de voûte de la bonne gestion de notre croissance exponentielle. A moins qu'entre-temps, la nature ne prenne les devants. La Covid-19 en serait-elle un des signes ?

L'intelligence manque gravement à l'humanité. Cette dernière réagit violemment sur le plan émotionnel et au travers de son mal-être ; la violence de notre croissance folle en est la preuve. Nous sommes le seul organisme vivant qui cumule, consomme et gâche plus que de raison. Pourquoi ? En grande partie à cause de la mauvaise gestion de la conscience de notre mort future, c'est-à-dire paradoxalement la conscience de notre existence. Cet état de fait crée une forte angoisse existentielle qui débouche pour la plupart d'entre nous sur un mal-être général, une névrose profonde, consciente ou inconsciente, engendrant la violence de vivre, la violence de croître.

Ceci vaut, hélas, pour tous les niveaux de QI, voire même peut-être plus pour les hauts niveaux. Les gens simples sont souvent

moins perturbés dans leur vie, car moins conscients de l'avenir.

Le développement actuel des sociétés privées les plus riches au monde comme les GAFAM, est la preuve de notre croissance folle. Ces cinq plus grandes sociétés de la Tech cumulent à elles seules une valorisation de plus de 3 000 milliards de dollars et la plus riche d'entre elle distribue à ses actionnaires des centaines de milliards de dollars. La France, l'un des pays les plus riches au monde a un PIB de 2 500 milliards de dollars, soit inférieur aux GAFAM. Ces cinq sociétés privées valent donc plus qu'un pays issu d'une civilisation millénaire et peuplé de 67 millions de personnes, cela au nom de la sainte croissance. Pour quelle raison une telle soif de croissance ?

De fait, les fondateurs et actionnaires majoritaires des GAFAM sont les personnes les plus riches du monde. De telles fortunes et un tel pouvoir ne peuvent que faire croire à ces gens qu'ils ont été élus par Dieu ou ont une destinée exceptionnelle. Ils ne peuvent alors que se comporter comme des dieux, réclamant la considération du petit peuple pour dédaigner verser une aide aux plus pauvres. Où se trouve l'impartialité dans de telles manœuvres sélectives ? Pourquoi ne donnent-ils pas directement leur fortune à un pays pauvre ou à leur propre gouvernement tout simplement, au lieu de garder l'argent dans des pseudo-fondations ? Tout simplement parce qu'ils veulent conserver le pouvoir, le pouvoir de contrôle et de violence. Ils veulent à tout instant pouvoir sélectionner les bénéficiaires à travers leurs œuvres de charité en sélectionnant ceux qui peuvent croître et ceux qui ne le peuvent pas.

Garder le contrôle sur une personne, un bien ou une organisation n'est pas un acte anodin. C'est un moyen d'assouvir un pouvoir de domination. Distribuer sa propre fortune à sa propre fondation, c'est en réalité s'acheter une bonne conduite morale et ainsi jouir d'une bonne image tout en payant moins d'impôts. Le vrai geste philanthropique est de donner anonymement, sans moyen de contrôle et de n'attendre aucun retour.

Notre paradigme de croissance à l'infini se financiarise, il devient

de plus en plus sélectif. Nous sommes bloqués au carrefour entre deux courants, deux mondes, l'ancien monde national et le nouveau mondial. Divisant ainsi les peuples en deux, ceux qui pourront croître et les autres.

Avant, nous étions investi d'un sens commun notamment du vivre-ensemble au sein d'une nation. La croissance avait un sens démographique consanguin et guerrier, il fallait être prêt à combattre l'ennemi, la nation concurrente afin de préserver nos espaces de paix. Un état national est un état fort, voir autoritaire, qui se doit de prendre en charge les plus faibles, dans la construction d'une œuvre collective sociale et éternelle, la nation.

Le nouveau monde lui, est régi par le capitalisme de surveillance. La nation est obsolète, il n'y a plus de races, de sang commun, d'œuvre éternelle sociale et collective, mais tout simplement des consommateurs-travailleurs, ayant les mêmes besoins d'un endroit à un autre de la planète. La croissance est dans ce sens moins utile. La guerre devant disparaître, il faut juste entretenir une population mondiale à la bonne échelle, nivelée par le bas pour faire fonctionner cette économie libérale et financière.

Alors petit à petit, les gouvernements nationaux disparaîtront pour laisser place à des groupes privés mondiaux qui géreront la croissance des Hommes.

Ce paradigme fait le pari de l'intelligence humaine. Pourquoi pas ?

Cette solution demanderait aux dominants d'être suffisamment sages pour ne pas écraser autrui en s'accaparant sa force de travail et son énergie.

En somme, un libéralisme sans État, de fait anarchiste. Cette anarchie-libéraliste serait possible, si les forces des protagonistes pouvaient demeurer en équilibre dans une synarchie politique.

C'est en quelque sorte la théorie d'Ayn Rand sur l'ultralibéralisme. Pour lui, l'Homme est un animal profondément égoïste, c'est ce

qui lui permet de vivre et de survivre. A cette condition, lorsque les forces sont équilibrées, la paix devient alors possible. D'où la liberté de posséder des armes, afin que chaque citoyen puisse assurer sa propre défense face à de potentiels ennemis, y compris l'État. Mais à priori, ce n'est pas le plan actuel du système mondialiste de surveillance, qui semble d'avantage compter sur notre soumission que sur notre autonomie.

L'anarchie-libéralisme (à l'inverse du capitalisme de surveillance qui se dessine à nous) est un concept intéressant, mais il repose, soit sur un équilibre des forces qui semble peu probable, où le citoyen est autonome et armé, soit sur un Homme raisonnable. Hélas, nous avons une forte tendance à abuser d'autrui si nous en avons l'occasion. L'expérience de Stanford en est la preuve accablante, donnez du pouvoir à un individu et il en abusera rapidement.

En effet, si nous laissons libre cours à notre égoïsme mu par une absence de discipline, la violence prendrait rapidement le pas et des rapports de force et de soumission s'établiraient alors. C'est pour cette raison que l'Homme a peut-être encore besoin d'un État régalien avec une réelle séparation des pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires pour le gouverner.

Le système social des Hommes a continuellement évolué au cours de son histoire, passant de la synarchie à la monarchie divine, pour ensuite passer d'une démocratie socialo-capitaliste à un capitalisme-libéral. Force est de constater qu'aucun de ces modèles n'a fonctionné jusqu'à aujourd'hui. Nous arrivons donc à la fin du système capitaliste-libéral débuté en 1968.

Le seul système politique qui n'a jamais été mis en place est le national-socialisme, aujourd'hui appelé le souverainisme social. Nous ne parlons pas bien évidemment du national-socialisme d'Hitler, racaliste, raciste et travesti par le capitalisme industriel nécessitant des guerres pour se développer, mais celui d'Otto Strasser. Comment fonctionne-t-il ? Dans ce système, l'état régalien est le seul propriétaire terrien stoppant de fait toute spéculation

immobilière. Les individus sont les détenteurs uniquement d'un titre de droit d'usage, tout en laissant la libre entreprise se développer en corporation de métiers, accompagnée d'une force syndicale politique. Dans ce modèle, toute entreprise stratégique doit céder 30 % de son capital à l'État afin de canaliser la voracité du capitalisme international. Le tout, au sein d'une fédération européenne composée d'États souverains, ayant des liens forts ethniques, culturels et religieux, ainsi qu'une stratégie économique et une défense commune.

En attendant, une meilleure solution hypothétique, la privatisation du monde avance de jour en jour. La société Apple en est le parfait exemple ; sa capitalisation vient de dépasser 1 000 milliards de dollars. Si rien n'est fait dans les années à venir, ces sociétés ultra-riches créeront des villes et des pays entiers. Elles privatiseront les ressources premières telles que l'eau et l'air, les deux ressources les plus importantes qui soient.

Les lois naturelles furent le moteur de notre croissance première. Elles ont été remplacées au fur et à mesure par les religions, l'État régalien et aujourd'hui le capital privé.

Un deuxième monde est en train de voir le jour, un monde privé réservé aux actionnaires, les riches, en opposition aux non-actionnaires, les pauvres, qui seront maintenus dans un état de semi-esclavage par les fondations de charité des actionnaires.

Vouloir pérenniser son développement, sécuriser sa famille, prévoir un petit stock en cas de coup dur est naturel. Le spécialiste du survivalisme, Piero San Giorgio l'explique très bien dans ses nombreux livres et vidéos. Prévoir n'est pas condamnable, mais gagner des milliards de dollars pour les garder sur un compte bancaire dans un paradis fiscal, dans un but spéculatif l'est.

À ce sujet, Anice Lajnef propose une destruction de l'argent dans le temps, obligeant ainsi les rentiers à prendre des risques en investissant dans l'économie réelle.

Il faut dépenser l'argent, le faire circuler. L'argent est une énergie qu'il faut transmettre, c'est le sang de notre économie. Sans cela nous mourons. Mais encore faut-il que ce sang ne soit pas empoisonné, cela provoqua d'ailleurs la chute de l'empire romain à son époque. Ce phénomène pourrait arriver bien plus tôt que nous le pensons dans notre société occidentale telle que nous la connaissons.

A force de diminuer la quantité de métal en argent que contenait la monnaie romaine (le sesterce), l'Empire romain déclencha une inflation générale qui eut pour effet sa chute. Cette fausse monnaie provoqua une perte générale de confiance en sa valeur, c'est-à-dire le pouvoir d'échanger des biens et services avec un étalon de confiance commun, la monnaie garantie par l'État régalien, la force dominante du pouvoir. Lorsqu'un état commence à tricher comme une vulgaire entreprise capitaliste, c'est la fin de la confiance, tout s'écroule.

Nous devons souffrir d'amnésie, car nous répétons sans cesse ce schéma. Le dernier en date étant l'usage du dollar américain, véritable fausse monnaie depuis qu'il a abandonné son étalon-or suite à la faillite des États-Unis à la fin de la guerre du Vietnam. Cette monnaie est depuis, non plus basée sur l'or, mais sur son pouvoir de confiance uniquement, établie par la puissance militaire des USA et la soumission des autres pays à son pouvoir de violence.

Seul les dominants peuvent battre la monnaie. Il est strictement interdit depuis toujours aux pauvres de créer leur propre argent, c'est là, un attribut royal.

Mais cela va peut-être enfin changer avec les technologies dites de « chaîne de blocs » (blockchain) et les monnaies virtuelles permettant l'établissement d'une monnaie de confiance totalement décentralisée. Elles sont basées sur le principe dit de « pair-à-pair », où chaque ordinateur individuel devient une partie de la chaîne de traitement et de confiance, recopiant simultanément toutes les transactions. C'est le partage ultime, le communisme informatique.

Ces monnaies sont donc inviolables, incorruptibles et donc incontrôlables par une entité unique possédant le pouvoir de violence le plus fort.

Ce n'est pas le hasard si ces technologies sont fortement décriées par les états et les banques centrales. Ne serait-ce pas le signe avant-coureur d'un monde autogéré, un monde basé sur l'anarchie-libéraliste ?

Nous pouvons l'espérer, mais pour que cela fonctionne, il faut un contrôle humain et c'est là l'enjeu du problème. Les humains sont la cause même du mal de nos sociétés. Nous sommes foncièrement égoïstes, violents et totalement incontrôlables. Mais une lueur existe, car nous sommes conscients de nos actes et nous avons un fond éthique. Nous préférons le bien au mal, cela est inscrit au plus profond de notre être dans nos gènes. Nous sommes plus heureux dans l'ordre que dans le désordre.

Pour cela, nous devons arriver à réfréner nos pulsions de survie, notre égocentrisme. L'exercice n'est pas simple, si nous n'y arrivons pas seuls, l'état régalien est censé nous y contraindre, avec le risque de tomber dans les travers de la violence du pouvoir totalitaire.

Une alternative pourrait exister avec par exemple une chaîne de blocs éthique. Elle pourrait trouver son sens dans un système judiciaire décentralisé où chaque individu pourrait être jugé non pas par une organisation centralisée et donc corruptible, mais par un programme informatique inviolable décryptant nos conduites éthiques. Ne serait-ce pas là, le début d'une société idéale et parfaite, le contrôle éthique par une chaîne de blocs ?

Ce contrôle de l'éthique a déjà été mis en place en quelque sorte dans la vie de tous les jours en Chine sous une forme centralisée. Le gouvernement chinois a installé ces dernières années des systèmes de reconnaissance faciale avec un passeport de bonne conduite à points. Les instances chinoises connaissent très bien le manque d'éducation et l'égoïsme de leur population, surtout devant un

buffet de crevettes à volonté.

Malheureusement, le système reste corrompible du fait de sa centralisation. Une relation, un ami, un pot-de-vin peut aider à réparer une erreur ou à en créer une, là où il n'y en a pas. Alors qu'un système de chaîne de blocs serait lui incorruptible, resterait donc à déterminer la méthode de la gestion des points d'un passeport éthique.

C'est bien là tout le danger ; comment mesurer une morale ? Comment jauger un bon niveau éthique ? En dehors des faits avérés et des cas extrêmes de bien et de mal, le problème réside dans les zones grises. Comment décrire ce qu'est une bonne éthique, une bonne morale, une bonne conduite ? Comment définir la morale et comment l'appliquer à notre croissance exponentielle ?

Pour répondre à ces questions, nous devons nous instruire, soit auprès d'un mentor, soit grâce à des textes sacrés ou philosophiques. En tout état de cause, il nous faut malheureusement suivre des règles afin d'y arriver et ne pas tomber dans des excès.

Pour prendre l'exemple du bouddhisme, les moines suivent des règles précises, elles définissent les actes de la vie de tous les jours. Elles sont regroupées en différents niveaux d'importance et doivent être rigoureusement respectées. Bien sûr, nous ne pouvons imposer de telles règles de conduite au monde entier, mais nous pouvons nous en inspirer.

Et alors tel des Pinocchios, nous aurions notre Jiminy Cricket personnel, c'est-à-dire une IA implantée dans notre cerveau, notre bonne conscience, un ange gardien, nous rappelant à l'ordre de la chaîne de blocs.

Serions-nous finalement heureux de vivre dans un monde parfait, où une intelligence artificielle nous jugerait en permanence, inviolable, impartiale ?

Aurions-nous envie de croître dans un tel système ? Peut-être pas, car c'est sans doute dans la lutte que l'humain éprouve la plus

grande envie de vivre et de croître.

Le jaïnisme, une des religions les plus anciennes d'Inde, très peu connue en occident et datant de la civilisation de l'Indus, prône la non-violence au plus haut point. C'est dans une telle ferveur et un tel fanatisme que son fondateur, Pärshvanatha se laissa mourir de faim après avoir légué son enseignement, afin de ne commettre aucune violence pouvant nuire à son karma et donc à la libération de son âme emprisonnée dans le cycle des incarnations corporelles. Encore aujourd'hui, les adeptes du jaïnisme les plus fervents demandent à avoir la liberté de se laisser mourir de faim, si tel est leur désir.

Voilà une solution au réchauffement climatique, libérons nos âmes en nous laissant tous mourir de faim.

Bien évidemment la plupart des humains souhaitent vivre. Nous sommes des animaux combattifs, territoriaux et féroces, dotés du libre-arbitre sur notre vie et notre mort.

Ce n'est donc pas seulement la nature qui régule notre humanité, mais également notre conscience, par son propre pouvoir d'intelligence ou de stupidité.

D'une manière générale, depuis que nous avons pris le contrôle de notre destinée, la nature n'arrive plus à nous réguler. Si nous suivons notre instinct de croissance, nous risquons d'atteindre un plafond de verre.

La population mondiale va rapidement dépasser les 10 milliards d'individus. Il faudrait arriver à partager équitablement les ressources si nous ne voulons pas déclencher des émeutes, des migrations massives du sud vers le nord ou encore détruire définitivement la vie sur terre.

Le seul espoir pour la nature serait de déclencher plusieurs éruptions volcaniques massives simultanées, cela aurait pour effet un refroidissement rapide et important de la terre. Malheureusement, ce serait dramatique pour l'humanité et quelques autres espèces du

vivant, dont vraisemblablement tous nos collègues mammifères.

Il est plus raisonnable de penser que la terre n'aura pas cette chance. Elle devra plus probablement subir l'assaut de 10 milliards d'individus plus ou moins intelligents dans le siècle à venir.

Il sera alors temps de réfléchir aux solutions pour survivre et perdurer...

Chapitre II

Les conséquences de la violence

Systèmes totalitaires

Le régime totalitaire hitlérien reste l'exemple le plus marquant, de par le fanatisme absolu de ses dirigeants. Goebbels est d'ailleurs allé jusqu'au bout de ses convictions en assassinant son épouse, ses six enfants et en se donnant la mort à la chute du régime. Ce dernier, fondé sur la violence et le contrôle du peuple par un petit groupe de fanatiques a montré qu'il ne pouvait être que temporel. En effet, un régime fondamentalement injuste et insupportable ne peut qu'engendrer tôt ou tard une révolte du peuple ou un effondrement. D'autant plus, s'il n'offre pas le salut éternel.

Cette révolte peut tout de même prendre un certain temps, ce fut le cas de l'Union Soviétique. Il arrive de temps à autre que la violence du pouvoir puisse être suffisamment forte pour perdurer. La création de camps de rééducation, l'utilisation systématique de la violence et la volonté de contrôler la pensée peut repousser l'échéance d'une révolte. Mais inévitablement, la névrose des dirigeants, la corruption, finissent tôt ou tard par détruire le régime, souvent de l'intérieur.

Aucun état autoritaire n'est arrivé à imposer le bonheur par la violence. Il est fondamentalement une affaire privée, si la société offre une garantie de justice équitable suffisante.

Pour y arriver, il est important de comprendre les mécanismes humains de la violence, afin de pouvoir définir son contraire, la paix qui réside dans l'équanimité. Elle est singulièrement moins naturelle que la violence révélée, décuplée, libérée, lorsque nous sommes les instruments volontaires ou involontaires d'un pouvoir totalitaire, où ainsi la violence la plus extrême peut s'exercer. Le comportement

violent de la Police française face aux manifestations plus ou moins paisibles des Gilets jaunes en est l'exemple le plus récent.

La violence nécessite une mise en condition. Elle passe par l'identification d'un ennemi, un individu inférieur, abject, différent de nous. Libérant nos névroses, la boîte de Pandore peut ainsi s'ouvrir.

L'étude d'une autre violence plus historique, le confinement des camps de concentration nazis révèle notre agressivité la plus profonde.

Le livre de Paul Rassinier, *Le Mensonge d'Ulysse* décrit bien ce phénomène au travers d'histoires autobiographiques différentes dans certains camps de concentration, en particulier celles de Dora et Buchenwald. *Le rapport Pilecki* est également une autre source importante. Un officier polonais qui infiltra Auschwitz volontairement en 1940 pour s'en évader en 1943 et apporter les preuves de la barbarie nazie. Pilecki y décrit la montée progressive de l'utilisation de gaz, dans un premier temps de manière expérimentale sur des prisonniers bolcheviques dès 1941, puis avec la construction de chambres à gaz en dur, à partir de 1942, pour une exploitation à grande échelle.

Ces deux témoignages se rejoignent également sur le nombre important de morts liées au typhus, sans compter l'épuisement de ces hommes et femmes mis en esclavage. Les faibles et les inutiles au rendement du système totalitaire étaient quant à eux très rapidement exécutés.

L'administration SS ne pouvant et ne souhaitant pas tout gérer au début du régime, utilisa des prisonniers de droit commun comme cadres. Rapidement, ils se rendirent compte que cela ne fonctionnait pas, du fait de la corruption et d'une mauvaise organisation. Ils firent alors appel aux prisonniers politiques, dont une large majorité était des communistes allemands, polonais et dans une moindre mesure russes.

Organisés et plus disciplinés, les camps furent dirigés d'une main de fer, sous l'autorité des petits chefs, qui purent assouvir leurs pulsions de violence et l'exercice du pouvoir par le viol des individus et leur mise en esclavage. Le plus absurde réside dans le fait que ces petits chefs étaient eux-mêmes des prisonniers. Ces derniers finissaient tôt ou tard par mourir au gré des circonstances. Conscient de cette réalité, il fallait donc profiter au maximum de sa position, se décharger de sa propre souffrance sur les plus faibles, créer de la confusion autour de soi et organiser une petite cour d'incompétents et de laquais paranoïaques. La tyrannie totalitaire repose essentiellement sur des relations de maître à esclave.

Dans ce système tyrannique, un docteur pouvait être terrassier et un terrassier pouvait être docteur, ingénieur ou comptable. Pour bénéficier d'une place au chaud dans les bureaux ou d'une position hiérarchique intéressante, il fallait simplement être dans les petits papiers du kapo en chef. Pour aller à l'hôpital, mieux manger ou tout simplement survivre, il fallait du piston. Sans argent ou sans piston, le camp vous amenait très rapidement à la mort. En revanche, si vous étiez cadre-surveillant, vous mangiez à votre faim et vous alliez à la piscine et au bordel. La vie du camp de concentration était donc rythmée par des phases de violences délirantes, des situations kafkaïennes et des cercles de confusion. La corruption, le copinage et la mort omniprésente créèrent des climats d'anxiété propices au développement de névroses profondes.

D'après l'ouvrage, les kapos vivant dans le camp supervisaient ce dernier beaucoup mieux que les fonctionnaires allemands habitant en dehors. Au final, les kapos avaient recours à une violence encore plus extrême que celle imposée par les SS. Ces derniers exerçaient bien évidemment la violence, mais à moindre échelle. Hormis quelques exceptions, la plupart étaient souvent des gens simples issus du peuple, sans cruauté particulière, socialement promus grâce au parti pour lequel ils étaient dévoués corps et âme.

D'après Paul Rassinier, une grande partie des morts, au-delà

des exécutions, était due à l'épuisement et aux maladies qui en découlèrent, typhus et dysenterie en particulier. Le sadisme du petit chef, lié au mal-être décuplé par l'angoisse de la mort, a bien sûr fortement amplifié le phénomène.

Pourquoi obliger les détenus à prendre des douches glacées ? Peut-être juste pour le plaisir de les voir mourir ensuite de pneumonie ?

Les rassemblements interminables dans la cour du camp pour l'appel des prisonniers, finissaient d'achever les plus faibles. Les kapos ne savaient pas compter et les SS trop méticuleux les faisaient reprendre sans cesse. Dans un camp de concentration, la gentillesse était rare ; il ne fallait prendre aucun risque. Le sabotage était puni par la pendaison sans jugement et sans preuves, une dénonciation suffisait.

Tous les régimes totalitaires engendrent de la paranoïa. Voir des sabotages, tout le temps et de partout en est un des signes. Il faut avouer des crimes, des sabotages imaginaires pour rassurer les chefs et apporter des résultats à l'organisation. Le résultat ainsi que le rendement font partie intégrante de ce type de régimes, quitte à ôter la vie humaine. Chez les Khmers rouges, la vie d'un prisonnier n'avait aucun prix. Elle valait moins que celle d'un porc et qu'une balle de fusil. Il fallait d'ailleurs achever au gourdin les parasites.

Tuer de sang-froid n'est pas chose facile. Cet acte ultime pour l'homme ordinaire, non prédestiné au métier de bourreau, fait soit appel à une aide extérieure altérant la conscience : drogues, alcool, soit à une pathologie cachée, favorisant les pulsions meurtrières. Il faut tuer le parasite, l'être inférieur et répugnant, l'ennemi. Pour les psychopathes, les grands névrosés, la situation des camps leur permettait de donner libre cours à leur goût du sadisme, dans un narcissisme jouissif et dans la recherche du pouvoir de vie et de mort sur autrui.

Dans tous les cas, la main d'oeuvre des camps devait être continuellement renouvelée. Aucun sentiment d'attachement ne

devait être possible entre le bourreau et l'esclave, sa victime.

Ce principe fondamental continue de perdurer aujourd'hui en France, notamment dans les compagnies de CRS. En effet, les CRS travaillent systématiquement loin de chez eux, car il est plus simple de matraquer un étranger qu'un proche. Même les plus entraînés restent humains. Si la logique de leurs actions s'effritent, si l'absurdité de leurs actions se révèlent, ils sont capables de prendre la décision de retirer leur casque et de parler avec les manifestants. L'absurde devenant insupportable.

Tous les régimes totalitaires sont des régimes de l'absurde de par leur bureaucratie délirante, leurs actes paradoxalement contre-productifs et leur escalade dans la folie. Même si nous sommes capables de nous habituer à l'horreur, l'absurde est une chose qui nous révolte. Quelle que soit la névrose, la psychose ou le narcissisme, nous sommes des êtres profondément logiques. Ces régimes débouchent inévitablement sur un effondrement. En attendant ce jour, les hommes souffrent et l'horreur continue.

Certains régimes conscients ou pas de ce phénomène, essayent de rationaliser les crimes, les horreurs, jusqu'aux comportements les plus stupides, en faisant appel aux superstitions et aux croyances. Ces dernières ne sont pas forcément religieuses, elles peuvent aussi être culturelles.

En exemple, la tradition des Akhas du Laos veut qu'il soit nécessaire de tuer les jumeaux nouveaux-nés afin de repousser la malédiction en dehors du village. En effet, dans leur cosmologie, seuls les animaux ont des portées. Nul besoin donc de faire appel à une quelconque religion, une seule de ces petites croyances peut déclencher les violences les plus extrêmes.

Tout régime ou tradition totalitaire doit trouver une logique à l'insupportable afin de justifier la mort donnée ou reçue. Pour arriver à l'objectif escompté, le totalitarisme se doit d'inventer une cosmologie complexe et élaborée, politique ou religieuse. Le

tronc commun à toutes les formes de totalitarisme repose sur une narration autour du bonheur collectif au sein du clan, de la nation ou de la race, mais aussi du bonheur individuel imprégné de vie éternelle après la mort individuelle ou collective dans la race.

La souffrance quotidienne et l'agnosie de notre disparition crée chez l'homme, le besoin du concept de paradis, c'est-à-dire l'espoir d'une vie meilleure.

Pour ce paradis futur ou cette vie meilleure prochaine, nous sommes capables des plus grands sacrifices, et d'endurer les plus grandes souffrances si la logique de l'ignorance ou de l'endoctrinement perdure. D'autant plus si le paradis est religieux et non pas un concept politique.

Si le IIIème Reich promettait 1 000 ans de bonheur une fois le combat de libération gagné contre le mal, Hitler avait surtout comme dessein de créer une nouvelle religion avec lui dans le rôle du Messie. N'était-il pas l'avatar de Vishnou pour les Hindous, en promettant un paradis éternel dans une sorte de symbiose collective et raciale ?

Hitler avait bien compris que la politique seule ne pouvait souder le peuple sur le long terme. Pour cela, il fallait du mysticisme.

Cette violence est bien supérieure à toutes les autres formes, car elle ne souffre pas du sentiment de remords, notre glaive étant guidé par la main de notre bienfaiteur. Bienfaiteur élevé au rang de divinité qui ne peut pas être remis en question.

Comme nous l'avons compris, la dictature idéale doit reposer sur des principes religieux, ou tout du moins spirituels. Néanmoins, il peut exister des dictatures matérialistes ; celles-ci apportent une part d'immortalité collective dans le concept de race ou d'immortalité individuelle avec le transhumanisme. Cette magie de haute technologie sera bien évidemment réservée à la caste des ultra-riches. Sous cette forme de dictature, celle de l'argent, les ultra-riches se croient élus par le destin, transcendant la nature,

portés par ce désir démoniaque de contrôler la vie.

Cette idée n'est pas nouvelle, elle existe depuis l'invention de l'écologie par Ernst Haeckel avec son concept de racialisme scientifique, repris plus tard par les nazis.

Aujourd'hui dans notre société de dictature molle, ce concept refait surface avec le passe sanitaire et toute son idéologie, grandement promue par l'oligarchie mondialiste et la Chine communiste, cherchant à contrôler le peuple pour son plus grand bien.

La notion du paradis de l'Ancien Testament, la Torah, définit celui-ci au sein du jardin d'Eden, clôturé par une enceinte gardée par des anges, le paradis terrestre.

Alors dans cette nouvelle dictature sanitaire, l'Eden, le paradis terrestre avec son arbre de vie éternelle sera de nouveau ouvert aux Hommes, après la vaccination en bonne et due forme. Pour les autres, une vie de souffrance avec ses maladies incurables, incessantes, les attend avec en plus l'angoisse de mourir.

Dans ce projet eugéniste élaboré par les ultra-riches, la petite diaspora des nouvelles technologies, les nouveaux dieux de ce monde, nous devons obéir, au risque d'être castrés cérébralement, voire physiquement pour une partie d'entre nous.

Certains envisagent même de créer des îles sanctuaires, paradis première classe pour ultra-riches.

Aujourd'hui, nous sommes allés un cran au-delà du rêve le plus fou du contrôle des individus avec la distanciation sociale, coupant l'Homme de la réalité. Nous le constatons avec la crise à durée indéterminée de la Covid-19. La distanciation sociale, le télétravail imposé volontairement ou involontairement ont été les solutions parfaites pour séparer les citoyens les uns des autres, non plus intellectuellement, mais physiquement ; le contrôle total de l'individu par la peur en marche.

Pour arriver à leurs fins, les dictatures molles usent des réseaux sociaux gérés par des intelligences artificielles. Ces nouveaux

outils contemporains répondent à tous nos besoins existentiels. Ils remplacent donc Dieu à la perfection et amènent la vie éternelle aux ultra-riches, nos nouveaux élus, grâce et par le transhumanisme.

Dans un monde totalement gouverné par les ultra-riches au moyen de l'IA, les naissances seront parfaitement contrôlées par les principes eugénistes. La maladie n'existera quasiment plus, nous serons tous des êtres réceptacles parfaits, non-violents. Seul le rêve restera peut-être encore incontrôlé, il sera alors le dernier espace de liberté sur terre.

C'est peut-être cela, la liberté du rêve, notre inconscience reptilienne, qui nous maintiendra encore en vie. Le travail sera depuis longtemps robotisé. Nous ne serons plus que les animaux domestiques des robots, des animaux de compagnie. D'un point de vue hiérarchique, nous serons peut-être en dessous des esclaves, car nous ne servirons plus à rien dans cette société robotisée.

Un esclave est avant tout une force de travail, une force utile à la société des hommes. Il n'a certes plus de droits, mais hors cas pathologique de sadisme, il reste un humain même s'il est un être diminué. Pourquoi détruire sa force de travail ?

Nous allons conclure ce chapitre avec une forme de dictature assez singulière dans l'histoire de l'humanité, celle de l'apartheid. Ce mot, signifiant « *à part* » provient de la langue française.

L'Afrique du Sud est un cas d'école dans le sens où, si les Blancs ont développé cette région au détriment des Noirs depuis 1652, le pays est en train de connaître l'inverse situation avec un sous-développement notoire et une aggravation de la violence.

C'est là le problème de la capacité des anciennes victimes à devenir des bourreaux : « *La fabrication de l'ennemi, ou comment tuer avec sa conscience pour soi* » de Pierre Conesa.

La criminalité s'est développée en même temps que le pays s'est libéralisé, car la criminalité privée ne peut pas exister au sein de régimes autoritaires où seule la violence de l'État existe. Avec ce

libéralisme à outrance, il y a actuellement 51 homicides par arme à feu et par jour en Afrique du Sud. Ce qui place le pays juste en deuxième position après les États-Unis en nombre d'assassinats par arme à feu. Ces chiffres en disent long sur les problèmes de cohabitation inter-ethniques dans des systèmes ultra-libéraux.

Suivant le Global Peace Index, l'Afrique du Sud est devenue l'un des pays les plus violents au monde. Elle est classée par ordre, du moins violent au plus violent, 125ème sur 163, la France étant classée 61ème juste après le Vietnam. Pour information, le pays le moins violent au monde est l'Islande, suivie de la Nouvelle-Zélande, l'Autriche et le Portugal, les États-Unis étant au quasi-même niveau que l'Algérie.

En 2017, le site economicsandpeace.org a également évalué le coût de la violence mondiale, incluant les budgets militaires à un montant de 14 760 milliards de dollars américains, soit 1 900 \$ par habitant de la planète Terre. C'est une véritable aberration, une telle somme d'argent allouée à la recherche nous permettrait de vivre en paix et dans la dignité.

Il est loin le temps où l'explorateur Portugais Bartolomeu Dias, découvrant l'Afrique du Sud en 1488, fut attaqué par les Khoïkhoïs jetant des pierres contre les navires, les portugais répliquant en tirant des flèches.

Les Khoïkhoïs, ces habitants à la peau dorée étaient quelque peu belliqueux. Ils firent tout leur possible pour repousser les Portugais et les empêcher de s'installer en Afrique du Sud.

Ce n'est que plus tard en 1647, lorsque les Hollandais ont obtenu le contrôle de la route des Indes avec la célèbre compagnie néerlandaise des Indes Orientales, la VOC, que deux navires s'échouèrent sur les côtes de l'Afrique du Sud, créant ainsi accidentellement la première colonie blanche dans cette région.

A l'époque, les habitants noirs se trouvaient beaucoup plus au nord sur les plateaux. Ils n'eurent pas de contacts avec les

Bochimans et les Blancs, dans un premier temps.

Les Anglais perdront ensuite le contrôle de l'Afrique du Sud, étape stratégique pour le commerce avec l'Inde et l'Asie. Les Boers, les descendants des premiers colons, majoritairement hollandais, mais également français et allemands protestants, se retrouveront rapidement comme des citoyens de seconde zone avec l'afflux de colons anglophones. Des révoltes éclateront contre ces derniers.

Les Boers, convaincus d'être le nouveau peuple élu de Dieu, ne se mêlèrent pas avec les Noirs et les Anglais. L'ordre divin étant ainsi fait, ils fuirent les territoires anglais et s'installèrent à l'intérieur de l'Afrique du Sud à la recherche de leur terre promise offerte par Dieu.

Dans ce contexte, nous retrouvons donc tous les ingrédients de la violence, du dogme et l'endoctrinement religieux. Peuple élu, liberté, terre promise et supériorité raciale, les Boers iront alors migrer, combattre les sauvages et créer leur mythologie qui perdure encore aujourd'hui. Cela ne fut pas simple, un premier accord fut établi avec les Zoulous, mais ceux-ci les trahirent et massacrèrent les chefs Boers invités à un banquet en l'honneur de la paix. La violence ne connaît en effet aucun préjugé racial.

Entre les guerres contre les Zoulous et la volonté d'indépendance face à l'Empire britannique, l'identité Boer se forgea dans la douleur et la violence.

Contre la guérilla brillante des Boers, vue comme un mouvement terroriste par les Anglais, ces derniers inventèrent les camps de concentration. Ils y parquèrent leurs femmes, leurs parents et leurs enfants. Le taux de mortalité y fut extrêmement élevé. L'émotion fut vive en Europe et de nombreux volontaires affluèrent notamment de France pour aider les opprimés Boers, qui ne demandaient qu'à vivre en paix chez eux et entre eux, sur leur terre promise.

Les Anglais ne voulant plus directement gérer l'Afrique du Sud, ils commencèrent à organiser la fusion des différentes colonies pour

créer un état indépendant, mais sous la tutelle du Commonwealth, comme le Canada et l'Australie. Bien évidemment, les Noirs et les métis qui formaient une très importante population en Afrique du Sud ne furent point conviés aux négociations. Ils s'organisèrent à leur tour politiquement. Ce fut les débuts embryonnaires du Congrès National Africain, l'ANC, qui est rappelons-le une organisation terroriste comme celle des Boers en leur temps, prônant la violence pour la libération des Noirs.

Enfin, l'Afrique du Sud devint indépendante en 1910. Louis Botha, héros de la dernière guerre Boer fut élu premier chef d'un gouvernement nationaliste d'Afrique du Sud, régi par des lois raciales devant permettre aux Blancs, minoritaires face aux Noirs, de perdurer en tant que race et de bien évidemment garder le pouvoir. Au final, l'Afrique du Sud reste un pays globalement pauvre, seules ses ressources minières et agricoles permettent de faire vivre sa population. A la mort de Botha, les libéraux anglophones prirent le pouvoir. Pour augmenter leurs profits, ils débauchèrent les mineurs blancs afin d'embaucher à leur place des ouvriers noirs moins bien payés. Une grève générale explosa, les Blancs pauvres se révoltèrent, soutenus par les partis nationalistes et communistes. La répression policière violente et meurtrière mit en difficulté le parti libéral qui perdit les élections au détriment du parti national anticapitaliste, après avoir conjointement démantelé les ultras-communistes.

Nous sommes en 1924 et il y a comme dans l'air du temps une odeur d'anti-capitalisme, de fascisme et de communisme. C'est comme si la crise de 1928 était déjà perceptible, résultant de la violence aveugle du libéralisme sauvage, du capitaliste outrancier sans foi ni loi, au service de la rente des plus riches n'assouvissant jamais leur appétit de profits.

Puis la Seconde Guerre mondiale éclata, l'Afrique du Sud fut officiellement dans le camp des alliés, mais une partie des Afrikaners soutinrent les Allemands au travers de sabotages commis au

détriment des Anglais.

Après la guerre, le parti nationaliste reprit le pouvoir et instaura l'apartheid, c'est-à-dire la séparation des Noirs et des Blancs. Ce régime quasi-totalitaire et ségrégationniste durera jusqu'aux années 90. Il est certain que la société secrète du Broederbond, prônant la protection de la race blanche, joua un rôle clef dans cette politique.

Il est important de comprendre que lorsqu'une minorité détient le pouvoir, elle doit le protéger par tous les moyens. Surtout quand elle a en face d'elle une force démographique. Ce fut également l'origine du problème entre Tutsis et Hutus au Rwanda.

Sous la pression internationale auront lieu les premières élections générales, en 1994, sans discrimination raciale. Les Noirs votèrent pour la première fois en Afrique du Sud et gagnèrent les élections justement par cette force démographique. L'ANC, qui entre temps était devenue une force d'opposition ultra-violente, formée par le FLN en Algérie et financée par l'URSS, remporta les élections.

Mandela devint le premier président, trois autres lui succédèrent jusqu'à Cyril Ramaphosa en exercice aujourd'hui. Au total, le pays aura connu cinq présidents noirs successifs depuis la fin de l'apartheid, tous encourageant l'installation dans le temps d'une oligarchie détenant l'ensemble des pouvoirs.

Il est intéressant de regarder le cas de Jacob Zuma (ex-président), initialement inculpé pour corruption et venant d'être condamné à 15 mois de prison pour outrage au tribunal. Cette condamnation est d'ailleurs à l'origine des émeutes tribales qui viennent d'éclater.

Les Noirs et les Blancs tentèrent d'établir la paix au travers d'une réconciliation nationale, mais en fin de compte, au lieu d'avoir un gouvernement équilibré entre les différentes ethnies, le contrôle politique puis économique du pays est passé peu à peu aux mains d'une oligarchie noire. Le pays a doucement sombré de plus en plus dans la violence et le chaos.

Nous pourrions dire qu'avec un tel passé de violence, il n'est pas

étonnant que l'Afrique du Sud soit devenue aujourd'hui l'un des pays les plus violents au monde. Pour autant, durant les années de ségrégation raciale, le taux de criminalité était faible, même si les Noirs subissaient des injustices. En effet, la moindre protestation était écrasée dans la plus grande des violences.

Le fait est qu'aujourd'hui, une cinquantaine de fermiers blancs sont assassinés par an. Ce renversement de situation est plus ou moins toléré par l'État actuel, qui subit l'influence du parti nationaliste suprémaciste noir, revendiquant la spoliation de toutes les terres appartenant aux Blancs. Une telle violence, historiquement justifiée ou non, ne peut qu'entraîner les Blancs à s'organiser eux aussi violemment ou les obliger à quitter leur pays de naissance.

Nous pouvons reprocher beaucoup de choses aux années apartheid mais la population noire, hors ANC, vivait en plus grande sécurité à cette époque.

Faut-il donc mieux vivre sous une autorité forte mais compétente, même si elle limite nos libertés et sépare les groupes ethniques ? Ou bien dans une pauvreté extrême avec ses violences corollaires et une soit-disant grande liberté démocratique ?

En d'autres termes, si demain des extra-terrestres ayant une technologie plus avancée que la nôtre arrivaient sur terre et nous proposaient la paix mondiale à la condition de nous enlever un certain nombre de droits, que ferions-nous face à cette civilisation plus avancée et plus sage que nous ?

La paix dans un monde avec moins de libertés ou plus de libertés dans un monde sans paix ?

En réalité notre problème est un manque évident d'éthique, de discipline et d'éveil.

Nous avons donc à priori toujours besoin de l'Ethos pour contrôler notre Pathos par manque de Logos.

Violence individuelle et culturelle

Nous sommes capables de haïr un voisin trop bruyant durant des années sans rien lui dire. Alors qu'une simple discussion pourrait dénouer le conflit et apaiser la querelle de voisinage. Cette situation de pourrissement peut parfois tendre vers l'irréparable, le meurtre. Bien souvent, dans ce type de situation, les acteurs du conflit oublient leur capacité de compréhension mutuelle. Comprendre ce que ressent autrui, c'est naturellement l'aider et en fin de compte s'aider soi-même.

L'altruisme est une capacité extraordinaire que nous possédons tous. Elle peut être plus ou moins développée chez certains sujets, mais elle fait partie intégrante de l'instinct humain. Cet instinct est régi entre autres par les neurones miroirs de notre cerveau. Cette activité neuronale permet à l'Homme de ressentir les sentiments d'autrui et de partager sa joie ou son malheur.

Nous sommes capables d'échanger en un regard ou un indicible clignement d'œil, des sentiments les plus profonds. Une grande partie de notre cerveau est utilisée pour gérer ces échanges affectifs, ces sentiments de paix et d'amour, mais également de violence et de haine. Il n'est jamais suffisamment utile de le répéter, nous sommes faits pour vivre dans l'ordre et la paix. Génétiquement, nous sommes plus programmés pour vivre dans un monde en règle que dans le chaos.

Si par malheur nous l'oublierions, la nature nous le rappellerait très vite.

En exemple, l'altruisme d'une mère pour son enfant va même au-delà d'un simple sentiment. La grossesse va jusqu'à transformer

physiquement le cerveau des femmes durant plusieurs années après l'accouchement. Il en résulte un plus grand attachement à son nouveau-né (Nature Neuroscience 2017, 20:287-96).

Ce phénomène pourrait peut-être expliquer le nombre conséquent de divorces post-partum, la mère devenant moins disponible pour le mari, totalement accaparée par son bébé.

Ce phénomène existe également chez les primates et les babouins. Lorsque le mâle dominant est remplacé, le nouveau pacha tue les nouveaux-nés issus de l'ancienne alliance, afin de rendre les femelles disponibles et ainsi garantir à ses gènes la plus grande descendance possible.

Restons encore un peu chez les babouins avec le cinématographe animalier Jean-François Barthod, qui a remarqué un phénomène très étrange en Arabie Saoudite (*Quand les babouins adoptent des chiens, Les Films en vrac*). Les babouins y adoptent des chiens, des chats et vivent en symbiose avec eux. Les chiens élevés selon les codes babouins protègent le territoire de ces derniers contre les fauves. Pour les chats, cela semble moins clair, peut-être chassent-ils les petits rongeurs et les reptiles ? Ou sont-ils des animaux de compagnie comme chez les humains, notamment pour les femelles non-dominantes frustrées de ne pas avoir de portées ? Toujours est-il que tout ce microcosme vit selon les us et coutumes des singes : toilettage de rigueur, soumission au mâle alpha...

L'explication de cette évolution viendrait peut-être d'une abondance de nourriture. Pour les musulmans, les chiens et les chats sont des animaux impurs, ils vivent donc à la lisière des villes et partagent avec les babouins leur territoire et la nourriture offerte en abondance à ces derniers par les touristes en mal d'attractions locales.

Habituellement, les chiens sauvages attaquent les singes pour se nourrir. Mais dans ce contexte de profusion, les singes ont commencé à adopter et à élever des chiots pour leur protection, à

tel point que les femelles déposent leurs chiots sevrés au pied des babouins.

On peut considérer ce phénomène comme de l'altruisme animal. A défaut d'être ennemis, ces différentes espèces se forment en un groupe hétérogène afin de devenir plus fortes. Ne serait-ce pas le début d'une civilisation ?

En tout état de cause, le fait d'avoir suffisamment de nourriture à partager génère les prémices de l'altruisme. Ce fut sans doute ce qu'il advint à l'espèce humaine. Le contrôle et la profusion de nourriture ont certainement créé la base d'une société de partage et d'altruisme.

Ce phénomène est d'autant plus remarquable d'un point de vue zoologique, que dans la nature, les conflits entre les babouins et autres espèces tendent à réapparaître dès que la nourriture diminue, brisant ainsi les ententes cordiales et revenant « au chacun pour soi ».

L'abondance amène les bases de la paix et de l'entente. Dès qu'il vient à manquer de pain blanc, l'instinct de survie et les comportements égoïstes reviennent au galop.

La nature dans son ensemble et sa complexité, tend inexorablement et par tous les moyens au développement. Elle est capable dans ses itérations évolutives de trouver mille astuces pour préserver la vie, en cherchant un ordre plus adapté pour son évolution que le chaos.

Mais alors pourquoi sommes-nous violents dans une société d'abondance comme la nôtre ? D'une part, parce qu'en Occident, nous avons souvent tendance à oublier que seule une petite partie du monde vit dans l'abondance, la majorité souffrant encore de la faim.

Et d'autre part, quand bien même nous serions tous bien nourris, l'homme n'est pas un babouin. Il ne vit pas dans un monde assujéti à des règles strictes où désobéir signifie recevoir une forte correction ou une mise à mort. Nous sommes des éternels insatisfaits dans des sociétés de libertés, capables de déclencher des guerres pour notre bon plaisir ou pour avoir toujours plus.

Ne vivant pas dans la société binaire de nos cousins les babouins, nous sommes continuellement sujets à développer nos défauts : la jalousie, l'envie et le désir. Nous consommons des gadgets inutiles à longueur de temps, afin de combler le vide sidéral de notre stupidité face à nos angoisses existentielles. A la différence des joyeux babouins, nous avons conscience du futur et de notre prochaine mort inévitable. Nous sommes des êtres finis face à l'infini de l'univers. Cette conscience que la plupart d'entre nous avons, définit tout le dilemme de notre état de souffrance et donc de notre violence.

Nous allons maintenant revenir sur l'aspect de la violence que nous avons défini sous les termes de religions adamiques.

Ceci est nécessaire car de nos jours la dite « cancel culture » proclame haut et fort que l'Homme blanc est à la source de tous les maux du monde. Il est donc important de savoir si l'individu occidental est plus violent que le reste de l'humanité. Dans l'hypothèse où il le serait, ne serait-ce pas à cause de sa culture adamique, plus exactement de sa culture judéo-chrétienne ?

Un individu asiatique, est-il moins violent qu'un occidental ? A l'échelle pulsionnelle non, car comme nos cousins les babouins, nous souffrons tous du même symptôme, nous voulons vivre. Mais à l'échelle culturelle ces deux individus sont fort différents. La raison semble bien être liée à cette culture adamique, qui touche au plus profond de l'inconscient occidental.

Comme nous l'avons vu aux chapitres précédents, les occidentaux au sens large ont une culture profondément marquée par le judaïsme et son concept de peuple élu. Quand bien même, Jésus fut ouvert aux autres, il reste le fils de Dieu, du dieu unique et salvateur.

Jésus naquit au Levant et pas en Chine, tout simplement parce que personne ne l'attendait dans ce pays et à cette époque.

Comment Jésus aurait-il pu prêcher en Chine durant la dynastie des Sui devenue bouddhiste depuis peu, et vivant dans les cultes

de Lao Tseu et Confucius ? Des philosophies pleines de bons sens et une religion sans un Dieu défini et créateur de toutes choses, limitant ainsi l'impact de l'ego sur la cosmologie chinoise, au détriment d'un collectif organisé de manière hiérarchique.

Nous avons les prophètes que nous attendons et méritons, que notre culture collective mythologique a créé au fil des générations dans la cosmologie de nos besoins religieux.

Si Jésus est né ou a été conceptualisé en Palestine, c'est qu'il y avait là le terreau pour le faire. Dans la complexité de leur paradigme, les Juifs attendaient un Messie sauveur du monde, devant les délivrer du mal, de la faute et du péché originel.

Le développement d'une croyance monothéiste n'existait pas en Chine à l'Âge du Bronze, et cela durant les 5 000 ans de son existence culturelle discontinue, jusqu'à sa révolution socialiste.

La religion monothéiste s'est développée au Levant, suite à la révolution capitaliste mésopotamienne du néolithique. Nous oublions régulièrement que cette religion, à l'époque, n'a pas été créée dans l'Europe gréco-romaine, germano-celtique ou slave. Encore moins dans les régions indo-persiennes ou en Chine, les deux autres centres culturels majeurs du monde, sans oublier bien évidemment les cultures d'Amérique précolombienne.

Le monothéisme s'est développé uniquement au Levant, même s'il put y avoir des tentatives ailleurs et à d'autres époques.

Cette religion totalitaire, du latin *totus* signifiant « tout », s'est implantée en possédant tous les pouvoirs religieux, annihilant de fait les autres religions, car elle obligeait à croire et à obéir en un seul Dieu. Ce phénomène s'est cristallisé et matérialisé avec la religion juive.

Mais pourquoi a-t-elle si bien perduré à travers les âges ? Tout simplement parce qu'elle s'est fondée sur la croyance d'un lien unique entre le peuple et Dieu. Ce concept est incroyablement ingénieux. Il repose sur une alliance quasiment indestructible,

fondée sur l'ego de toute une nation. Il révèle une violence individuelle, car il pousse les adeptes à se croire élus, du fait de leur relation unique et privilégiée avec le Dieu totalitaire, créateur du monde et de toutes choses. Le peuple choisi est ainsi sélectionné comme étant supérieur à tous les autres peuples. Mais à une seule condition, croire les yeux fermés en Dieu et obéir aveuglement, quelques soient ses ordres, avec à la clef, la garantie de retrouver le paradis terrestre perdu.

Qui n'accepterait pas une telle offre et n'en serait pas jaloux ?

De fait, cette alliance a rendu la culture juive quasiment indestructible, par la volonté de Dieu. Comment peut-elle disparaître ? Même Léon Bloy antisémite de tradition catholique, dit que les Juifs sont la volonté de Dieu et qu'ils doivent exister, même s'ils ont sacrifié le Juif des pauvres en la personne du Christ.

Cela va au-delà de la religion, être le peuple élu relève du domaine culturel voir génétique, car même un Juif athée reste un Juif qui étrangement est défini par sa religion, prenant ici le sens de culture.

Les cultures chinoises et indiennes ont perduré depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, comme la culture juive, mais sans avoir créé un individu égocentré. Paradoxalement, c'est le christianisme, descendant du judaïsme, qui a détruit la culture antique européenne.

Même le communisme et le fascisme, des concepts culturels modernes occidentaux ne peuvent échapper à cette origine biblique de la civilisation européenne post-antique et par ricochet américaine post-colombienne où celui qui est choisi par Dieu se trouve être supérieur aux autres et se doit par tous les moyens d'arriver au paradis terrestre ou cosmique, notion absolument inconnue en Asie. Même si les Chinois s'estiment culturellement plus avancés que la plupart des pays de l'Asie du Sud, ils ne se considèrent pas pour autant supérieurs d'un point de vue racial, tout du moins, ils n'ont aucun mal à se mélanger avec les populations locales.

Pour le comprendre, il suffit de lire la chronique de Tcheou Ta-

Kouan écrite au XIII^{ème} siècle, peut-être le premier document de géostratégie au monde. Cet ouvrage explique pourquoi les chinois ont dû immigrer au Cambodge de l'époque angkorienne, afin d'établir des ponts commerciaux entre ces deux empires, précisant que la meilleure solution était d'épouser une femme du pays afin de bien s'établir dans la culture locale.

Jusqu'à preuve du contraire, les Anglais n'ont jamais préconisé le métissage pour l'établissement d'un commerce équitable bénéfique aux différentes nations commerçant, durant leur empire colonial.

Les Chinois ne souffrant pas de la violence monothéiste, du péché originel et n'étant pas soumis à l'image de Dieu, se considèrent moins que les occidentaux comme un peuple supérieur, choisi par une autorité divine pour diriger le monde et partir en croisade pour combattre le mal.

Cela ne veut pas dire pour autant que les asiatiques n'ont pas de névroses. Comme tout le monde, ils en souffrent. Les Japonais, par exemple, pratiquent le shintoïsme, une religion fondée sur le respect de la nature, vénérant de multiples divinités naturelles. Leur religion n'empêcha pas les excès de violence de leurs soldats durant la Seconde Guerre mondiale.

La différence est qu'ils ne tuaient pas au nom du shintoïsme ou d'une suprématie raciale. Un Coréen ressemble physiquement beaucoup à un Japonais. Les troupes nippones furent simplement désinhibées par les conditions de la guerre : un grand nombre de vaincus, traités comme des sous-hommes et un manque de discipline lié à la désorganisation d'une victoire trop rapide. Ce n'est pas pour autant que le commandement japonais avait pour but politique la destruction de la civilisation chinoise vaincue, alors qu'eux-même en sont les descendants.

C'est le cas d'Alexandre le Grand. Il conquiert une bonne partie du monde sans jamais détruire les peuples vaincus. Bien au contraire, les Grecs surent assimiler les cultures rencontrées, jusqu'à créer

en Bactriane une fusion tout à fait magnifique entre l'art helléniste et l'art bouddhiste. Cette fusion fut d'ailleurs à l'origine de la représentation physique du Bouddha. De son vivant, il demanda de ne pas développer de culte de sa personne et de ne point le représenter après sa mort. Car Bouddha, s'il est utile de le rappeler, n'était qu'un simple mortel et certainement pas un dieu. Le besoin de vénérer des divinités et de croire en la vie après la mort, fait que les bouddhistes d'aujourd'hui le représentent en peinture et en sculpture, sans tenir compte de son enseignement.

Bien évidemment, toutes les religions du monde parlent du bien, du mal et du combat entre ce bien et ce mal. C'est le dilemme même de notre humanité, nous voulons tous le bien, seuls les chemins pour y arriver diffèrent.

Nul n'est méchant volontairement.

Socrate

Par contre toutes les religions ne sont pas élitistes, toutes les religions ne disent pas que certains Hommes ont une âme et d'autres n'en ont pas. Evidemment de nos jours l'Église chrétienne a évolué et reconnaît aux Africains une âme, mais cela n'a pas toujours été le cas.

La supériorité de ceux qui ont une âme face à ceux qui n'en ont pas, permit d'industrialiser l'esclavagisme tout comme la guerre et l'extermination au nom du bien.

Une histoire intéressante à ce sujet est celle des Anglo-normands. Après avoir envahi l'Irlande au XII^{ème} siècle, ils créèrent sans doute l'un des premiers régimes d'apartheid au monde. Les chroniques de l'époque révèlent un racisme très fort envers les Gaéliques, décrits comme des demi-païens zoophiles par Bernard de Clairvaux.

La violence religieuse et raciste se doit toujours de trouver une logique, une raison, afin de pouvoir développer sa haine, basée souvent sur la différence de niveau social, culturel et technologique.

Rappelons que même le plus terrible des Païens, Gengis Khan,

ne fit jamais la guerre au nom d'une idéologie de supériorité. Bien au contraire. Tout comme Alexandre le Grand, il sut intégrer à son empire, le plus grand que la terre ait connu à ce jour, toutes les cultures et croyances des pays conquis, tout en développant des lois pour protéger les droits des femmes par exemple.

La différence fondamentale entre les religions dites païennes, celle de Gengis Khan, et adamiques, réside dans le fait que le Dieu adamique est hors de la nature, il la domine de haut et il conçoit ses créatures suivant son bon vouloir. Créant de facto chez les peuples convertis chrétiens et musulmans, cette volonté de domination, l'individu voulant reproduire à son échelle la volonté de son créateur.

C'est en soi, une idée égocentrée et prétentieuse de créer les Hommes à son image. Les religions adamiques sont réellement monomaniaques, centrées sur la supériorité de l'Homme choisi par Dieu, car nous sommes son œuvre, voire pour les gnostiques, une partie de lui-même.

C'est là, l'origine même d'une certaine arrogance occidentale, l'individu se croit unique et au centre du monde, choisi, élu par un être suprême, supérieur, Dieu, le créateur de toutes choses. Si Dieu nous a conçu et a créé l'ordre du monde, en nous y plaçant en son centre, c'est bien par sa volonté que nous en sommes les maîtres après lui.

Mais la violence n'est pas que religieuse, elle peut être également sociale et économique.

En termes de violence sociale, Pablo Escobar est un parfait exemple. Son empire de la cocaïne culmina à son apogée en termes de richesse et de violence dans les années 80. Cet empire fut et reste encore une des plus riches organisations criminelles connues à ce jour.

Ce dernier, issu de la banlieue pauvre de Medellín, fut un psychopathe intelligent. Un QI élevé est la plupart du temps le

signe commun à tous les grands leaders, qu'ils soient considérés comme bons ou mauvais. Le bien et le mal en dehors du sadisme pur, sont des marqueurs culturels. Rappelons que tuer les nouveaux-nés jumeaux pour les Akhas du Laos est normal, pour le reste de l'humanité, c'est un crime abject.

Pablo Escobar pratiqua une violence criminelle des plus classiques : contrebande, extorsions, enlèvements et meurtres. Derrière cette façade, se cachait en réalité le souhait d'une classe sociale défavorisée d'être invitée à la table des riches.

Pablo Escobar souhaitait être reconnu comme un bienfaiteur, comme une personnalité politique du bien. Il était à ses yeux et pour ses proches un homme de paix. Il le fit à sa manière en aidant les pauvres abandonnés par le gouvernement. Certes en distribuant de l'argent sale, celui de la drogue, si tant est que l'argent puisse être propre, mais il fit tout de même le bien pour les défavorisés.

L'oligarchie et la caste bourgeoise établie, par essence prétentieuse et hautaine, rejetèrent ce malpropre, ce parvenu trafiquant de drogue, pour raison qu'il ne resterait toujours à leurs yeux qu'un simple petit criminel de la banlieue de Medellín, sans aucune compréhension des codes sociaux de la haute bourgeoisie.

Pablo Escobar ne se percevait donc pas comme un simple bandit. Il se voyait très différemment, comme un honnête homme d'affaires valant autant que la classe bourgeoise, si ce n'est plus. En tant qu'homme politique, il était plutôt proche des communistes nationalistes, défenseurs des travailleurs et paysans pauvres de la Colombie.

Ne sommes-nous pas toujours victimes de l'incompréhension des autres ?

Sa proposition de paix ayant été rejetée, les négociations échouèrent et Escobar dut se défendre. Sa meilleure défense fut l'attaque, la plus violente possible afin d'écraser son adversaire. L'État colombien, voulant l'exterminer à la solde de l'impérialisme

étatsunien, il put ainsi construire son statut de victime et justifier ses actes de terreur les plus atroces.

Paradoxalement, comme tous les bandits, le plus grand criminel de tous les temps souhaitait juste vivre normalement et en paix, aspirant à légaliser sa fortune construite illégalement, pour devenir un bourgeois établi, et pouvoir librement et simplement profiter de son argent. Malheureusement, Escobar ne put jamais légaliser sa fortune, tellement elle était importante. Il dut l'enterrer ou la dissimuler aux quatre coins du pays, avant de définitivement sombrer dans la paranoïa en se fâchant avec ses derniers amis.

Escobar, comme le grand banditisme, a pour trait particulier la volonté de dépenser l'argent comme les riches. Le fameux Mesrine par exemple, braquait des banques afin de pouvoir acheter, entre autres, des bijoux place Vendôme. Attitude surprenante puisqu'il pouvait également braquer ces grandes enseignes de la haute joaillerie. Ce paradoxe est un véritable marqueur de la violence sociale. Nous cherchons le pouvoir de l'argent pour la servitude d'autrui, la vanité des vanités. Plus encore, nous cherchons la reconnaissance sociale, être vu et reconnu comme faisant parti des élus, de ceux qui contrôlent le monde.

Certains criminels eurent plus de sens politique et surent s'arranger afin de se transformer en oligarques ordinaires. Ce fut le cas, par exemple, du pirate français Jean Laffite, trafiquant et contrebandier qui devint un riche bourgeois de la Nouvelle-Orléans, après avoir aidé le gouvernement américain lors de la Seconde Guerre d'indépendance. Il aurait, d'après le livre de Georges Blond, *Histoire de la flibuste*, financé la première édition du Manifeste du parti Communiste de Friedrich Engels et Karl Marx. Effectivement, la piraterie fut sous certains angles, la première des révolutions socialo-anarchistes au monde.

Un autre exemple de violence criminelle à la lisière de la violence politique fut le casse des Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) de 1944 en Dordogne. Ils dérobèrent six tonnes de billets de banque

pour une valeur d'environ 2 milliards de francs, soit 300 millions d'euros actuels.

La résistance avait besoin d'argent. Voler l'état vichyste, allié des Allemands, avec la complicité de certains hauts fonctionnaires sentant le vent tourner en la faveur du général de Gaulle, ne posait donc aucun problème. Une partie de cet argent disparut, fut probablement allouée à des missions plus sombres, voire à de l'enrichissement personnel. Cet état de fait resta anecdotique, la justification de la violence comme moyen restant le seul objectif. Dans cette logique, ce qui est un vol pour certains est une action juste pour d'autres. Personne ne commet le mal au nom du mal, la violence est là aussi pratiquée comme nous l'avons déjà vu au nom du bien et de la justice.

Il ne serait pas juste de décrier les F.F.I. sans parler d'Henri Lafont et de sa bande de la rue Lauriston, une des officines de la Gestapo française. Histoire abordée par Jean-Pierre Devillers dans son film : *Henri Lafont le parrain de la gestapo*.

Juin 1940, Lafont fut emprisonné avec deux espions allemands. Ils s'échappèrent et remontèrent ensemble à Paris, déjà occupé. Il proposa ses services aux nazis, mais ceux-ci hésitèrent dans un premier temps, à travailler avec la pègre. Alors, avec un culot incroyable, Lafont kidnappa un des patrons de la résistance belge à Toulouse et le livra à la police militaire allemande qui le recherchait désespérément. Cela lui ouvrit la boîte de Pandore nazi. Il mettra ainsi sa violence criminelle au service de la répression politique allemande, mais surtout à son propre service.

Lafont va ainsi recruter les pires des criminels, dont le célèbre Pierrot le Fou, et ainsi constituer une bande en collaboration avec le policier Pierre Bony, imposé par les Allemands pour mettre un peu d'ordre et de procédure dans cette troupe hétéroclite de voyous. La bande va, durant toutes les années de guerre, piller, tuer et trafiquer dans une violence sans limites. Même les plus Prussiens des officiers supérieurs allemands se laisseront corrompre par

l'argent et les filles de Pigale au service de Lafont.

La violence augmentera encore d'un cran lorsqu'en 1943, sous la pression allemande, Lafont créa une unité paramilitaire en recrutant des soldats nord-africains emprisonnés depuis 1940, pour sévir contre la résistance, notamment en Corrèze. Cette bande de soldats hors-la-loi pratiqueront sans impunité le viol, l'assassinat et la torture. Le plus souvent ivres morts, ils martyrisaient la plupart du temps des innocents.

N'arrivant pas à s'échapper en Espagne à la libération, il sera finalement arrêté avec neuf autres acolytes et très rapidement exécuté, sans doute pour ne pas révéler trop d'informations délicates. Effectivement une bonne partie de la pègre ayant collaboré de près ou de loin avec Lafont, a rejoint la résistance dans les derniers mois de l'occupation et pour certains durant la libération même.

Les F.F.I. étaient pour la plupart de gentils garçons, n'ayant aucune compétence meurtrière de sang-froid. Ils durent donc recruter de vrais tueurs, dont des membres de l'ex-bande Lafont/Bony, pour assassiner ceux désignés comme traîtres par les F.F.I..

Ces voyous prirent ensuite le contrôle de la pègre jusqu'aux années 70, comme avec la French Connection, en complicité avec les anciens de la bande à Lafont ayant fui vers le nouveau monde, souvent même d'ailleurs en collaboration avec la police politique des gaullistes : le SAC.

N'oublions pas que du côté des gentils Alliés, cela fut la même histoire. L'armée des États-Unis collabora activement avec la Cosa Nostra italienne et un de leur représentant aux USA, le très célèbre Lucky Luciano. Il finira pas être expulsé des États-Unis et livré à la police italienne. En effet, s'il était moralement acceptable de vendre de la drogue à la population noire pour financer la guerre, il l'était beaucoup moins quand les jeunes américains blancs et protestants (les WASP) ont commencé à y toucher.

En conclusion, les professionnels qui pratiquent la violence, sont souvent des êtres violents à l'origine ou le deviennent rapidement par routine et par corruption.

Seuls des psychopathes, pourront vraiment se complaire dans la violence. Les autres agiront soit sous la crainte de l'autorité, soit sous l'emprise de l'alcool ou de la drogue. Tuer de sang-froid et sans raison de survie n'est pas simple.

Cette attitude face à la violence a été décrite par Andrew Lobaczewski dans son livre : *La ponérologie politique*. Victime de torture durant la Seconde Guerre mondiale, il étudia de près ses bourreaux et établit une sorte de carte des névrosés de la violence.

Les individus foncièrement violents, c'est-à-dire prenant un plaisir malsain à faire souffrir ou tout du moins jouissant à se retrouver dans une relation de pouvoir et de force extrême vis-à-vis de leurs opposants, sont tous des personnes souffrant de névroses profondes. Elles sont attirées consciemment ou inconsciemment vers des métiers leur permettant d'assouvir leurs fantasmes.

La politique n'échappe pas à cette règle. Les partisans des régimes totalitaires sont dans la plupart des cas, de grands malades souffrant de névroses profondes. Ils assouvissent leur besoin de violence au travers de leur système politique, tout en justifiant et moralisant leurs actions. Encore une fois, le mal n'est qu'un détail, justifié par la quête du bien, même pour le pire des criminels, car pour lui, le mal infligé à autrui lui procure une satisfaction. La victime n'a aucune importance face au besoin de violence du bourreau. Comme tous les grands névrosés, il est dans l'incapacité de créer un lien d'empathie avec autrui et donc sa victime.

Le cerveau humain a comme particularité de déformer ou arranger la réalité afin de rationaliser des actes répréhensibles, voire les effacer de la mémoire. Par conséquent, il est encore plus compliqué pour le cerveau tourmenté d'un criminel, d'accepter, de concevoir et de comprendre son crime dans son ensemble.

Dans sa capacité à déformer le réel, un violeur par exemple, trouvera toujours une responsabilité à sa victime. Il sait qu'il est responsable de ses tentations et de ses pulsions. Pour autant, il ne se considère pas responsable de l'existence de sa victime. Cette dernière est en partie coupable du viol, simplement par le fait qu'elle existe. Si elle n'avait pas existé, il n'y aurait pas eu de viol.

Si Escobar était un entrepreneur privé, Alexandre le Grand fut un roi. Ces deux personnages eurent le même objectif, faire croître leur empire et conquérir le monde. Alexandre y est presque arrivé, car après avoir vaincu l'Empire perse, la route lui fut ouverte jusqu'à la vallée de l'Indus.

Alexandre, tout comme Escobar, était mu par une intelligence supérieure et une volonté ferme de prouver aux autres sa grandeur. Son objectif était quant à lui de convaincre l'oligarchie grecque. Cette dernière le considérait comme un barbare puisqu'il était à leurs yeux un vulgaire Macédonien. En réalité, Alexandre se considérait en partie Grec, car il avait été éduqué par le philosophe Aristote. Imprégné par la dualité des deux cultures, comme souvent chez la plupart des êtres exceptionnels, il avait fait de ce conflit intérieur et de cette douleur une force, dans laquelle il puisa toute son énergie et développa son ambition de conquête.

Pour s'imposer, il usa de la violence en massacrant tout d'abord ses rivaux, puis en conquérant les cités grecques ne l'ayant pas reconnu comme leur roi. Ensuite, il s'occupa de la Perse, qu'il conquit tant bien que mal grâce à son génie militaire et sa force de caractère. Ce fut ensuite au tour des terres du Levant de tomber sous son contrôle, puis de l'Egypte pharaonique. Après avoir commis bon nombre de massacres et réduit en esclavage des villes entières, telles que Gaza, il retournera en Perse, pour terminer sa conquête et définitivement soumettre Darius III.

Même si Alexandre, issu de la culture grecque devait se considérer supérieur, il n'avait aucune velléité raciale. Au contraire, à chacune de ses conquêtes, le grand roi intégra les peuples conquis

et enrôla les populations soumises au sein de son armée et de son administration. Il encouragea grandement les mariages mixtes, rêvant sans doute d'un empire uni dans une fusion des différentes cultures par les voies du sang, à la macédonienne.

Cela ne l'empêcha pas de détruire tout de même Persepolis, avec une violence toute calculée pour marquer son pouvoir absolu, tout comme Escobar le fit contre l'État colombien au moyen d'attentats à la bombe.

Il établira ainsi par la force et la violence du pouvoir, un des plus grands empires jamais constitués (pas moins de 9 millions de kilomètres carrés) entre l'Occident et l'Orient, développant le commerce et la paix, le temps de son règne.

Alexandre le Grand créa un empire multiculturel et multiconfessionnel, cette grande marque d'intelligence et de tolérance fut également sa plus grande faiblesse. Dès le lendemain de sa mort, son empire commença à se désagréger, tout comme l'empire d'Escobar. Car les deux empires reposaient uniquement sur leur personnalité et non sur une idée politique. Encore moins sur une vision religieuse.

Même si le grec était la langue et la culture dominante de cet empire, dès la mort d'Alexandre, ce dernier éclata en de multiples royaumes. Cette culture grecque commune qui cimentait les liens entre l'Égypte et l'Indus laissa la place à une multitude de cultures indigènes, émergeant de leurs cendres tels des phénix. Même si l'influence grecque perdura des décennies voire des siècles, elle ne fut point pérenne.

Pour créer les bases d'un empire durable, comme le fit l'empereur Qin avec la Chine, il faut par la force et la violence du pouvoir, unir les royaumes, officialiser une seule langue et religion, standardiser l'écriture et développer tous les autres moyens d'échanges et de communication comme les poids, les mesures et les lois.

Il faut surtout avec la plus grande des violences, écraser toutes

rebellions. S'il le faut, tuer pour l'exemple les lettrés agitateurs d'idées et brûler les livres subversifs afin de ne créer qu'une seule culture définissant ainsi une nation, un peuple. Ce qui fut achevé en Chine avec la dynastie des Han. Puisqu'ils ont en effet réussi à unifier la chine jusqu'à nos jours, plus de 5 000 ans, sur la base d'une seule et même culture, langue et écriture.

L'Empire colonial anglais qui connut son apogée au XVIIIème siècle, fut également un autre exemple d'empire basé sur la violence politique. Son origine remonte à la volonté de pouvoir d'Henri VIII. Après avoir été excommunié par l'église catholique pour divorce non-autorisé, il se joua de l'autorité papale en créant sa propre religion, l'Église anglicane. Le roi devenant le nouveau pape, Henri VIII put donc cumuler l'ensemble des pouvoirs, dynastiques et religieux.

Henri VIII, roi pragmatique, s'il en est un, s'est donc arrogé le droit de créer une religion au service de son propre système politique. Les citoyens anglais seraient bien restés catholiques, mais ils désiraient davantage de liberté politique. La meilleure solution fut donc naturellement de créer une nouvelle église indépendante et libre de la papauté.

L'objectif de l'Empire anglais fut le développement politique et financier de l'Angleterre, qui achetait des matières premières bon marché au sein de ses colonies, pour les manufacturer auprès de l'industrie naissante anglaise, pour ensuite revendre ces produits aux colonies au prix fort.

Ce procédé fut à l'origine de nombreuses révoltes en Inde et dans le nouveau monde en particulier.

La politique de l'Empire anglais fut toujours au service total des grandes compagnies marchandes. La Reine fit même appel à la piraterie en leur signant des lettres de course afin d'aider le commerce anglais en combattant les catholiques portugais et espagnols. Le plus fameux d'entre les pirates, le capitaine Drake fut

d'ailleurs anobli.

Alors que le gouvernement colombien ne voulut pas devenir trafiquant de drogue en acceptant l'offre de paix de Pablo Escobar, les Anglais eux, ne se préoccupèrent pas d'éthique en prenant la suite des Portugais. Ils industrialisèrent le commerce de l'opium en Chine, afin de récupérer ce qu'ils dépensaient d'une main, en achetant le thé et la porcelaine chinoise, en leur vendant de l'autre des stupéfiants.

Ce trafic prit une telle ampleur et la corruption des fonctionnaires chinois fut telle que l'Empereur décida d'interdire la vente d'opium en Chine. Mais les commerçants anglais s'en plaignirent à la reine, la guerre de l'opium éclata au nom de l'argent et du pouvoir.

Les Anglais envoyèrent une flotte et conquièrent Hong Kong. Ils attaquèrent ensuite le continent avec le plus grand des culots. Dotés d'armes modernes et très motivés, les Anglais firent peur aux chinois, qui sans réellement combattre, cédèrent à leurs revendications commerciales et territoriales.

Les Américains et les Français, voyant cela, demandèrent à leur tour les mêmes droits de concession et les obtinrent. Cet épisode marqua la fin de l'Empire chinois. À la suite de cela, la Chine deviendra rapidement une république. A la révolution communiste, elle deviendra la République Populaire de Chine, après avoir connu l'asservissement par les forces nationalistes japonaises.

L'histoire de l'Empire colonial anglais montre qu'il n'y a pas de nécessité à être un grand pays. Un petit pays motivé par le pouvoir et l'argent peut par la violence et la ruse, s'enrichir et ainsi devenir la première puissance militaire et économique au monde.

Exploiter les ressources premières des colonies, manufacturer en Angleterre, et revendre au prix fort ses produits aux colonies, tout en leur interdisant de faire la même chose sous contrainte militaire, voici un des paradigmes de la violence politique au service du commerce.

L'Angleterre n'est pas un cas isolé. La plupart des petits pays européens poussés par l'urgence de la compétition, pratiquèrent la traite négrière, la conquête et la colonisation de nouveaux espaces et le commerce inéquitable.

Il ne serait pas honnête de s'arrêter en si bon chemin sur un tableau uniquement à charge contre les gouvernements européens. La violence ne connaît aucune frontière, même si le messianisme est un marqueur occidental fort et a sans doute poussé à la colonisation. Ce marqueur touche également l'Islam, au travers des invasions arabes du Maghreb et de l'Espagne. La Chine, l'Inde et la Russie, de par leur importance territoriale, sont des empires à eux seuls. Ils n'eurent jamais besoin de se lancer dans des conquêtes colonialistes, tant ils avaient déjà à faire au niveau de leur politique intérieure respective. Même si la Chine colonise économiquement aujourd'hui l'Afrique et l'Asie du Sud, elle n'a jamais cherché à convertir les infidèles au taoïsme ou à imposer un dogme civilisationnel. Bien au contraire, elle avance à pas feutrés dans sa stratégie politique, profitant de la lente agonie de l'Occident.

Ces trois grandes civilisations ont, comme les autres sociétés complexes, pratiqué l'esclavage, ce qui d'un point de vue anthropologique fut une évolution nécessaire de cette complexification. La force de travail première étant la ressource humaine, l'esclavage fut largement utilisé sur toute la planète.

Quels que soient les niveaux de violence pratiqués, les enjeux de notre survie religieuse, physique ou économique se font souvent hélas, au détriment d'autrui.

Perdurer au détriment des autres

Comment allons-nous gérer notre croissance exponentielle ? L'économie est fondamentalement en déséquilibre entre les populations blanches vieillissantes du Nord et la jeunesse du Sud, pour sa grande majorité noire, peu éduquée et pourtant déjà mondialisée grâce aux réseaux sociaux.

Comment allons-nous éventuellement accepter une transformation ethnique irrémédiable des classes moyennes de souches européennes ? Si rien n'est fait pour aider l'Afrique à gérer sa croissance fulgurante.

D'après le livre de Stephen Smith, *La ruée vers l'Europe*, il risque d'y avoir 2,5 milliards d'Africains face à 450 millions d'Européens en 2050. Pour lui, le flux migratoire vers l'Europe risque d'atteindre les 200 millions de personnes en grande majorité provenant de la région subsaharienne.

Autant de questions importantes et dont personne ne semble se préoccuper d'une manière scientifique, posée et calme. Au contraire, à l'heure actuelle, deux camps s'affrontent : mondialistes et souverainistes.

Pourtant, la question est fondamentale. Qu'allons-nous faire de ces classes moyennes de part et d'autre du monde ? Les richesses sont à un tel point inéquitablement distribuées que nous courons droit vers une catastrophe. L'iniquité et l'injustice sont des sentiments insupportables.

Que pourraient bien faire les gouvernements mis en place par les puissants, si demain des centaines de milliers de personnes venaient à arriver aux portes de l'Europe ? Sans doute rien. Les pauvres des

deux mondes s'affronteront sans doute dans la violence du désespoir, dans la recherche ou la préservation de leur espace de paix.

Les ultra-riches ont déjà prévu des solutions de survie, en privatisant certains pays, créant des îles artificielles, voire en s'installant sur Mars.

Comment les classes moyennes, celles qui par défaut se mélangent peu et souhaitent à priori garder leur identité propre issue de milliers d'années d'évolutions biologiques culturelles et politiques, vont-elles se défendre ? Comment vont-elles perdurer, si un destin aussi sinistre arrive ?

L'Europe, va-t-elle se laisser submerger par des vagues de migrants par centaines de milliers ? Phénomène qui n'a jamais eu lieu dans l'histoire, les vagues de migrants seront sans aucune mesure par rapport à ce qu'a connu Néandertal, quand il a été supplanté par l'Homo sapiens, il y a 40 000 années.

Qu'advient-il alors de la culture européenne à l'origine de tant d'œuvres incontestables, aussi bien dans les arts, les sciences et la politique ? La civilisation européenne, va-t-elle s'effondrer ? Y aura-t-il une bataille pour la sauvegarde du QI européen ? Même si, le QI est une référence discutable, il établit une certaine échelle de capacité à résoudre un problème par une démarche logique et cohérente. Cela reste donc et en attendant mieux, une référence.

Le QI moyen en Afrique subsaharienne reste bien plus bas que le QI moyen européen et nord-africain. En 2005, le professeur Lahn a publié dans le magazine Science, une étude expliquant qu'à partir de 5 800 ans av. J. -C., le cerveau humain a connu une nouvelle évolution avec l'apparition du gène ASPM, il se développa en même temps que les premières civilisations en Mésopotamie. A priori, ce gène serait moins présent en Afrique subsaharienne. Cette étude fut fortement contestée à tel point que le chercheur arrêta son travail.

Si demain, l'Europe venait à se transformer par métissage avec

l'Afrique, la moyenne du QI diminuerait. Mais augmenterait-il sur une ou deux générations de métissage ?

Cette question est importante. Parce que même, si elle touche à quelque chose de très politiquement incorrect, nous devons savoir s'il y a des ethnies génétiquement plus intelligentes que d'autres ? Dans ce cas, ne faut-il pas alors les préserver, pour le bien de l'humanité ?

Dans le doute, il est tout à fait normal de vouloir préserver sa culture.

« C'est très bien qu'il y ait des Français jaunes, des Français noirs, des Français bruns. Ils montrent que la France est ouverte à toutes les races et qu'elle a une vocation universelle. Mais à condition qu'ils restent une petite minorité. Sinon, la France ne serait plus la France. »

Nous sommes quand même avant tout un peuple européen de race blanche, de culture grecque et latine et de religion chrétienne.

Qu'on ne se raconte pas d'histoire ! Les musulmans, vous êtes allés les voir ? Vous les avez regardés avec leurs turbans et leurs djellabas ? Vous voyez bien que ce ne sont pas des Français. Ceux qui prônent l'intégration ont une cervelle de colibri, même s'ils sont très savants.

Essayez d'intégrer de l'huile et du vinaigre. Agitez la bouteille. Au bout d'un moment, ils se sépareront de nouveau. Les Arabes sont des Arabes, les Français sont des Français.

Vous croyez que le corps français peut absorber dix millions de musulmans, qui demain seront vingt millions et après-demain quarante ?

Si nous faisons l'intégration, si tous les Arabes et les Berbères d'Algérie étaient considérés comme Français, comment les empêcherez-vous de venir s'installer en métropole, alors que le niveau de vie y est tellement plus élevé ?

Mon village ne s'appellerait plus Colombey-les-Deux-Églises, mais Colombey-les-Deux-Mosquées. »

Charles de Gaulle

(rapporté par Alain Peyrefitte) le 5 mars 1959

Si au contraire, l'intelligence est le fruit d'un résultat culturel, de connaissances et donc fondamentalement un problème d'instruction, alors il faudra offrir une scolarité suffisante aux enfants du monde pour le bien général et commun de l'humanité.

Si nous souhaitons perdurer pour les siècles à venir, il ne faut pas s'enfermer dans des dogmes et dans des croyances politiques. Nous devons savoir si l'intelligence est héréditaire, comme n'importe quel autre gène, ou si elle est culturelle, afin de correctement organiser l'humanité.

Il ne faut pas tomber dans le syndrome du panda.

Le panda est un animal charmant, très mignon, mais s'il disparaissait demain le monde ne s'en portera pas plus mal. Il n'a pas un rôle majeur dans l'équilibre des forces de notre planète. Mais parce qu'il est devenu un symbole de la sauvegarde de notre planète, nous dépensons des millions de dollars pour le protéger, alors qu'il ne sert à rien, si ce n'est à nous attendrir.

C'est la même chose avec l'intelligence. Comme nous avons symboliquement défini que toutes les races étaient égales, alors nous sommes devenus d'un seul coup tous égaux en intelligence. Ceci est bien évidemment faux.

Si la symbolique joue un rôle important dans nos sociétés, il faut néanmoins rester ancré dans la réalité. L'égalité n'existe pas sur terre, de la naissance à la mort.

Si nous arrivons à accepter cela le monde ne s'en portera que mieux. Encore une fois, ce n'est pas une classification en vue d'une quelconque suprématie raciale, mais une simple question de survie et de pérennisation de l'espèce humaine.

Il y a sans doute un facteur héréditaire et culturel dans l'intelligence. Il faut donc prendre en compte ces deux éléments, afin de ne plus tomber dans les travers des régimes totalitaires permettant à des incompetents de diriger le monde. Durant la période Khmer rouge, comme la plupart des docteurs avaient été

exécutés, car appartenant à la classe capitaliste, les arracheurs de dents devinrent chirurgiens. Il n'était pas recommandé de se faire opérer durant la tragique période de ce régime, brillant surtout par son manque d'intelligence.

Alors oui, il est urgent de ne plus laisser le pouvoir aux ignorants, de sang ou de culture, qui par définition ne savent pas qu'ils sont de stupides arrogants.

Il faut combattre l'ignorance qui est le plus grand des fléaux sur cette terre, voire la malédiction de l'humanité. Si combattre l'ignorance veut dire protéger, préserver une ethnie car génétiquement plus intelligente que d'autres, et bien il faudra le faire, pour le bien commun de tous.

En attendant, il est urgent de créer un système scolaire digne de ce nom dans les pays émergents. Il faut voir une élite intellectuelle émerger, professions libérales, mathématiciens, physiciens, biologistes, docteurs, artistes et autres.

Le cas du Cambodge est un très bon exemple, après l'annihilation de l'intelligence par le régime totalitaire des Khmers rouges et suite à plusieurs décennies de vide intellectuel ayant débouché sur le pillage généralisé du pays. Le niveau scolaire semble aujourd'hui être à nouveau à celui d'avant guerre, même si l'éducation civique fait encore grand défaut.

Il est à noter que des principes religieux ou traditionalistes forts peuvent être un frein à l'instruction dans le modèle occidental. Mais est-ce que ce dernier est vraiment la solution idéale à importer dans tous les pays du monde ? Pourquoi devrions-nous l'imposer ?

A l'heure où sont écrites ces lignes, les Talibans viennent de reprendre le pouvoir en Afghanistan, installant sous le conseil avisé de la Chine un régime ouvert à la modernité dans les contraintes de la charia.

Pourquoi ce régime, décrié par nos philosophes de la vérité, serait moins bon qu'un régime occidental contraint par le capitalisme ?

Si une population souveraine souhaite vivre suivant ses traditions, qu'avons-nous à dire à cela en tant qu'étrangers ?

L'époque de l'impérialisme occidental semble être révolue, ce qui est en soi une très bonne chose, sauf à protéger les intérêts de sa propre nation.

L'oligarchie occidentale a non seulement imposé une vision chrétienne à son propre peuple, au détriment de sa culture pourtant ancestrale, mais elle l'a aussi fait au détriment des autres cultures. Elle a érigé son modèle messianique comme étant la seule et unique vérité, tout cela dans une grande violence et arrogance folle.

Nous pouvons nous poser la question de savoir ce qu'il serait advenu du monde, si le culte de Mitra l'avait emporté sur le christianisme ? Les conquistadors n'auraient peut-être pas converti les Mayas en détruisant au passage leur civilisation millénaire et les protestants n'auraient peut-être pas converti et massacré les amérindiens. L'Afrique n'aurait quant à elle, peut-être jamais été colonisée et convertie au christianisme.

Le monde serait peut-être resté plus traditionnel, restant dans une filiation de sang, tout en vivant dans ses espaces de paix. L'islam, un autre avatar du judaïsme, a suivi également ce chemin dans l'évangélisation et le mondialisme. Le christianisme fut plus virulent que l'islam durant plusieurs siècles, c'est aujourd'hui l'inverse qui se produit. Ces deux religions ont exactement le même objectif de perdurer, donc de convertir le monde à leur dogme.

A part quelques sectes raciales, pour ces deux religions, un fidèle est un client, peu importe sa couleur de peau et sa nationalité. Paul de Tarse fit basculer le monde hellénistique-romain au judéo-christianisme. C'est-à-dire, d'un concept religieux raciste développé dans les Cités grecques, à cette idée incroyablement belle mais totalement contre nature et utopique, d'une fraternité universelle sous les auspices du Messie.

Nous le savons aujourd'hui après des siècles de vaines tentatives,

ni le christianisme, ni l'islamisme n'ont apporté la paix dans le monde. Nous continuons inexorablement à nous développer au détriment des autres. La violence n'a donc point disparu de la surface de la terre avec ces religions.

Bien que ces deux religions soient issues du judaïsme, ce dernier n'a jamais été une religion de conversion, il est resté en grande partie fondé sur la notion de consanguinité. Il ne cherche pas à convertir les autres, par définition.

Ironiquement, ce sont deux Juifs, Paul de Tarse et Barnabé qui sont à l'origine du concept de religion universelle après la rencontre imaginaire de Paul avec Jésus Christ sur le chemin de Damas.

Il est intéressant de constater que lorsqu'un Juif s'éloigne du judaïsme, il se transforme en un mondialiste voulant apporter en toute bonne foi, la paix dans le monde. Karl Marx, dont le grand-père Mordechai Levi, dut franciser son nom lors de l'émancipation des Juifs par Napoléon, après l'annexion de la Rhénanie, en est un parfait exemple. Ce fut également le cas de Vladimir Ilyich Ulyanov, dit Lenin.

C'est aujourd'hui, cette même force qui pousse des milliers d'Africains à vouloir immigrer en Europe. L'Église chrétienne cherchant désespérément de nouvelles ouailles, elle n'a aucun remord à partager l'Europe avec ces jeunes chrétiens dans un choc civilisationnel violent, un iPhone et une bible.

Perdurer, pour cette religion revient à multiplier le nombre de ses fidèles afin que la base soit la plus large possible pour construire dans le temps, cet édifice pyramidal. La religion catholique s'est développée ainsi, avec en son sommet quelques privilégiés complètement déconnectés des classes populaires. Malheureusement ces élites spirituelles font perdurer un autre phénomène, celui des privilèges de classe. Dans leur conception, il est tout à fait normal que le Pape voyage en jet privé et les Cardinaux en première classe.

La notion de partage reste chez eux totalement biaisée. Alors que les classes moyennes et les classes populaires tentent de préserver leurs espaces de paix, le Pape et les Cardinaux conseillent à tous ces gens-là, de partager les richesses du monde. A condition bien sûr que l'on ne touche pas aux leurs.

Cette hypocrisie est chaque jour plus criante, la confrontation semble inévitable.

La question de la pérennisation du peuple reste donc toujours sans réponse. Comment l'humanité pense-t-elle réussir sa transition énergétique et démographique ? Comment l'espèce humaine pourrait-elle survivre, si rien n'est fait aujourd'hui ?

Devons-nous encore croire au scientisme des libéraux, du Grand Capital ou de la Chine, qui nous promettent encore monts et merveilles ? Il n'y a pas de limite à leur imagination ou plutôt leurs folies. Certes, la médecine et la science ont fait des progrès ces cent dernières années et nous ne sommes pas à l'abri d'une découverte importante qui relèguera nos énergies fossiles à la préhistoire dont elles sont issues.

Mais si une découverte comme celle-ci voyait le jour, ne rentrerait-elle pas en contradiction avec la manière de penser et les intérêts des élites et des oligarques ?

Il est difficile d'être optimiste avec une telle conscience de la réalité.

Pour les pessimistes, le conflit est imminent. Il est même nécessaire afin d'assainir le monde par la destruction. Ne sommes-nous pas à l'âge du Kali Yuga ? L'âge sombre.

N'est-ce pas par la destruction que naîtra l'âge d'or ?

Si vis pacem, para bellum

La solution sera comme toujours entre ces deux extrêmes, une confiance absolue en l'intelligence de l'humanité et un pessimisme profond sur le bien-fondé de celle-ci.

Notre imagination, notre amour de l'ordre, notre attachement au bien-être, nous pousseront à trouver des solutions intelligentes politiques, économiques et écologiques, car l'imagination ne connaît aucune limite.

Mais le temps presse, des conflits arrivent, certains sont d'ailleurs en cours un peu partout dans le monde.

S'il y a un combat à gagner, c'est celui du bien contre le mal, qui est subordonné à celui de l'intelligence contre la stupidité, du savoir contre l'ignorance.

La méconnaissance profonde de notre souffrance et ses causes, ainsi que de notre angoisse profonde face aux questions existentielles sont une des sources de nos problèmes, au-delà du choc civilisationnel que nous vivons.

Cabinet de toilette et petite princesse

Avant l'avènement de la société de l'individu roi engendrée à la Révolution française, l'Homme ordinaire agissait en un être collectif. Il vivait sans la peur de gérer ses excréments, représentant d'un point de vue symbolique sa dégradation, sa déchéance, et de fait sa mort. L'Homme traditionnel acceptait la fin inévitable de son enveloppe charnelle avec philosophie ou à travers sa pratique religieuse.

Les lieux d'aisances étaient le plus souvent collectifs. Rappelons, par exemple, que chez les Romains de l'antiquité, les toilettes publiques étaient mixtes, au-delà d'être collectives.

Comment imaginer cela aujourd'hui, dans nos sociétés occidentales développées et celles en devenir qui la prennent en modèle ?

Durant la plus grande partie du développement de l'humanité, les toilettes étaient des lieux publics, c'est-à-dire, ni individualisées ni sacralisées, sauf pour les rois.

La langue française le rappelle d'ailleurs assez bien avec l'utilisation du mot trône. En effet, seuls les rois et les seigneurs possédaient de tels lieux d'aisance individuels, avant l'avènement de la société de l'individu roi. A ce propos, rappelons-nous également qu'à la cour des rois de France, les séances de toilette de ces derniers étaient publiques et très appréciées par leurs courtisans. Exactement le contraire de ce que nous en avons fait actuellement. Pourrions-nous imaginer aujourd'hui que le Président de la république puisse du haut de son trône, évoquer les problèmes du chômage au journal télévisé de 20H ?

Non, nous ne le pourrions pas, car les toilettes sont devenues une affaire privée et cachée, dans une société où l'individu issu de la nouvelle classe bourgeoise est devenu le centre du monde. Cette bourgeoisie est d'ailleurs à l'origine de la création de toilettes individuelles, les nouveaux riches voulant vivre comme les princes de l'ancien régime, mais cette fois cachés. Dans cette société individualiste, les excréments et la mort devinrent tabous, surtout parmi la jeune société puritaine anglaise. Qui fut il est vrai, grandement choquée de constater que la Tamise était devenue un fleuve de boue saumâtre, n'arrivant plus à charrier les déchets de la ville du début de l'ère industrielle.

Les pauvres eux, comme toujours s'adaptèrent tant bien que mal. Ce n'est que plus tard, lorsque les villes devinrent surpeuplées et pour des raisons de salubrité publique, que le tout-à-l'égout et la chasse d'eau se sont développés à grande échelle. A partir de ce moment, les pauvres purent vivre un peu comme des rois, en utilisant leur trône fièrement, dans la pièce sacralisée, le lieu le plus personnel dédié à cet effet. Le luxe absolu d'une société égocentriste qui naîtra au XIXème siècle.

La révolution française a décapité le monarque pour en fin de compte créer le roi citoyen. Pour cela, nous avons créé une société du droit, du bon droit, où chaque citoyen se voit octroyer le droit de vivre comme un roi, mais sans en assumer les responsabilités, un roi certes, mais non responsable. L'État a ainsi remplacé Dieu et se doit de protéger sa population de rois assistés, au nom de l'égalité, de la liberté et de la fraternité.

Nous n'en sommes plus à un syndrome près. Le deuxième que nous allons évoquer vient tout droit des États-Unis avec Walt Disney : le syndrome de la petite princesse.

Après être devenus des rois individualistes, siégeant du haut de notre trône et éduqués dans le culte de l'égo, nous avons condamné socialement les femmes au rôle de petite princesse. C'est-à-dire, au rôle d'un objet fragile par excellence, qu'il faut préserver à tout prix

et protéger. Car elle représente la procréation, la vie, notre vie, qu'il faut préserver, autrement dit le mythe de la Belle au bois dormant. Si ce conte fut au XVIII^{ème} siècle, un récit initiatique préparant les jeunes filles à devenir des femmes, Walt Disney cristallisa l'idée en 1959, de la femme objet et fragile de la société occidentale des années 60.

Cette belle narration nous ferait oublier que la femme fut avant tout utilisée dans le passé comme un moyen d'échange et de force de travail (*Dette : 5 000 ans d'histoire*, de David Graeber). C'est encore aujourd'hui le cas dans de nombreuses sociétés traditionnelles comme en Asie. Elles ne furent jamais considérées comme des êtres fragiles et délicats (sauf dans les milieux aristocratiques), qu'il faut enfermer dans une tour pour les protéger, voire les endormir afin de préserver leur jeunesse féconde. Les femmes bien au contraire, ont toujours participé aux guerres, non forcément comme soldats, bien qu'elles puissent le devenir en ultime ressort. Elles y ont toujours contribué en réalité comme intendantes suivant leur mari, leur père et leurs frères à la bataille. D'autre part et d'une manière générale, les femmes ont toujours plus travaillé que les hommes, qui se préservent quant à eux, à des tâches demandant une plus grande force physique, comme la guerre et la chasse du grand gibier.

Le syndrome de la petite princesse est un phénomène contemporain. Durant les deux guerres mondiales, les femmes durent remplacer les hommes partis à la guerre. Puis en une génération, l'émancipation de leur rôle social de femme au foyer fut très rapidement réfrénée. Dès les années 50, elles furent reléguées à nouveau à leur rôle civilisationnel de la bourgeoisie. D'un point de vue historique, ceci est très récent. Les femmes de l'antiquité jusqu'au début de l'ère industrielle ont toujours travaillé, tout comme les enfants. Ce n'est qu'au début du XX^{ème} siècle avec cette nouvelle conception de la modernité et les machines-outils, que la femme et l'enfant furent sacralisés comme étant des objets délicats. Durant la Seconde Guerre mondiale, ce syndrome

créa d'ailleurs au sein de l'armée allemande, un cas de conscience lorsque ses soldats furent confrontés à des femmes combattant armes aux poings sur le front de l'Est. Après maintes discussions, l'état-major décida de simplement exécuter ces femmes soldats. Le phénomène des femmes-soldats russes fut considéré déviant par les Allemands et expliqué comme étant une dégénérescence civilisationnelle venue d'Asie. Les Allemands avaient peut-être oublié que la reine celte Boadicée avait combattu les Romains en Grande Bretagne et Jeanne d'Arc, travestie en homme, repoussé les Anglais hors de France.

Cela dit, l'état-major allemand n'avait pas complètement tort. Les hommes et les femmes asiatiques occupent souvent et encore aujourd'hui les mêmes postes, comme ouvriers sur des chantiers de construction ou comme soldats.

Bien évidemment, le machisme existe également en Asie. Dès lors qu'un individu possède une force physique supérieure à un autre, il en profitera tôt ou tard. Ce rapport de forces confinerait les plus faibles aux tâches les moins nobles, perçues comme telles dans une culture donnée, quand bien même les humains sont des animaux dépourvus d'instinct, et de facto des êtres culturels au sens défini par le grand anthropologue et philosophe Arnold Gehlen.

Nous sommes tout de même régis par notre biologie. De nombreuses études réalisées en Amérique du Nord démontrent que chez les Afro-américains, le niveau de testostérone est un indicateur fortement corrélé aux crimes les plus violents. Nous savons également que le niveau de testostérone chez les femmes noires est plus important que chez les femmes blanches, encore plus chez les asiatiques. Cette réalité se constate bien évidemment chez les hommes. Nous savons également que le niveau intellectuel est également un corollaire à un niveau moins élevé de testostérone, cela se confirme au travers du taux de réussite des Asiatiques nord-américains dans les études secondaires.

Nous pouvons rajouter à ce phénomène naturel, la contamination

du monde moderne par les perturbateurs endocriniens contenus dans les pesticides et autres produits chimiques, augmentant le niveau d'œstrogènes chez les hommes, réduisant la qualité et le nombre de leurs spermatozoïdes.

Xenius, Sperme : *La fertilité en déclin*

La société occidentale au sens large est bien en voie de féminisation à cause de cette triple combinaison :

- Sacralisation de la femme et l'enfant depuis la fin de la première ère industrielle, engendrant des êtres fragiles qu'il faut enfermer dans la maison individuelle de notre société égocentrique.
- Augmentation du niveau d'œstrogènes chez les hommes par la contamination aux perturbateurs endocriniens.
- Et enfin le facteur ethnique, réduction du niveau de testostérone chez les hommes et les femmes du Sud au Nord.

De par ce triple effet complètement indigeste d'un point de vue physiologique, ce monde moderne a engendré un déclin de la virilité au détriment de petites princesses sensibles et capricieuses ayant peur de leurs propres excréments.

L'erreur hollywoodienne dans l'amplification de ce syndrome, réside dans le fait de vouloir appliquer à toutes les classes sociales des comportements sociaux réservés à une élite aristocratique.

Tous les hommes ne sont pas des rois et toutes les femmes ne sont pas des princesses.

Il a toujours existé des courtisanes et des princesses plus ou moins de haut rang, éduquées dans l'objectif de tenir un rôle particulier de séduction et de divertissement pour les hommes de pouvoir. Madame du Barry, la maîtresse du Roi Louis XV en est un exemple, en tant que dame de compagnie européenne.

Nous parlons là d'une élite, un cas particulier du rôle de la femme dans la société. La majorité des femmes travaillent, et quand bien même des différences physiques existent avec les hommes, elles

peuvent exercer la plupart des métiers occupés par ces derniers.

Le syndrome de la petite princesse est pervers, il porte en lui les caractéristiques de l'asservissement. L'asservissement de la femme dans un rôle social de princesse, courtisane, séductrice et reproductrice. Objet fragile, qu'il faut enfermer, protéger, pour encore mieux l'asservir à la marchandisation du monde. En effet, pour que la jeune citoyenne ordinaire devienne une petite princesse, elle devra consommer souvent au-delà de ses moyens, toute sa vie, ceci afin de ressembler désespérément à l'image de la femme idéale, cette princesse de l'imaginaire du monde moderne.

C'est une violence infligée aux femmes ordinaires que de devoir et vouloir ressembler à une petite princesse. Cela commence dès le plus jeune âge où l'on pénalise leur épanouissement en les confrontant à cette fausse représentation, et ceci bien avant que leur corps devienne celui d'une femme, c'est-à-dire bien avant leur puberté.

Dans les sociétés traditionnelles, les enfants des deux sexes jouent nus et aux mêmes jeux, où agressivité et compétition se mélangent pour leur apprendre la dureté de la vie. Les enfants ne sont pas déguisés en petites princesses ou en super-héros, tenues ridicules et stupides, ou pire encore habillés en petits adultes.

Bien au contraire, les enfants sont libres de leurs mouvements et de leurs jeux, se confrontant au contact de la nature, des animaux et de la saleté, renforçant ainsi leur système immunitaire d'une part et leur esprit d'autre part. Ce n'est qu'à la puberté que des rites initiatiques séparent les filles des garçons, en vue de leur rôle futur dans la société.

Rites initiatiques qui ont pour rôle de transformer un enfant en adulte, en lui faisant comprendre son rôle dans la société et l'existence de la mort. Pour les hommes, le rite consiste à traverser une multitude d'épreuves dans la souffrance afin de les préparer à la guerre. Pour les femmes, le rite consiste à les préparer à la

souffrance lors de l'enfantement et à l'éveil quant à son pouvoir sexuel sur l'homme.

Ces rites peuvent parfois être perçus comme choquants pour les non-initiés, comme avec les Baruya de Nouvelle-Guinée (lire Maurice Godelier) ou encore paraître très libertins avec la minorité Kreung du Cambodge. Leurs rôles restent importants dans la préparation des enfants, androgynes par nature, dans leur sexualité et dans leur rôle d'adultes. Un monde fait de compétition et d'agressivité, à ne pas confondre avec la violence bien sûr, liée à nos angoisses profondes.

Société entre agressivité et violence

La vie est une suite d'agressions successives. Nos cellules sont agressives, la lutte est grande, il faut se battre pour vivre. C'est le cycle de la vie et de la mort de notre monde organique. Faune et flore ont développé des subterfuges d'agressivité pour survivre et se développer, même s'il y a bien sûr des échanges symbiotiques doux et harmonieux dans la nature. Les plantes peuvent voler, empoisonner, tuer pour leur propre développement. Pouvons-nous dire qu'une plante est violente et en quête de pouvoir lorsqu'elle cherche sa nourriture ? Non, une plante n'est pas violente et ne recherche pas le pouvoir pour le pouvoir, elle est dans l'agressivité de sa croissance.

Des hyènes sont-elles violentes lorsqu'elles attrapent une proie et la dévorent encore vivante ? Non, elles ne sont pas violentes. Elles sont justes un peu plus agressives qu'une plante, tout simplement parce qu'elles le peuvent.

La quête de nourriture, notre survie, notre croissance nous rendent agressifs. Les premiers groupes d'hommes étaient agressifs. Ils défendaient leur territoire de chasse face aux autres groupes. Mais étaient-ils violents au sens strict pour autant ? Sans doute pas au sens actuel, car ils vivaient dans une certaine harmonie, un équilibre entre les forces de la nature et leurs propres forces.

En tant que groupe organisé, structuré, ayant une intelligence conceptuelle leur permettant de créer des objets élaborés et sans doute d'imaginer un au-delà, ils n'étaient pas pour autant violents. Car, ils n'avaient pas encore cette volonté de dominer la nature, les autres chasseurs-cueilleurs et ce désir d'accumulation de

type capitaliste, c'est-à-dire la création de valeur de richesses, d'échanges et donc de domination par la violence du pouvoir de la marchandisation.

Quand les rapports de force sont équilibrés, la violence ne peut pas se développer. Elle ne peut en réalité émerger que dans un déséquilibre des forces. Lorsque l'équilibre des forces est rompu et que l'homme devient corrompu par l'accumulation du pouvoir, alors la violence s'exerce nécessairement au détriment du plus faible.

L'accumulation plus que de raison, de biens matériels et immatériels développe notre névrose. Effrayés par la crainte de perdre notre capital et par projection, notre vie, devenue trop précieuse de par cette accumulation de richesses, nous fabriquons chaque jour le terreau propice à l'anxiété.

A ce propos, il faut lire la magnifique fable de Jean de La Fontaine, *le Savetier et le Financier*.

Cette accumulation n'est pas naturelle, elle crée un malaise. Le ferment de la paranoïa et de la peur de perdre ses biens au profit de l'autre. L'agressivité se transforme alors en violence envers autrui, et la nourriture et l'énergie se transforment en capitale.

Un homme entretenant une vie équilibrée sans suraccumulation de pouvoir, vit pleinement dans l'amour, la compassion des siens et le respect de la nature, sans jamais souffrir de la violence, car sa névrose ne trouve alors pas de support pour se développer.

La violence est le symptôme d'un déséquilibre profond de la société, un déséquilibre de la confiance et de l'amour des hommes vivant dans un équilibre de forces réciproques.

La violence réside en chacun de nous à des degrés différents. Elle n'est pas un phénomène provenant de l'extérieur tel un virus. Son pouvoir nocif s'exprime uniquement dans une société où l'équilibre des forces est brisé comme nous l'avons dit, et où des personnes malintentionnées peuvent s'accaparer la majorité des

biens en dépouillant les plus faibles. Elle ne peut pas se développer dans une société équitable.

Ce phénomène de société ouvre donc la porte aux manipulations violentes, perverses, physiques et psychologiques de la société du viol.

Le cas du roi du ghetto de Lodz, Chaim Rumkowski démontre parfaitement ce phénomène. Sous la pression des Nazis, il devint une sorte de dictateur, abusant des plus belles femmes, contrôlant les richesses, et ayant un pouvoir de vie et de mort sur ses compatriotes. Il fut finalement lui aussi déporté en 1944 et tué par ses anciennes victimes à Auschwitz.

Ce qui est une simple réaction de survie, devient un phénomène intellectuel, un biais civilisationnel. Nous retrouvons ce cas de figure dans l'Ancien Testament avec le principe de péché originel. En effet, l'Homme n'étant plus un simple animal innocent, il a pris conscience de lui-même et a donc pu ainsi développer son ego.

Comme l'explique Arnold Gehlen dans son ouvrage d'anthologie, *l'Homme, Sa nature et sa place dans le monde*, l'Homme est un animal non-spécialisé et inadapté à son milieu. Il compense ce handicap en interagissant avec le monde extérieur et intérieur, développant ainsi une imagination. Prenant conscience de son soi, il initie ainsi une volonté de puissance, dans une seconde nature qu'il adapte à ses besoins. Il faut alors faire attention à ne pas tomber dans l'addiction des fonctions intellectuelles supérieures et l'égoïsme intellectuel.

Quand une addiction n'est pas maîtrisée grâce à l'équité et la justice d'une société équilibrée entre tradition et évolution, les fonctions intellectuelles supérieures se confondent avec la violence. L'Homme n'a dès lors pour unique but que le contrôle de la nature et par orgueil, le souhait de devenir supérieur au reste du monde, tel Dieu.

Il n'existe bien évidemment pas de société idéale vivant d'amour et d'eau fraîche. Mais nous pouvons supposer que la vie dans des

sociétés primitives, vivant dans des espaces de paix, était plus équitable et juste. Ne serait-ce que par réflexe de survie égoïste et par identification forte de l'appartenance au même groupe. Dans ce type de société chaque individu a un rôle primordial dans la survie du clan, créant ainsi un lien fraternel.

Dans une société équilibrée idéale, nous pouvons imaginer que l'idée même de possession n'est pas intégrée dans le concept de mariage et de procréation ; c'est-à-dire que les enfants ne sont pas représentés comme un bien capital, mais comme une force de survie dans l'intérêt et l'avenir du groupe. Dans une société au jour le jour comme celle-ci où il n'y a pas de surstock et de suraccumulation de richesse, la violence du pouvoir n'a pas lieu d'être.

Si dans une tribu d'une cinquantaine d'individus, partageant tous plus ou moins un lien de parenté, quelques personnes meurent subitement et au même moment, le groupe devient en danger. En revanche, dans une société d'un millier d'individus, il est tout à fait possible de sacrifier une cinquantaine de personnes pour que la récolte soit abondante, sans mettre en péril la société. Le stock numéraire humain est sans doute un facteur fort du passage de cette société idéale en équilibre, au monde plus complexe et en déséquilibre des sociétés développées.

Pour autant, même dans une société primitive idéalisée, nous ne sommes pas tous égaux. La première des injustices reste la naissance. Certains naissent forts et d'autre faibles, certains deviennent vifs d'esprit et d'autre moins. Rien n'est finalement juste, mais la sélection naturelle apporte une première réponse à cela.

Dans le cadre où une sélection naturelle et génétique s'opère, le groupe s'harmonise. Ainsi un style physique se dessine et une culture collective se fonde. Quand la société est équilibrée, il n'y a pas un individu particulièrement plus dominant. Chacun a un rôle important, il y a donc peu de violence liée à notre névrose profonde, souvent créée par un désordre culturel, la mort du totem primitif (au sens défini par Arnold Gehlen), résultat de la complexification

de la société des Hommes, lié au développement démographique, culturel et intellectuel.

Dans les pays dits en développement, en dehors des villes qui sont par définition des centres de brassages culturels, la population dans les campagnes est relativement homogène. Au Cambodge, par exemple, le type khmer est très bien identifiable. Stature grande et musclée, visage carré avec une géométrie harmonieuse, peau brune et cheveux drus. Ce peuple peu mélangé ressemble certainement aux premiers Khmers arrivés dans la péninsule indochinoise, il y a 8 000 ans.

Il est important de rappeler encore, pour qu'il n'y ait aucune mauvaise interprétation possible, qu'un Khmer, un Ivoirien ou un Allemand sont certes physiquement et culturellement différents, mais pas pour autant supérieur ou inférieur. Chacun a sa propre culture avec ses avantages et ses inconvénients. L'exotisme, c'est justement ces différences qu'il faut préserver afin de ne pas perdre ces richesses culturelles, qui doivent résider dans des groupes harmonieux au sein de sociétés équilibrées.

Cela sous entend qu'il serait dommage de trop vite mélanger ces différentes cultures pour créer une race globale, certes enrichie de ces différents apports, mais également appauvrie par un lissage inévitable des différences et particularismes culturels et physiques. Lorsque la planète entière ne parlera plus qu'une seule langue, l'humanité n'aura alors plus qu'une seule façon de conceptualiser le monde au travers d'une seule culture.

Cette conjecture pourrait arriver sans doute un jour, soit de manière naturelle dans des centaines d'années, soit de manière violente, si nous laissons le grand capital suivre son objectif, en créant un marché global. Car en fin de compte, quoi de mieux que de créer un seul peuple ayant les mêmes besoins, les mêmes idées, et donc consommant les mêmes produits, au lieu d'une multitude de cultures pour lesquelles il faut adapter la production.

Ce phénomène a d'ailleurs déjà commencé. Il devient courant aujourd'hui de fêter Noël ou plutôt la fête du père Coca-Cola dans le monde entier. Alors que c'est à l'origine une fête chrétienne, la naissance du Christ qui remplaça bien sûr en son temps, un ancien rite païen, célébrant le solstice d'hiver autour de l'arbre sacré. Est-ce bien normal de voir des bouddhistes fêter Noël ? Oui, car ce n'est plus l'aspect religieux qui est célébré mais la fête de la marchandisation, de cette société globale déséquilibrée qui s'offre à nous.

La société équitable primitive n'a donc rien à voir avec cette violence, la violence étatique, totalitaire de la mondialisation, mue par une idéologie du marché planétaire, de la culture planétaire et de la race globale.

Cette nouvelle société se construit au détriment des particularismes culturels et physiques des différentes nations peuplant notre belle planète. Pourquoi vouloir créer à tout prix une seule société ? Si ce n'est pour nous contrôler et devenir tous des êtres de consommation, formatés aux mêmes goûts.

Le jour où le monde entier ne mangera plus que des plats industriels trop gras, trop salés, trop sucrés et remplis d'additifs, le monde sera devenu triste.

Il faut absolument préserver toutes les cultures et les particularités de chaque peuple. Comme il faut préserver la différence culturelle et physique entre les hommes et les femmes et ne pas à tout prix vouloir créer un être asexué, une sorte d'eunuque sans saveur et sans volonté.

Ne perdons pas nos différences trop vite. Résistons à la violence du marché unique qui cherche à annihiler notre agressivité individuelle par la violence du mondialisme égalitaire policé, qui débouchera inévitablement sur des épisodes de violences.

Il n'est pas non plus question de résister à notre évolution, car nous sommes des êtres évoluant physiquement et culturellement.

Peut-être aurons-nous dans quelques milliers d'années la peau bleue, cela sera bien ainsi.

Même si la nature se développe à tâtons, par itération d'erreurs et de réussites ou guidée par une force supérieure mathématique (*L'équation Dieu* de Igor et Grichka Bogdanoff), au final notre évolution a pour objectif de mieux nous adapter à notre environnement. Mais justement il faut laisser le temps à la nature de travailler dans un équilibre des forces et ne pas forcer notre évolution dans un but marchand et de capital abusif.

Un mélange trop brutal et rapide des cultures et des races ne se fera pas dans la paix. Il y aura un phénomène d'auto-défense, de rejet de cette greffe artificielle, sauf à d'abord détruire notre volonté, notre agressivité et nos défenses immunitaires. Le mondialisme marchand serait alors une sorte de sida économique et culturel, cherchant à détruire toute résistance politique.

Effectivement, si aujourd'hui il n'est pas politiquement correct que de petits États cherchent à préserver leurs particularismes culturels et physiques, cela reste une réaction humaine et normale.

Défendre ce qui définit une culture, un peuple, ne doit et ne peut être condamnable. C'est une question de survie. Même si parfois cela conduit à des excès, il faut tenter de trouver un juste équilibre entre préservation et évolution, c'est la clef d'une société en équilibre.

Chapitre III

Les solutions pour sortir de la violence

Introduction

La méthode proposée pour sortir de la violence intègre trois notions : l'Espace, l'Énergie et l'Éducation (3E). Lorsque ces trois notions, que nous représenterons sous forme de cercles, s'intersectent, elles créent un nouvel espace vertueux défini sous le nom : « Espaces de Paix ».

Cette étape est impérative pour avancer vers l'aménagement de notre espace intérieur, que l'on peut aussi appeler plus précisément écologie intérieure.

L'écologie (*éco* : signifiant la maison, *logos* : discourir) est la science de l'organisation de la maison. C'est le sens exact que lui donna son inventeur, Ernst Haeckel. L'écologie révèle ainsi une notion territoriale ; notre maison conceptualisée comme extérieure mais également et avant tout intérieure, à la fois physique et psychique. Il faut dans tous les cas la chérir, la protéger et l'organiser.

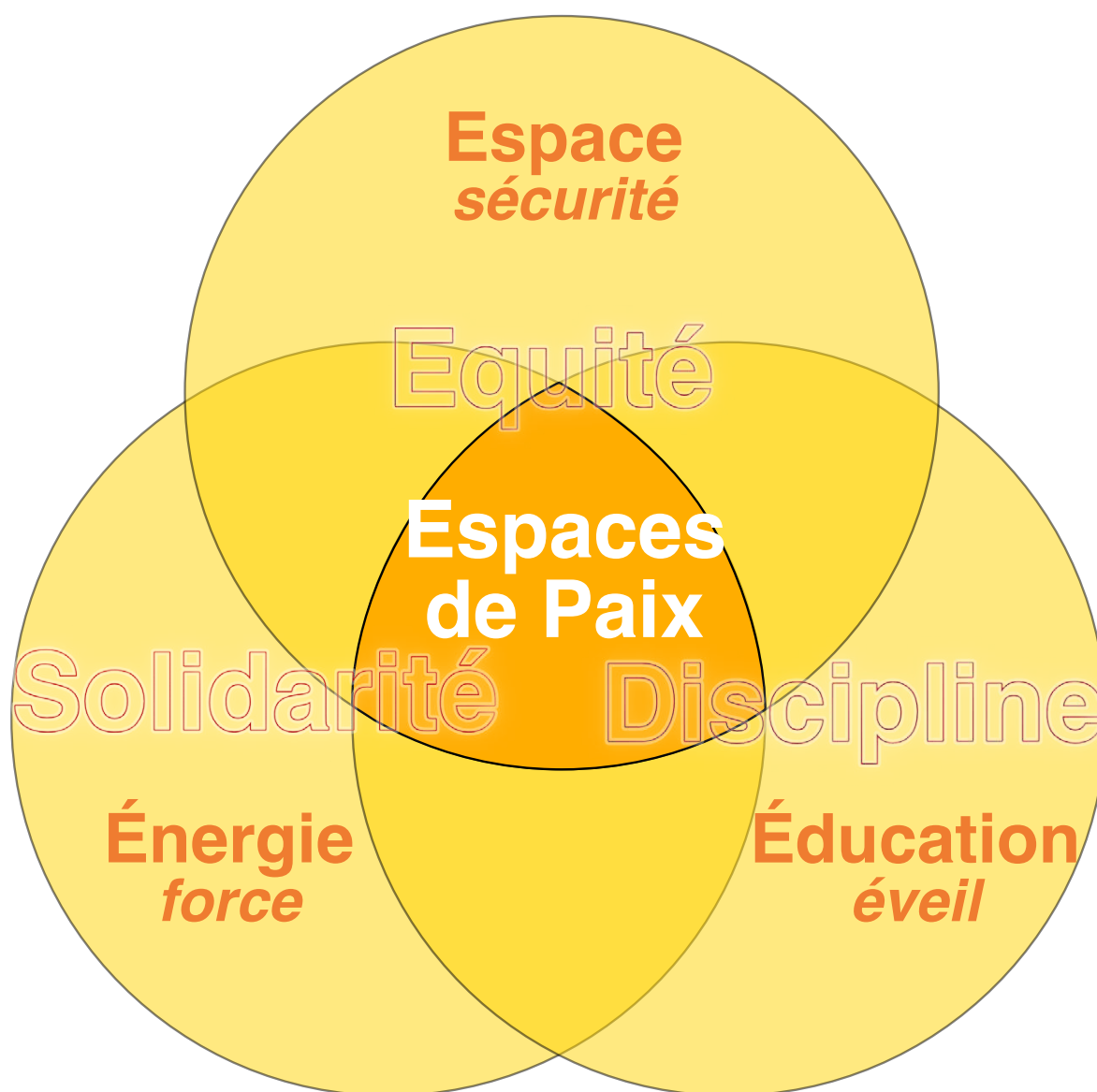
Après avoir posé les bases de ce concept d'espaces de paix, nous définirons et expliquerons pourquoi créer cet espace est la condition sine qua non pour sortir de la violence collective et ainsi progresser vers notre écologie intérieure, c'est-à-dire la compréhension profonde de notre nature.

Après avoir accompli ce travail personnel et individuel, nous expliquerons comment le faire collectivement au niveau d'une nation en changeant de dogme politique et ainsi établir de nouvelles règles éthiques.

Nous aborderons également des exemples pratiques pour arriver à ces changements civilisationnels et culturels, grâce notamment à la notion de temps et de sa préservation, afin d'aboutir à une forme

d'éveil.

Enfin, nous terminerons cette approche par des annexes, pour ceux qui désirent approfondir certains sujets du livre.



Espaces et Paix

Nous avons expliqué les différents mécanismes de la violence, du plus simple au plus élaboré. Violence qui a pour origine notre mal-être profond, notre frustration face à notre incompréhension du sens de notre vie, mais également face à notre impossibilité chronique à correctement communiquer nos émotions avec autrui. Ce schéma de pensée provoque des réactions de violence, faute de pouvoir les maîtriser par manque de volonté, de discipline et d'organisation. Il fait place à une insouciance inconsciente de l'origine de nos violences et d'incapacité à les dompter et à les soigner. Céder à la violence, c'est céder à la facilité. Nous finissons toujours par regretter ces actes immatures et non-réfléchis.

Mais que faut-il faire pour briser ces schémas de pensée toxiques et destructeurs ?

Il suffit de conscientiser et d'ouvrir les yeux sur le fait que notre bonheur, la chose que tout le monde recherche désespérément, dépend de notre humilité, de notre aptitude à pardonner notre propre ignorance et celle des autres. Sans tolérance (« *cesser de combattre ce qu'on ne peut changer* » John Locke, 1632-1704) comment pouvons-nous tenter de comprendre autrui, afin de lutter contre nos incompréhensions mutuelles, nous condamnant à ne jamais pouvoir accepter les autres dans leurs différences et dans le respect des nôtres ?

Le chemin est difficile, car la haine et la violence sont des sentiments pouvant être enivrants. Comme toutes substances hallucinogènes, la violence est addictive et nous pouvons dire qu'une bonne partie de l'humanité en est dépendante.

Dépendante à la violence quotidienne, la méchanceté, la jalousie, le mépris et l'arrogance de se croire supérieur à son voisin, jusqu'à la violence la plus terrible, le viol, la torture et le meurtre.

Toutes ces formes de violence sont liées à notre problème d'éveil, de notre conscience à comprendre que nous ne vivons que temporairement et donc en location précaire sur notre planète. Planète qu'il faut réussir à partager et à préserver si nous voulons vivre heureux. Nous ne le répéterons jamais suffisamment, l'aspiration de chaque être humain est de vivre dans la dignité, ceci suffit amplement au bonheur.

Étant donné que le malheur est plus prégnant que le bonheur au quotidien, nous avons tendance à nous focaliser sur ce premier, surtout lorsqu'il engendre de l'injustice intolérable et extrême. Mais statistiquement et heureusement, il y a chaque jour plus de moments de bonheur que de malheur.

Alors comment faire pour vivre ensemble dans la paix et la dignité ?

La première chose est de gérer correctement nos espaces, car pour vivre en harmonie, il faut que chaque Terrien ait suffisamment de place, de ressources, donc de temps libre pour s'éduquer et vivre en harmonie avec le monde. Cela sous-entend, une meilleure gestion de la surnatalité dans les pays en développement et de la sous-natalité dans les pays riches.

Si techniquement, nous pouvons nourrir une population de 20 milliards d'individus, notre espace vivable reste limité sur la planète Terre dans le sens où nous ne pouvons pas nous étendre à l'infini. Développer des agglomérations urbaines en hauteur, par exemple, n'est pas une bonne solution, car nous avons plus besoin d'espaces horizontaux que d'espaces verticaux.

Aborder la notion d'espaces de paix, c'est forcément intégrer une autre notion aussi importante, celle du temps, notre temps libre, qui correspond à notre espace temporel. Pour écrire ce livre,

par exemple, il faut un espace territorial, c'est-à-dire un lieu calme à l'abri de toutes agressions, de l'énergie capitalisée en temps libre afin de pouvoir alimenter cet outil fantastique qu'est notre cerveau permettant ainsi de conceptualiser cette idée dans la discipline de l'éducation.

Cette combinaison définit par essence des espaces de paix. Bien évidemment, tout le monde ne deviendra pas écrivain ou poète, mais le temps libre est plus qu'un droit ; c'est un besoin fondamental pour évoluer. Il est important de ne pas confondre la notion de temps libre avec celle d'oisiveté qui elle, est synonyme de destruction d'espaces de paix. Ce dernier doit être défini dans un cadre disciplinaire dans lequel nous évoluons.

Les espaces de paix et la surpopulation seront au coeur des problèmes dans les années à venir. Les oligarques l'ont compris dès le départ en créant entre eux, leur propre espace de paix, avec au-delà de l'espace territorial et énergétique, une attention toute particulière à leurs espaces de temps, espaces temporels offrant le temps d'éduquer et d'instruire leur descendance, la voie royale vers un monde exempt de haine.

Pour le reste de l'humanité en revanche, l'espace et le temps sont comptés, limités et extrêmement chers. Si nous n'essayons pas d'organiser de manière équilibrée notre espace de paix commun, il est alors certain que des conflits éclateront, notamment entre l'Europe et l'Afrique, où la pression démographique et la pauvreté sont exponentielles, malgré l'immensité des espaces territoriaux africains.

Il faut que les Africains se prennent en main et règlent eux-mêmes les problèmes d'espaces territoriaux et énergétiques.

De tout temps, l'histoire a montré que des populations hétérogènes ne pouvaient pas fusionner sous la contrainte et partager amicalement leur espace de paix. Cela ne fonctionne pas, car la protection de notre territoire de vie est naturelle et inscrite

profondément dans nos gènes, comme nous l'avons dit auparavant.

Il est tout à fait sain et normal de ne pas aimer inconditionnellement un étranger, de ne pas partager inconditionnellement son espace de paix. L'amour de son prochain ne peut être sujet à obligation, il est forcément conditionné. Par nature, nous protégeons notre espace de paix et le chérissons pour le léguer en bon état à notre descendance. À moins de transformer 7 milliards d'individus en moines, nous n'arriverons pas à créer un amour inconditionnel.

Pour autant, cela ne veut pas dire non plus que nous ne devons pas aider à titre individuel un inconnu à préserver son propre espace. Il est de notre intérêt qu'il puisse y vivre en toute tranquillité, car de sa tranquillité et son espace de paix dépendent les nôtres.

La notion d'espace est vaste puisqu'elle peut comprendre aussi bien un logement, un territoire ou une nation. Malheureusement, dans certains cas, des nations peuvent être délimitées sans réellement tenir compte des cultures ethniques ou pluriethniques. Certains pays africains en sont le parfait exemple. Lorsque des fonctionnaires occidentaux parachutés, sans aucune connaissance de la région, tracèrent des frontières inadaptées et illogiques, ils créèrent automatiquement des retards économiques chroniques engendrés par des conflits et par la corruption des élites et des fonctionnaires.

Effectivement, la condition sine qua non à la paix est le partage des espaces de paix de notre planète le plus justement possible. Il ne doit pas être fait de manière égalitaire, mais de façon équilibrée, où chaque groupe peut vivre dans la dignité et le respect de ses traditions.

Des espaces de paix créés par affinités politiques, sexuelles ou religieuses pourraient même éventuellement voir le jour, à condition qu'ils se construisent dans le respect et ne mettent pas en danger les autres espaces existants. L'amour se doit d'être choisi, mais certainement pas imposé. Il est logique de vivre dans un groupe

avec lequel nous partageons des affinités, une culture commune passée et future.

Bien évidemment, ces espaces de paix ne devraient pas être figés dans le temps. Des évolutions pourraient s'opérer à condition qu'elles se développent en harmonie avec la nature et les autres espaces de paix.

Nous ne pourrions jamais créer un paradis sur terre, car nous serons toujours confrontés à la souffrance. Nous devons donc nous y habituer et vivre le plus pleinement l'instant présent, en harmonie avec la nature et notre propre nature. Nous ne pouvons pas nous forcer à avoir des sentiments envers un inconnu, mais nous pouvons par contre lui souhaiter une vie heureuse, car une fois de plus, lorsque les autres sont en paix, nous vivons aussi en paix.

Partager notre espace de paix avec un inconnu ayant des mœurs différentes des nôtres, est pour ainsi dire impossible car pour aimer profondément quelqu'un, il faut le connaître et l'apprécier. Nous sommes des êtres mus par nos affinités, nos préférences culturelles, mais également biologiques, c'est-à-dire notre animalité. Nier cela revient à se mentir à soi-même, à nous illusionner dans de vains espoirs. Nous ne pouvons nier les équilibres ayant mis des centaines d'années à se construire dans le plus grand des chocs de civilisations.

En réalité, la défense de notre espace de paix est quelque chose que nous faisons inconsciemment tous les jours, dans les transports en commun, dans les réunions de travail, au sport. En permanence, nous cherchons à préserver notre espace de paix ; c'est un acte naturel que de se séparer des autres pour ne partager notre intimité qu'avec nos proches, avec lesquels nous partageons une culture commune.

Nous devons donc maintenant apprendre à mieux conscientiser ces espaces de paix, ces énergies, ces temps libres et l'éducation.

Vivre heureux mais séparés n'est pas le mal absolu tant décrié

par nos sociétés d'élites « arc-en-ciel ». Elles vivent d'ailleurs elles-mêmes séparément de nous, préservant ainsi leurs propres espaces de paix, entre personnes riches, parfaitement éduquées et instruites. Dans ces espaces, il n'existe bien évidemment aucun problème de racisme.

Un espace de paix défini par les 3E offre à tout être humain la possibilité d'être éduqué autour d'un socle commun de connaissances inhérent à son espace de paix et donc la possibilité de s'éveiller afin de tendre vers une forme de sagesse. Il va donc de soi que du temps libre sans énergie ne sert à rien et de l'énergie sans espace territorial encore moins. La condition pour établir un espace de paix est donc d'obtenir les 3E simultanément : Espace, Énergie et Éducation.

Réunir ces trois conditions est complexe et demande soit de naître dans un certain milieu social, soit de se battre pour y arriver. L'un dans l'autre, ces trois conditions sont difficiles à mettre en oeuvre mais fort heureusement possible. Demander à quelqu'un qui ne possède pas d'espace de paix, d'agir comme s'il en possédait un, revient à imposer par la force le partage du peu que cet individu détient avec d'autres personnes ayant encore moins.

En attendant cet hypothétique jour où chaque individu possédera un espace de paix, la solution pour se préserver d'un conflit civilisationnel est de vivre en groupes homogènes. Ces derniers peuvent correspondre à des nations existantes, mais pas nécessairement.

« Grâce à la liberté des communications, des groupes d'hommes de même nature pourront se réunir et fonder des communautés. Les nations seront dépassées. »

Nietzsche - La Volonté de puissance 1901

Vivre en groupe de même nature n'est pas du racisme ou de la haine, c'est vouloir vivre en paix. La haine est le royaume de l'ignorance, elle doit être combattue par la compréhension de notre

nature profonde.

Pour conclure ce chapitre, les oligarques vivent dans des Espaces territoriaux privilégiés avec de l'Énergie à profusion, condition impérative de la capitalisation de temps libre. Cette situation leur permet de donner une Éducation civilisée à leur propre descendance. Il est donc inacceptable de leur part de critiquer les personnes ayant des conditions déplorables de vie, souffrant de la haine, de mal-être et ayant peur de perdre le peu qu'ils possèdent.

Si l'on peut avancer à titre personnel sur le chemin des 3E, quotidiennement et à sa propre vitesse, individuellement nous ne pouvons lutter contre la puissance de cette oligarchie mondialiste qui mène une guerre sans concession contre les pauvres. Le combat contre les ultra-riches ne peut se faire qu'au niveau de la nation.

Pour concrétiser les 3E, cette fois, au niveau national, nous devons changer de paradigme politique en assimilant trois autres notions essentielles, reprenant elles-mêmes les 3E : l'équité, la solidarité et la discipline.

Bien évidemment, changer de paradigme politique reste un idéal, une utopie, un rêve sans doute inaccessible. Mais est-ce pour autant qu'il faut y renoncer ?

Équité . Solidarité . Discipline

Au vu des arguments que nous avons développés précédemment, la devise de la république révolutionnaire française : Liberté - Égalité - Fraternité, n'a plus vraiment de sens et de légitimité. Nous devrions donc la remplacer par une devise plus pertinente et plus juste : Équité . Solidarité . Discipline

Avec cette nouvelle devise, il devient possible de penser autrement et d'articuler un nouveau système sociétal avec moins de politique politicienne et plus de sagesse.

Mais comment arriver à opérer ce changement ?

Il faut se tourner vers l'histoire et ses erreurs successives, comme nous l'avons fait dans les premiers chapitres, pour comprendre dans un premier temps ce dont nous n'avons surtout pas besoin. Nous n'avons déjà nul besoin de sociétés secrètes, initiatiques se présentant comme nécessaires à l'établissement d'un monde meilleur.

Nous n'avons pas non plus besoin d'une élite d'ultra-riches qui prétendrait détenir le secret du bonheur planétaire pour tous. En réalité, ils font perdurer une philosophie matérialiste destructrice de valeurs et de bonheur pour l'humanité, c'est-à-dire une philosophie qui consiste à être heureux au sein d'un monde matériel uniquement pour soi-même et entre-soi, tout en se moquant des autres.

Nous n'avons pas non plus besoin d'une dictature politique comme celle proposée par le Parti communiste chinois pour contrecarrer la décadence de l'occident. En effet, le pouvoir concentré en quelques mains, sans l'existence d'un contre-pouvoir engendre inévitablement de la corruption.

En réalité, nous avons surtout besoin d'être éduqués et de comprendre qu'il n'y a aucun secret caché, si ce n'est notre propre ignorance.

Pour cela, nous avons besoin de créer l'intersection des 3E, Espace, Énergie et Éducation, afin de fonder un espace de paix, débouchant vers notre écologie intérieure.

Le premier espace est notre planète, la maison de tous les êtres humains. Cette maison est collective et nous devons la protéger, elle nous appartient à tous. Nous n'en sommes que les locataires.

Ensuite, viennent nos espaces culturels, définis par nos traditions et religions, l'Asie du Nord, l'Asie du Sud, l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, l'Afrique du Nord, l'Afrique du Sud, le Golfe, l'Asie Centrale, l'Inde, l'Océanie, l'Australie et la Nouvelle Zélande et enfin les deux Europes, l'occidentale et l'orientale.

Arrivent ensuite nos espaces nationaux, les pays souverains où des sous-groupes culturels et ethniques peuvent vivre ensemble et en paix.

Enfin, le dernier espace et le nôtre, notre souveraineté individuelle, aussi bien physique que spirituelle.

Un espace de paix sans énergie n'a aucun sens. Il est donc nécessaire d'accéder à une énergie abordable et solidaire, afin d'avoir la force de nous éduquer et de capitaliser du temps libre. Une fois ces trois cercles réunis, nous accéderons à notre espace de paix, définissant la dignité humaine.

Cet assemblage est fragile et peut à tout moment se briser. Afin de stabiliser cet édifice, il faut adjoindre trois règles fondamentales à cette nouvelle société :

- **Règle n°1** : Un espace, un territoire ne peut être un bien de spéculation marchand. La nation appartient au peuple, c'est un bien collectif et solidaire, passé et futur. Seul son usufruit peut être privé et transmissible comme un bail commercial. L'espace territorial souverain ne pouvant être

vendu, seules des concessions seront cédées pour y apporter un développement commercial et/ou privé.

- **Règle n°2** : La stricte liberté d'entreprendre, si elle ne déroge pas à la règle n°1.
- **Règle n°3** : L'état doit avoir une minorité suffisante de blocage dans toutes les entreprises dépassant 100 employés et au sein de toutes les entreprises stratégiques afin de défendre les intérêts du peuple.

Comme postulat de départ, il faut alléger l'état et le nombre de fonctionnaires sur le modèle scandinave. La France est aujourd'hui une machine infernale et complexe aux mains d'une caste de hauts fonctionnaires. Par opposition, il faut un système souple et évolutif au service du peuple.

Pour que ces trois règles fondamentales puissent voir le jour et être appliquées, il faut bien évidemment y adjoindre une certaine forme de gouvernance :

MINISTÈRE DE L'ESPACE (Equité)

Police - Armée - Santé

Le gardien de la paix est littéralement celui qui garde la paix. Ce ministère englobe toutes les notions de sécurité ; intérieure, extérieure, militaire et civile. Il inclut également la santé, pour le maintien de la paix de la nation souveraine. La sécurité de nos espaces de paix doit permettre un épanouissement serein de l'humanité.

MINISTÈRE DE L'ENERGIE (Solidarité)

Resources - Infrastructures - Distribution

Pour vivre, nous avons besoin d'énergie, au sens large (force, calorie), pour nous développer et croître ; c'est le fondement même de la vie. Cette énergie se doit d'être un droit fondamental et accessible à tous.

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION (Discipline)

Enseignement - Entreprises - Impôts

L'éducation est ce qui définit l'homme dans la société ; sans éducation, pas de discipline et de fait pas d'instruction. Sans elle, nous sommes des être perdus, vagabonds du désespoir. Nous avons donc besoin d'apprendre et de transmettre. Pour cela, il faut revaloriser le travail, intégrant la notion de partage des tâches solidaires.

Dans cette nouvelle gouvernance idéale, avons-nous encore besoin d'un leader ? Sommes-nous immatures au point d'avoir encore besoin d'un père pour nous dire ce qui est bien ou mal ?

Oui et non. Nous n'avons pas besoin d'une personne pour décider à notre place, mais nous avons besoin d'une personne pour nous représenter. Ce représentant pourrait être un président élu à vie ou un roi comme dans de nombreux pays, dont la fonction serait de représenter le peuple et la nation.

Il existerait ensuite un Conseil directeur de citoyens, composé d'individus tirés au sort pour un mandat d'une année. Ce conseil aurait pour prérogative de voter les lois. Ces élus seraient totalement défrayés de leur mission et leur entreprise serait dédommée. Le Président élu à vie présiderait le Conseil, il aurait au même titre que les citoyens élus du Conseil, le droit de vote, son vote représentant une seule voix. Ce Conseil serait épaulé par un groupe composé de sages, de philosophes, de scientifiques, d'économistes et de religieux, n'ayant aucun droit de vote.

Ce Conseil directeur de citoyens composé de personnes de toute obédience devrait alors être guidé par l'éthique et la morale. Leur mission serait entre autres, de mettre fin à la toute-puissance des lobbies qui contrôlent actuellement la plupart des partis politiques et font fonctionner dans les faits, la nation selon leur propre volonté.

Pourquoi créer un Conseil directeur de citoyens de la sorte ?

Les questions d'ordre nationales et internationales sont souvent trop vite jugées sous le coup de l'émotion. Elles devraient être considérées et étudiées, hors du temps et du monde ordinaire, par le Conseil directeur des citoyens et guidées par le Comité des sages. Ces questions essentielles ne peuvent pas être gérées par des individus pris dans la routine du quotidien ou par des politiciens professionnels vivant dans les intrigues du pouvoir.

Sous le Conseil directeur des citoyens, un Parlement national verrait le jour, composé de grands électeurs des représentants de régions (maires, conseillers généraux et régionaux) et des représentants des métiers, en quelques sortes des guildes. Le Parlement national aurait pour mission de proposer les lois, pour être ensuite amendées par le Conseil directeur. L'administration du pays serait exécutée par les trois ministères régaliens en symbiose avec les villes, les départements et les régions. Le Conseil directeur et le Parlement national travailleraient ainsi dans un équilibre de contre-pouvoir.

Enfin le peuple élirait uniquement ses conseillers locaux, départementaux et régionaux sur la base de leurs besoins concrets : nouvelles écoles, hôpitaux, routes..., laissant l'exécutif au Conseil directeur des citoyens et aux grands électeurs du Parlement national, élus par les conseillers locaux. Les fonctionnaires des ministères suivraient quant à eux un cursus universitaire classique et progresseraient au mérite et à l'excellence.

Toute personne pensant être utile à la nation serait libre de se présenter comme conseiller local, départemental et régional ou à la guilde de son métier. Les membres du Conseil des sages, seraient quant à eux cooptés sur proposition des élus du Parlement national.

Enfin, à tout moment, il serait possible de requérir l'avis du peuple en créant des référendums nationaux, sur des questions de grande importance, dans un cadre temporel long permettant la maturation et la compréhension du problème. Tous les débats du Conseil seraient publics et transparents.

En cas de crise militaire, un leader militaire pourrait être élu afin de devenir le temps de la résolution du conflit, un imperium au sens de la république romaine.

Voici donc une proposition d'un monde sans dogme politique régi par une démarche uniquement citoyenne et guidée par la sagesse.

Cette esquisse peut sembler incomplète et naïve, mais elle a le mérite de proposer un monde sans parti politique, basé sur un système démocratique local et régi par une démarche scientifique emprunte de sagesse. Cette proposition est en totale opposition avec les systèmes actuels, régis par des émotions, des croyances dogmatiques et passionnelles politiciennes.

« Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu »

Luc 20:25

Cette réponse au demeurant intéressante de Jésus aux pharisiens cherchant à le piéger, résume très bien la séparation nécessaire à opérer entre le spirituel et le matériel, ainsi que le scientifique du politique dans une version plus moderne.

Au final que pouvons-nous faire à titre individuel pour progresser dans notre quête d'espaces de paix, bien au-delà de ce rêve politique ? Nous pouvons commencer tout simplement à travailler sur notre écologie intérieure.

Ecologie intérieure

Une des voies possibles est celle définie par Julius Evola dans la *Doctrine de l'Eveil*, l'enseignement du Bhagavat. Cette voie n'est ni religieuse, ni dogmatique ; elle repose en réalité sur un travail personnel afin de nous libérer de nos désirs, qui nous asservissent à la souffrance.

Le chemin n'est pas simple, mais il est praticable. Selon lui, il faut travailler notre éthique, notre discipline et notre éveil. L'éthique repose sur le bon sens, une parole juste, une action juste et un moyen d'existence juste. La discipline n'est pas forcément synonyme de vie monastique, elle est en réalité une volonté quotidienne d'améliorer notre conduite grâce à un effort juste, une attention juste et une concentration juste. Cette voie doit nous amener à l'éveil, par une compréhension juste débouchant à une pensée juste et à la compréhension de notre nature profonde.

L'intention n'est pas bien évidemment de vendre une quelconque philosophie bouddhiste, mais de prendre ce qu'il y a de plus intéressant chez elle. Il est tout à fait possible de puiser son inspiration dans d'autres philosophies ou religions afin d'aboutir à l'éveil.

Une manière simple de pallier à l'angoisse de la mort est de ranger notre maison intérieure, sauf à croire en une vie après notre bref passage sur terre et de nous concevoir non pas comme un être individuel seul, mais collectif.

Sommes-nous des individus définis par une pensée unique et par un soi purement individuel ?

Notre pensée, notre Soi, ne serait-il pas au contraire collectif ?

Est-il sérieux de croire que nous ne sommes pas soumis à la co-production ? Est-il sérieux de croire que nos pensées sont fondamentalement définies uniquement par nous-mêmes, sans aucune influence extérieure ?

Nous sommes influencés par les idées de notre temps, par la mode, la culture, la biologie et par des forces physiques. Ces forces physiques ont certainement un rôle dans la naissance de nos pensées, notre Soi. Notre conscience pourrait être une force fondamentale de l'univers que nous partagerions avec tous les éléments composant cet univers.

Si nous ne considérons pas notre Soi comme une force personnelle individuelle, mais comme une force collective, nous pourrions alors commencer à prendre du recul et à relativiser notre mort. Si nous étions des êtres doués d'une pensée collective, nous ne disparaîtrions pas complètement puisque notre pensée est une partie de l'univers.

Si nous arrivions à percevoir cela ou au moins à accepter le fait que nous sommes co-produits, comme la graine de l'arbre ne crée pas seule un arbre, sans l'aide de la terre, de l'eau, de l'air et du soleil, alors peut-être que notre ego deviendrait moins lourd, moins pénible à porter et à voir disparaître.

Notre agitation pourrait enfin commencer à se calmer et à diminuer. La sérénité pourrait enfin nous pénétrer, avec la pensée juste de la compréhension de notre nature profonde terrestre, l'impermanence. Nous pourrions ainsi commencer à accepter cet état de fait.

Cette simple idée de continuité, une trace marquée dans cette œuvre collective de la pensée humaine, devrait nous permettre de partir l'esprit libre, sans besoin de croyances et certitudes.

Les personnes dotées d'une croyance ont le défaut de se croire uniques, importantes, choisies, meilleures qu'une personne pensant différemment. Notre compréhension de la violence doit

dorénavant servir à contrebalancer ces croyances dérivant vers la violence du dogme.

En paraphrasant Arnold Gehlen, nous pouvons dire que la perception pure, la croyance, n'est pas une connaissance mais une simple notion. Pour passer de la perception à une vérité établie, il faudrait prévoir certains résultats qui confirmeraient, relativement ou pas, la vérité. (*L'Homme. Sa nature et sa position dans le monde*).

L'existence d'une vie après la mort reste non-démontrée à ce jour. Elle le sera peut-être un jour ou voire jamais. Le doute est en cela une précaution, un signe d'intelligence.

Certains courants religieux fondamentalistes ne semblent pas enclins à l'intelligence ; cela s'applique également aux mouvements politiques totalitaires.

Même si nous avons incontestablement évolué vers une société moins violente qu'il y a un siècle, elle le reste encore et semble sujette à une régression rapide à tout instant.

Tant que nous n'aurons pas établi un espace de paix pour chaque individu, nous resterons en permanence à la frontière de la violence, voire à basculer dans la sauvagerie la plus terrible à tout instant.

Il faut garder espoir. Tant que le dialogue est possible, nous arrivons en général à nous comprendre et à vivre ensemble, en acceptant des compromis justes et honnêtes pour chacun. Ne l'oublions jamais, chaque être humain désire la paix au plus profond de son cœur. L'ordre est ce qui nous convient le mieux, ce n'est qu'une question d'espaces de paix, intérieur et extérieur.

Le souci fondamental vient de l'impossibilité de dialoguer avec certains groupes extrémistes religieux ou politiques persuadés de détenir la vérité. Si un groupe terroriste végétarien venait à créer demain une molécule rendant tous les animaux végétariens, nous y compris, la nature se porterait-elle mieux ? C'est là l'idée messianique même du paradis terrestre (Ésaïe 11). Voulons-nous par la force, par la violence changer notre monde ? Voulons-nous vraiment que le

lion mange de la paille ?

*Le loup habitera avec l'agneau,
Et la panthère se couchera avec le chevreau ;
Le veau, le lionceau, et le bétail qu'on engraisse, seront ensemble,
Et un petit enfant les conduira.
La vache et l'ourse auront un même pâturage,
Leurs petits un même gîte;
Et le lion, comme le boeuf, mangera de la paille....*

Ésaïe 11

Bouddha cite le lion dans plusieurs discours et prône sa force pour combattre l'ignorance. Il faut donc de tout pour faire un monde, des carnivores et des végétariens. Pourquoi vouloir changer la nature par la force, par la violence de celui qui détient une croyance ?

Toutes les tentatives messianiques d'imposer un paradis terrestre par la violence, communisme, fascisme, totalitarisme religieux et autres sectes ont échoué. Il est impossible d'imposer le bonheur aux gens, au nom d'une idéologie globale. Le bonheur comme les croyances est d'ordre personnel.

Les humains assujettis à la violence de ces angoisses doivent contrôler leurs peurs par l'intelligence, afin de trouver la paix et de vivre dans le respect des caractéristiques de chaque être vivant, c'est-à-dire sans essayer de les dénaturer ou travestir.

Pour cela, il faut comme pour la parabole de la flèche de Bouddha, arrêter de nous torturer avec des questions sans réponses ? Pourquoi suis-je là ? Existe-t-il une vie après la mort ? Qu'est-ce que l'infini et l'éternité ? Pour commencer le travail de deuil de notre ego, nous devons accepter l'impermanence et la vacuité du monde pour profiter en paix de chaque seconde de notre vie, faire des actions positives tout en arrêtant de nous plaindre.

Nous devons donc lutter contre notre égoïsme de survie à nous

vouloir, à nous voir et à nous concevoir comme immortels. Encore plus quand nous avons du pouvoir, car plus nous en avons, plus nous pensons pouvoir et devoir être immortels.

Toutes les plus grandes œuvres architecturales au monde sont le fait même de cette recherche d'immortalité. L'homme est un constructeur par nature et cette construction est une partie de notre éternité. Paradoxalement, nous sommes capables de la plus grande des violences et de tuer pour cette éternité ; plus concrètement pour un moment de gloire de cette éternité.

Heureusement des enseignements, des textes nous proposent autre chose, une vision plus réaliste et moins prétentieuse que ce désir d'immortalité, lié au trop grand attachement que nous portons à notre Soi.

Tout n'est-il pas en fin de compte vanité ? À quoi cela sert-il de faire souffrir autrui et nous-mêmes par notre violence, par notre arrogance, alors que même le plus grand des rois est voué à la vacuité de la mort ?

Vanité des vanités ! Dit l'Ecclésiaste

Vanité des vanités - tout est vanité

Ecclésiastes 1.2

Qohélet (l'ecclésiaste, celui qui parle à la foule) est certainement un des plus beaux et plus profonds textes de l'ancien testament. Par certains côtés, il se rapproche de l'enseignement de Bouddha sur le renoncement à l'attachement.

Ce n'est pas un texte pessimiste, mais un texte profond sur la réalité et la vanité de notre vie. Il décrit l'amour de l'instant présent et la joie de profiter du soleil. Même s'il y a jamais rien de nouveau sous le soleil, il suffit de l'accepter pour ne plus en avoir peur.

Si nous définissons Dieu comme étant le maître de l'ordre qui sépare à tout instant la création du chaos (Antoine Nouis, *L'Aujourd'hui de la Création*), nous nous rapprochons singulièrement

de la cosmologie bouddhiste, pour qui le monde fut créé par le dharma, c'est-à-dire les lois régissant toutes choses dans l'univers.

Dans une lecture et une interprétation plus spirituelle de la bible, nous pouvons y retrouver les mêmes concepts que dans le bouddhisme à quelques détails près.

Dans la bible, l'homme est corrompu par les fruits de la connaissance qui nous font prendre conscience de notre ego, de notre fin irrémédiable et de la mort. Le texte de l'Ecclésiaste sur la vanité et la souffrance de la conscience de notre mort prochaine, décrit parfaitement cet état de fait auquel il faut ajouter la notion de l'infini et de la création.

Pour le bouddhisme, tout est également souffrance, mais sans aucune idée de péché, car nous sommes des êtres physiques et temporels, voués à la mort, ayant une certaine conscience de l'intemporalité, de l'éternité. Cet état de fait nous met dans une situation d'extrême angoisse, liée à la perte de notre mémoire, de notre ego et au désir de les sauvegarder.

Dans les deux cas, c'est notre connaissance, notre conscience qui nous fait souffrir, car si nous étions des êtres sans conscience, nous vivrions sans angoisse et sans la violence qui en découle.

En conclusion, nous pouvons dire que la violence est en nous, comme l'amour. Nous ne devons pas fermer les yeux, mais accepter la nature humaine comme elle est. Changer cette nature par la violence messianique ne fera qu'attiser la haine et une violence encore plus grande en retour. Toutes les tentatives messianiques pour changer le monde par la force ont été des échecs dans l'histoire. Il est impossible de transformer la nature profonde de l'homme rapidement ; notre évolution est loin d'être achevée. Le lion mangera peut-être du foin dans un millier d'années et nous vivrons peut-être en paix.

Il ne faut pas espérer vouloir radicalement changer notre nature. La violence fait partie de nous ; nous pouvons la soigner, l'atténuer,

non pas en la rejetant d'un bloc, mais en la considérant comme faisant intrinsèquement partie de nous.

Condamner n'est pas une solution. Nous devons accepter le fait que nous sommes des êtres faibles, mais doués d'intelligence. Nous devons donc nous pardonner les uns les autres et vivre tant bien que mal ensemble. Pas forcément mélangés, mais dans la dignité et le respect de chaque culture, quitte même à créer de nouvelles cultures. Il y a suffisamment de place et d'amour pour tous, si nous arrivons à mieux contrôler notre croissance exponentielle.

La paix n'est en fin de compte qu'un problème d'espace. Les éléphants attaquent les hommes lorsqu'ils n'ont plus suffisamment de forêts et donc de nourriture pour vivre. Nous ne sommes pas différents, sauf qu'en plus de cette recherche d'un espace physique, nous devons également créer un espace spirituel, un espace de sagesse pour accepter notre impermanence et de ne pas avoir de réponses à nos questions existentielles sur l'origine de l'univers.

Essayons juste de vivre en paix, dans nos espaces de paix.

Solutions individuelles

En attendant une nouvelle gouvernance telle que nous la proposons, nous pouvons à titre personnel et individuel déjà appliquer au quotidien les notions que nous avons abordées. Les conseils qui vont suivre, sont avant tout des pistes de réflexion, ils ne sont en rien exhaustifs. Libre à vous de vous approprier ces notions et d'en appliquer les principes dans votre vie, s'ils font sens à vos yeux.

Espace

Notre maison extérieure, notre écologie collective, semble à ce jour être en équilibre sur un territoire de la taille d'une nation. Au-delà, commencent les problèmes de convergences d'intérêts, notamment pour des États adoptant des principes libéraux, ceux-là même composant l'Europe. L'idée du partage volontaire avec des parents lointains fonctionne lorsque tout va pour le mieux. La crise de la Covid-19 fut en cela, un véritable révélateur.

Lorsque le protectionnisme s'impose, la solidarité s'effrite. La bataille des masques chirurgicaux en fut la parfaite démonstration. Un certain nombre de pays ont joué des coudes au détriment de la solidarité européenne pour acquérir le bien précieux. Cette crise révéla en plus le problème de la souveraineté nationale et de la dépendance vis-à-vis de la Chine, le plus grand producteur de masques au monde.

L'Europe est en soi une belle idée, celle d'une civilisation et d'une histoire commune des peuples de la péninsule européenne

occidentale. L'Europe orientale est quant à elle, déjà unifiée sous la direction de la Russie. Pour créer l'Europe occidentale fédérale chère à Victor Hugo, il faudrait redéfinir notre système politique comme nous l'avons vu précédemment, et à l'unisson, ce qui semble très difficilement réalisable à l'heure actuelle. A quelques exceptions près, les intérêts sont encore bien trop divergents entre l'Allemagne et la France par exemple, sans parler du problème de la langue. Une collaboration européenne d'États souverains semble être la meilleure solution à notre stade d'évolution politique et civilisationnelle.

Il est donc nécessaire de progresser par étapes vers cette Europe idéale. La première est de voter intelligemment, afin de ne pas nous diriger vers une Europe bureaucratique inhumaine, régie par des fonctionnaires sans aucun contre pouvoir. La France se doit d'être souveraine comme tous les autres pays membres. L'abstention n'a jamais été et ne sera jamais une solution. A titre individuel et par le biais de notre vote, nous pouvons ensemble, démocratiquement, faire bouger les lignes.

Il est judicieux de prendre conscience et commencer à établir notre propre espace souverain, car l'état profond européen, téléguider par les hauts fonctionnaires, les lobbies industriels et idéologiques, est en train de détruire toutes nos valeurs.

Sans devenir un survivaliste paranoïaque, il est intéressant d'essayer, si votre profession le permet, de quitter l'urbanisation des grandes villes où des promoteurs vous vendent un morceau de béton dans une spéculation foncière irrationnelle.

Cette spéculation ne peut exister que si un afflux de population arrive toujours en plus grand nombre dans un espace restreint. Ce phénomène augmente ainsi mécaniquement le prix de la terre (sauf à la nationaliser), par cet accroissement de demande d'espace, en l'occurrence, les terres où se trouve l'énergie. Lorsque l'espace devient rare, alors les opportunistes construisent des tours pour parquer les citoyens dans un urbanisme vertical, poussant les

personnes à vivre comme du bétail. Par un endettement généralisé, ils deviennent propriétaires d'un morceau de béton sans grande valeur réelle, si ce n'est au prorata de l'énergie se trouvant à cet endroit. Lorsque cette énergie disparaîtra, par son épuisement inexorable ou par sa délocalisation, ce bien perdra fatalement de sa valeur.

Le déménagement en zone rurale devient dès lors pertinent. Cela permet un retour à la nature et une plus grande autonomie avec un jardin potager, quelques poules, et le plus important un point d'eau.

Cet espace sera bien plus valorisant pour votre épanouissement personnel que d'être parqué comme du bétail dans des mégapoles polluées et surpeuplées.

Pour ceux dont le métier ne permet pas un retour à la vie rurale, il est conseillé de louer un appartement en ville et de placer son capital dans un espace rural, qui pourra servir de repli stratégique en cas de crise.

Energie

L'économie est une science au même titre que la médecine. Des économistes exercent de la même manière et au quotidien cette science, avec des méthodes d'analyse scientifique. Si l'une des fonctions du politique est en effet de gérer la cité, pour autant, la science économique ne fait pas partie de la science politique. Elle en reste un outil qui ne doit pas être politisé comme nous le constatons aujourd'hui. Depuis plusieurs années, les politiques tentent de se déguiser en économistes et font croire à la population que l'économie fait partie intégrante de la politique. Si l'on peut politiser plus facilement l'économie que la médecine, on ne peut pas pour autant utiliser l'économie comme un instrument dogmatique. Nous devons par conséquent éliminer cette croyance selon laquelle les politiques sont des économistes. Il est nécessaire

maintenant de faire autant confiance aux médecins qu'aux économistes. Nous devons donc réhabiliter ces derniers au sein de la société et leur redonner de la voix au travers de chacun de nos actes et de nos paroles. La science économique n'est pas une science exacte dans le sens où le consensus est rarement obtenu au sein des différentes écoles. Néanmoins, il est préférable de laisser les économistes trouver des solutions plutôt que les politiques. Le dogmatisme politique ne peut en aucun cas tenir en otage les sciences économiques.

Il serait d'ailleurs temps de créer le CERN des sciences économiques, regroupant tous les plus grands savants économistes de tous les pays, dans une démarche scientifique pour le plus grand bien de l'humanité.

Ce nouvel organisme est nécessaire car l'économie, que nous le voulions ou pas, est globale. Nous sommes tous des colocataires de la terre ; il est temps qu'une forme de syndicat s'organise. Nous ne pouvons plus être gouvernés par des politiques prêchant leur chapelle ou téléguidés par le pouvoir de l'argent. Nous devons intégrer des raisonnements plus scientifiques à nos décisions, et moins émotionnels sur les sujets économiques. Pour le futur de nos enfants, il est primordial de comprendre ce qui est bien ou moins bien pour notre économie mondiale, et donc de s'instruire avec l'aide de vrais économistes et scientifiques.

Délocaliser une usine, supprimer des emplois ici et en créer là-bas, n'est pas aussi simple que ce que nous voudrions croire. Il est préférable certaines fois, de délocaliser une usine dans des pays pauvres au lieu de la subventionner à perte, pour ensuite la remplacer par une autre activité, plus en adéquation avec l'économie du pays. Ce geste de solidarité permettrait à certains pays moins instruits de développer leur propre industrie. Cette délocalisation n'a pas pour objectif d'enrichir une énième fois des actionnaires, mais de transférer de la richesse, du savoir-faire au travers de comportements et de décisions éthiques. Seul un CERN

mondial des sciences économiques pourrait apporter cette vision et cette discipline.

Il devient ainsi évident qu'une distribution solidaire de l'énergie est un atout pour la paix dans le monde. En attendant la mise au point de la fusion nucléaire, devant créer une énergie quasi-illimitée et à moindre coût (hors recherche et développement), le solaire reste une piste intéressante et abordable pour un foyer.

Afin de pérenniser un espace rural, l'énergie solaire est une bonne solution combinée au nucléaire traditionnel. Cette dernière reste à ce jour l'énergie la moins chère (hors coût de démantèlement) et la moins polluante. Bien évidemment, elle a comme toutes les énergies des inconvénients ; la gestion des déchets par exemple ou le risque d'un accident nucléaire. Mais l'un dans l'autre, cette énergie permet à la France par exemple, de rester souveraine en matière énergétique, à condition que les politiques, sous la pression des lobbies écologistes dogmatiques, ne ferment pas toutes les centrales nucléaires. Une famille pourrait devenir presque autonome, dans un espace rural épanouissant avec une énergie peu chère combinant nucléaire et solaire.

Il ne resterait alors plus qu'à adjoindre la dernière partie du cercle devant nous amener à la convergence des 3E pour concevoir un véritable espace de paix : l'éducation, au travers de la capitalisation du temps libre.

Éducation

Comme nous l'avons compris, l'humanité ne va pas se transformer en un large mouvement ascétique jainiste décidant de se laisser mourir de faim, pour ne plus commettre la moindre violence contre la vie.

Etant au stade de l'adolescence dans notre évolution cognitive, il faut rapidement mettre en place un système éthique adapté à nos problèmes.

L'anarchisme avec des adolescents agités ne pouvant pas fonctionner, nous avons besoin d'une autorité pour développer la discipline nécessaire à notre éducation, permettant ainsi notre instruction à l'éveil.

Si Einstein eut le génie de continuer de réfléchir comme un enfant face à des problèmes d'adultes, c'est qu'il en eut le temps. Sans ce capital de temps libre, jamais il n'aurait pu concevoir la relativité restreinte.

Au-delà du temps libre lui permettant de réfléchir, il ne conçut pas la relativité restreinte isolé dans une tour d'ivoire, mais bien en contact avec l'extérieur, avec les idées de son temps et le travail d'autres chercheurs comme Giordano Bruno, Johannes Kepler, Isaac Newton, Henri Poincaré et tant d'autres. Einstein n'aurait jamais été le génie qu'il fut sans eux ; le génie est engendré par un phénomène collectif, en dehors des qualités cognitives qui sont quant à elles, propres à un individu.

Le génie pouvant être défini comme la capacité d'organiser et de conceptualiser des idées collectives, c'est-à-dire inventer de nouveaux concepts sur la base d'anciennes idées. Personne n'est réellement le propriétaire d'une idée ; nous sommes tous le résultat d'une co-production conditionnelle.

Conclusion

Si vous êtes arrivés au terme de ce livre, vous avez donc puisé dans votre capital temps et dépensé une partie de votre épargne dans votre soif de connaissance. Si ce livre vous a apporté une réflexion, des solutions, une envie de changer de paradigme social, vous avez alors réalisé peut-être un bon investissement. Dans le cas contraire, vous aurez juste perdu votre temps, la seule ressource de ce monde qui n'est pas remplaçable.

Le temps libre est donc la chose la plus précieuse au monde, il permet d'inventer et d'évoluer. Seul le temps libre nous offre la possibilité d'apprendre, aussi bien physiquement qu'intellectuellement.

Quand bien même nous pensons développer une idée dans la solitude grâce à ce temps libre, nous ne sommes que des nains sur des épaules de géants (*nani gigantum humeris insidentes*, Bernard de Chartres). Ce que Bernard de Chartres, auteur du XVII^{ème} siècle, a voulu dire, c'est que nous ne sommes rien sans l'apport de nos maîtres les géants, nos anciens.

Nous sommes des êtres collectifs, les héritiers de la culture de nos aïeux, le résultat de la co-production de notre culture et de notre civilisation. Notre devoir est de nous éveiller au fait que nous sommes des êtres temporels, à défaut de croire, et de ce fait de nous concentrer sur notre vie actuelle. En léguant aux futures générations un travail bien fait, nous deviendrons à notre tour des géants. Une nouvelle génération de nains s'appuiera sur nos épaules. Cette transmission est le sens même de la vie.

La transmission ultime étant de laisser notre place dignement à nos héritiers. Afin de s'éveiller à leur tour, ces derniers feront ainsi bonifier cet héritage ancestral sous les conseils des anciens, faisant perdurer à travers le temps la culture.

La mort est donc sous cet angle, synonyme de paix éternelle.

« Par son Vide et sa quiétude, le Saint rejoint la Vertu du Ciel. »

Tchouang-Tseu

ANNEXES

Dans ces annexes, nous comparerons la Genèse de l'Ancien Testament avec le courant bouddhiste Theravada, appelé le petit véhicule en opposition au grand véhicule, le Mahayana. Le courant Theravada est implanté principalement au Sri Lanka, au Myanmar, en Thaïlande, au Laos et au Cambodge. Le Mahayana quant à lui, est pratiqué au Tibet, en Chine, avec le bouddhisme de la Terre Pure ou encore dans sa version très épurée le Zen, au Japon.

Le Theravada se revendique plus traditionaliste et proche des écrits fondateurs avec la Triple corbeille (*Tripitaka*), regroupant en langue pali, les plus anciens textes des paroles de Bouddha.

Le courant philosophique Theravada, pratiqué par des millions d'adeptes, a lui aussi un mythe fondateur, une genèse, expliquant notre présence dans le monde. Certaines personnes pourraient rétorquer qu'il n'y a pas de création du monde dans le bouddhisme originel et d'autres personnes pourraient dire qu'il n'est ni une philosophie, ni une religion. En réalité, il est avant tout une méthode, un remède pour soigner l'humanité de ses angoisses existentielles et de ses névroses profondes. Les bouddhistes n'échappent pas au besoin très humain de se définir, ils ont donc créé leur propre genèse sur la base d'un mélange de croyances pré-bouddhiques, hindouistes et animistes.

La littérature sur le sujet est de fait abondante, mais pour comparaison, nous prendrons les écrits basés sur les travaux d'Adhémar Leclère (*Le Bouddhisme au Cambodge*), repris par François Bizot (*La guirlande de Joyaux*). Adhémar Leclère arrive à définir d'une manière juste cette notion assez complexe dans le

texte khmer datant du XIXème siècle : Préas Prohm.

Par la suite, nous présenterons des passages de la Bhagavad-Gita, le chant du Bienheureux, sagesse indienne datant du IIème siècle av. J.- C., traduite du Sanskrit par Émile-Louis Burnouf en 1861 et mis en page par les Éditions Virtuelles Indes Réunionnaises.

Adhémard Leclère explique habilement la différence fondamentale entre le bouddhisme, l'hindouisme et les religions du Livre.

Bouddha ne prit jamais la peine de décrire une origine du monde, il laisse librement les croyances faire leur chemin. Celles de son époque étaient brahmaniques. Dans cette cosmologie, Dieu contient le monde, les mondes en lui, dans son énergie éternelle, sans existence d'un début ou d'une fin. Dans le monde védique, tout est cyclique, il n'y a pas un univers, mais des milliards d'univers qui naissent et meurent à tout instant. Les âmes éternelles sont réincarnées suivant leur karma, en quelque sorte la jauge de leurs bonnes et mauvaises actions, jusqu'à leur réintégration (samsara) au sein de l'énergie primordiale, une fois détachées des désirs matériels. Le dharma, la loi de l'univers est cette énergie primordiale. De fait, l'hindouisme et le bouddhisme sont des cultes moins égocentrés que les religions du Livre où le messianisme et le paradis sont offerts aux hommes qui se soumettent correctement à Dieu, leur créateur.

Le bouddhisme a adapté le brahmanisme dans sa conception de la cosmologie. C'est-à-dire, l'idée que Brahma et tous les autres Dieux sont également contraints au karma et souffrent du samsara (la roue des réincarnations). En revanche, comme ils ont atteint des niveaux spirituels très élevés, leur cycle de vie est incomparable au nôtre.

Dans cette conception, il arrive donc un moment où Brahma se retrouve seul, car l'univers et la terre en particulier n'existent plus, étant retournés à leur état incréé. Brahma après plusieurs dizaines de milliards d'années, seul, ayant oublié l'existence précédente de la

Terre, se dit qu'il serait bien de créer un monde pour s'occuper un peu. Dans un nouveau cycle de création, la terre apparut sans que Brahma n'y soit pour rien, mais à tort, il pensa en être le créateur, et le revendiqua auprès des Hommes...

Voici comment le bouddhisme explique la création du monde et des dieux. Tout est cyclique et impermanent dans l'éternité de la vie et de la mort.

Pour mettre fin au cycle infernal de l'impermanence, et de fait aux souffrances, il faut atteindre un niveau extrêmement élevé de renonciation pour se réintégrer en l'éternel, le Nirvana. Il est à noter que dans le bouddhisme, le plaisir fait partie intégrante de la souffrance, car une fois estompé, l'absence de plaisir crée une dépendance toxique.

Le Nirvana est un état de paix dans lequel l'Homme est libéré. Il peut être associé à une forme de vide, comme celui du Tao, défini comme un vide rempli de potentiel. Cette notion est complexe à comprendre pour les occidentaux habitués à un temps linéaire et progressif.

Dans les religions asiatiques au sens large, le temps n'est pas linéaire mais cyclique, sans début ni fin, de fait éternel. À l'inverse, pour le Judaïsme et ses avatars, le temps peut être considéré comme créé par Dieu, puisque avant l'ordre de la création, il y avait le tohu-bohu, c'est-à-dire un chaos primordial sans notion de temps. Même si nos instruments mesurant le fond cosmologique de l'univers montrent une expansion exponentielle. Il ne faut pas oublier que nous ne mesurons que la partie nous étant visible, sans prendre en compte la possibilité très sérieuse d'un multivers, où le nôtre ne serait qu'un parmi tant d'autres.

Ou encore le modèle cosmologique Janus du physicien Jean-Pierre Petit, inspiré par le physicien nucléaire Andreï Sakharov, complétant l'équation d'Einstein, avec la notion d'antimatière à masse négative, avec un monde jumeau du notre en négatif où le

temps s'écoule à l'envers.

Enfin quand bien même il y aurait un début et une fin, le bouddhisme nous enseigne que rien n'est sans cause et rien n'est sa propre cause, définissant la notion de coproduction. Si Dieu a créé le monde, Dieu est incréé et donc éternel ; on revient donc au sens de la cosmologie asiatique. Dieu serait une sorte de dharma, une force universelle infinie et éternelle.

Si l'univers s'était auto-crée, ce qui en soi est totalement irrationnel mais en accord avec la logique occidentale de la progression du temps, d'un début et d'une fin, cela engendrait le problème de l'existence d'un avant la création du monde, d'avant le temps, c'est-à-dire d'un vide donnant naissance à l'univers. Ce questionnement nous ramène à cette notion très intéressante du vide plein de potentialité. Aujourd'hui cette théorie est scientifiquement démontrée, car en réalité, il n'y a pas de vide, même dans l'espace intergalactique. Afin de simuler le Big Bang, le CERN a percuté des atomes entre eux, à presque la vitesse de la lumière ; il en est apparu de nouvelles particules. Au premier abord, il serait possible de penser qu'elles furent créées à partir du vide, mais en réalité, elles étaient dans un état proche du néant, dans un sommeil extrêmement profond, une mort temporaire : le potentiel du vide. Par cette collision atomique, elles se sont réactivées à la vie et semblent ainsi sortir du néant. En réalité, elles étaient là dans un état nirvanien, pourrions-nous dire.

PRÉAS PROHM

Définition du Préas Prohm, tirée du livre, *Le bouddhisme au cambodge* et écrit par d'Adhémar Leclère :

« Préas Prohm, c'est l'être sans formes, immense, qui est tout et dans tout, qui n'a point eu de commencement, et qui n'aura jamais de fin. Il est tout à la fois le passé, le présent et l'avenir sans qu'il soit possible de distinguer en lui les trois apparences du temps, car pour lui, l'Absolu, il n'y a rien de passé, rien de nouveau, rien de futur. Les faits qui pour nous s'accomplissent dans l'instant sont pour lui de toute éternité, car avant d'être des manifestations susceptibles de tomber sous nos sens, ils étaient en lui déjà éternels, sans commencement et sans fin.

Il est l'incrée sans limites dont nulle mesure ne peut mesurer l'étendue, dont nulle horloge ne compter les siècles, parce que pour Préas Prohm il n'y a ni étendue, ni temps passé, ni temps présent, ni temps futur, il y a l'espace infini et l'éternité; l'unité d'une suite de zéros sans dernier zéro.

Cette éternité, cet infini de Préas Prohm ne peuvent pas tomber sous nos sens, parce que nous ne pouvons concevoir que des relativités, ne voir que des manifestations, et aussi parce que notre pensée se perd quand nous la concentrons sur l'Absolu, sur la suite innombrable de zéros qui suivent l'unité.

Sans Préas Prohm rien ne serait, car il est la cause de tout ce qui tombe sous nos sens, la cause et l'effet de la cause. Il est à la fois ici et partout comme essence subtile et comme raison d'être. Il est par conséquent, tout éternel comme lui et en lui, immuable.

En fait il est l'Incréé sous sa forme absolue, et tout ce qui est lui, visible pour nous, les formations qui sont que ses manifestations nous permettent de le deviner, de le concevoir sous sa forme relative n'existe que pour nous.

Préas Prohm étant de toute éternité et par lui-même immense, car étant ici, partout, il est l'au-delà de l'au-delà, sans limites. Il est ainsi par lui-même dans un état de quiétude parfaite, sans passions, sans désirs, sans volonté car il est la perfection même, l'immutabilité complète, l'impérissable, et la justice immanente qui lie les causes aux effets et qui des effets fait des causes, la Loi

de causalité qui s'exerce sans qu'il intervienne jamais.

Tout se fait dans l'immensité, en lui, de lui de par soi, naturellement, sans que sa quiétude soit troublée, sans qu'une pensée naisse en lui parce que tout est lui, le passé, le présent, l'avenir, ces trois temps dans le même instant, c'est à dire dans l'éternité qui ne connaît ni kappas, ni ères, ni années, ni saisons, ni lunaisons, ni quinzaines claires, ni quinzaine obscures. Si une pensée pouvait naître de lui, cette pensée serait-lui, quelque chose de lui, mais une chose nouvelle pour lui, périssable ; une pensée qu'il n'aurait pas eue toujours, une nouveauté par conséquent détruirait à tout jamais son immutabilité parfaite, et ferait de lui, l'Absolu, une relativité vouée au changement comme toutes les relativités. Cela est impossible. De même il n'y a point de lui une action, parce qu'une action serait une chose nouvelle et qu'il n'y a point pour lui d'action qui soit nouvelle dans son éternité à lui Préas Prohm et dans son infini.

Ce que nous prenons, nous, les hommes, pour des nouveautés, pour des choses existantes, pour des faits, ce sont des relativités, c'est lui mal vu par nos yeux impuissants à bien voir et par nos sens qui ne peuvent comprendre la nature de Préas Prohm que par ses manifestations qui sont, non l'expression de sa volonté souveraine, mais des formations éternellement vouées au changement. »

Ce très beau texte décrivant la cosmologie bouddhiste cambodgienne doit être complété comme nous l'avons dit par le travail de François Bizot sur le Buddhagun, le principe créateur.

LA GUIRLANDE DE JOYAUX

« Buddhagun, personnification des vertus du Bouddha, est un principe créateur. Brah Kèv Dibbasrot, oreille divine, placé au milieu du pays des Jambosiers, sur un trône de diamants qui fait apparaître le Dhamma primordial par l'effet de sa concentration sur une série de mantra.

Buddhagun intervient ensuite pour produire, sur la base des mêmes caractères (qui sont également les constituants de son propre corps et donc la substance de Brah Kèv), l'élément liquide, l'élément solide, l'élément igné, l'élément gazeux et l'élément éthéré.

Puis à l'aide d'un peu d'humeur sèche prélevée sur le Dhamma, il fait naître un garçon.

Celui-ci possède une ombre qui devient une fille.

Les deux jeunes gens, nommés Gato et Gata, celui qui va et celle qui va, s'épanouissent progressivement et s'unissent.

Brah Kèv Dibbasrot disparaît, mais Buddhagun reste pour propager la religion du Bouddha et offrir le salut aux descendants de cette primogéniture.

Le couple primordial est ainsi produit à partir des composants du Dhamma et par l'action des vertus du Bouddha, bases physiques et morales permettant d'asseoir sa postérité et d'assumer la continuité de son enseignement.

L'allégorie correspond au moment où le Yogavacara par ses méditations fait apparaître le Bouddha au niveau du nombril, milieu du pays des Jambosiers, produisant ainsi un corps de Dhamma. En fait, ce corps est bien créé à l'aide des montras NA NO BU DDHA YA (les 5 éléments qui sont les agrégats de la forme).

Il est la substance même des vertus du Bouddha, qui constituent les bases de ce processus de réintégration.

Brah Kèv réfléchit en lui-même et se demande : Qui peut créer la terre, l'eau, le feu, le vent, l'espace ? De sa conscience il perçoit les Dhamma (la loi) définie sous le nom de Buddhagun. »

Maintenant que nous avons une idée plus précise d'une genèse bouddhiste de l'École du sud, le Theravada, et plus particulièrement

au Cambodge, il devient intéressant d'expliquer le concept de péché au travers du bouddhisme cambodgien, décrit par Adhémar Leclère. L'amour apparaît à la suite de la faute commise par Gata. Cette faute entraîne l'accouplement et fait perdre à l'homme et à la femme, leur premier état de pureté, émané du dharma, c'est-à-dire la loi primordiale parfaite de l'incrée.

Avant cet événement, il n'y avait pas de sentiments émotionnels ou physiques. De fait, cette chute les a amené sur un plan spirituel inférieur et les ont fait devenir des humains.

Nous pouvons comparer cela avec la création des premiers humains à l'image de Dieu et des Anges, appelé Élohim dans ce verset. Humains supposément purs émanés de la face de Dieu, comme Gato et Gata avant leur chute sur le plan biologique. Ce que fit plus tard Dieu, sous son nom Yahvé, en créant spécifiquement et individuellement, Adam et Eve, des humains doués du libre arbitre qui choisirent la connaissance et devinrent des êtres inférieurs aux Anges, mais libres.

Afin de compléter ces différentes notions, il est nécessaire de revenir aux origines du bouddhisme avec l'ouvrage : la Bhagavad-Gita.

Ce texte est intéressant, car il permet de mieux comprendre le bouddhisme qui en est l'héritier direct, tout en rompant avec la hiérarchie des castes, du sang et de la violence qui en découle. Nous pouvons faire une analogie avec le christianisme qui fut fondé en réaction face aux Israélites et leur notion génétique de peuple élu, une caste hiérarchique, au même sens que celle des Hindouistes, avec la caste supérieure des Brahmanes, les descendants des Aryas, signifiant noble en langue védique.

La Bhagavad-Gita est une suite de poèmes épiques et philosophiques, dans la trame de la guerre. La Bhagavad-Gita nous explique que notre enveloppe charnelle n'est que le contenant temporaire de notre âme immortelle. Mourir n'a donc pas le même

sens dramatique que dans notre société moderne.

Bien au contraire, il faut savoir mourir et tuer dans l'honneur et ne pas pleurer les morts. Car si leur vie est respectueuse des traditions, du sang et de la famille, et bien la mort les portera un peu plus près du paradis, la réintégration avec la dharma éternelle.

LA BHAGAVAD-GITA

II Yoga de la Science rationnelle

Le Bienheureux

11 « Tu pleures sur des hommes qu'il ne faut pas pleurer, quoique tes paroles soient celles de la sagesse. Les sages ne pleurent ni les vivants ni les morts ;

12 Car jamais ne m'a manqué l'existence, ni à toi non plus, ni à ces princes ; et jamais nous ne cesserons d'être, nous tous, dans l'avenir.

13 Comme dans ce corps mortel sont tour à tour l'enfance, la jeunesse et la vieillesse ; de même, après, l'âme acquiert un autre corps et le sage ici ne se trouble pas.

...

21 Comment celui qui la sait impérissable, éternelle, sans naissance et sans fin, pourrait-il tuer quelqu'un ou le faire tuer ?

22 Comme l'on quitte des vêtements usés pour en prendre de nouveaux, ainsi l'Ame quitte les corps usés pour revêtir de nouveaux corps.

23 Ni les flèches ne la percent, ni la flamme ne la brûle, ni les eaux ne l'humectent, ni le vent ne la dessèche.

24 Inaccessible aux coups et aux brûlures, à l'humidité et à la sécheresse, éternelle, répandue en tous lieux, immobile, inébranlable,

25 Invisible, ineffable, immuable, voilà ses attributs ; puisque tu la sais telle, ne la pleure donc pas.

26 Quand tu la croirais éternellement soumise à la naissance et à la mort, tu ne devrais pas même alors pleurer sur elle :

27 Car ce qui est né doit sûrement mourir, et ce qui est mort doit renaître ; ainsi donc ne pleure pas sur une chose qu'on ne peut empêcher.

28 Le commencement des êtres vivants est insaisissable ; on saisit le milieu ; mais leur destruction aussi est insaisissable : y a-t-il là un sujet de pleurs ?

29 Celui-ci contemple la vie comme une merveille ; celui-là en parle comme d'une merveille ; un autre en écoute parler comme d'une merveille : et quand on

a bien entendu, nul encore ne la connaît.

30 L'Ame habite, inattaquable, dans tous les corps vivants, Bhârata ; tu ne peux cependant pleurer sur tous ces êtres.

...

38 Si, l'âme aveuglée par l'ambition, ils ne voient pas la faute qui accompagne le meurtre des familles et le crime de sévir contre des amis,

39 Est-ce que nous-mêmes ne devons pas nous résoudre à nous détourner de ce péché, quand nous voyons le mal qui naît de la ruine des familles ?

40 La ruine d'une famille cause la ruine des religions éternelles de la famille ; les religions détruites, la famille entière est envahie par l'irréligion ;

41 Par l'irréligion, ô Krishna, les femmes de la famille se corrompent ; de la corruption des femmes, ô Pasteur, naît la confusion des castes ;

42 Et, par cette confusion, tombent aux enfers les pères des meurtriers et de la famille même, privés de l'offrande des gâteaux et de l'eau.

43 Ainsi, par ces fautes de meurtriers des familles, qui confondent les castes, sont détruites les lois religieuses éternelles des races et des familles ;

44 Et quant aux hommes dont les sacrifices de famille sont détruits, l'enfer est nécessairement leur demeure. C'est ce que l'Écriture nous enseigne.

...

47 Sois attentif à l'accomplissement des œuvres, jamais à leurs fruits ; ne fais pas l'œuvre pour le fruit qu'elle procure, mais ne cherche pas à éviter l'œuvre.

48 Constant dans l'Union mystique, accomplis l'œuvre et chasse le désir ; sois égal aux succès et aux revers ; l'Union, c'est l'égalité d'âme.

49 L'œuvre est bien inférieure à cette Union spirituelle. Cherche ton refuge dans la raison ! Malheureux ceux qui aspirent à la récompense.

50 L'homme qui reste uni à la raison se dégage ici-bas et des bonnes et des mauvaises œuvres : applique-toi donc à l'Union mystique : elle rend les œuvres heureuses.

51 Les hommes d'intelligence qui se livrent à la méditation, et qui ont rejeté le fruit des œuvres, échappent au lien des générations et vont au séjour du salut.

52 *Quand ta raison aura franchi les régions obscures de l'erreur, alors tu parviendras au dédain des controverses passées et futures ;*

53 *Quand, détournée de ces enseignements, ta raison demeurera inébranlable et ferme dans la contemplation, alors tu atteindras l'Union spirituelle. »*

...

67 *Car celui qui livre son âme aux égarements des sens voit bientôt son intelligence emportée, comme un navire par le vent sur les eaux.*

68 *Ainsi donc, héros au grand char, c'est en celui dont les sens sont fermés de toute part aux objets sensibles, que la sagesse est affermie.*

69 *Ce qui est nuit pour tous les êtres est un jour où veille l'homme qui s'est dompté ; et ce qui est veille pour eux n'est que nuit pour le clairvoyant solitaire.*

70 *Dans l'invariable Océan qui se remplit toujours viennent se perdre les eaux : ainsi l'homme en qui se perdent tous les désirs obtient la paix mais non l'homme livré aux désirs.*

71 *Qu'un homme, les ayant tous chassés, marche sans désirs, sans cupidité, sans orgueil ; il marche à la paix.*

72 *Voilà, fils de Prithâ, la halte divine : l'âme qui l'a atteinte n'a plus de troubles ; et celui qui s'y tient jusqu'au dernier jour va s'éteindre en Dieu. »*

XI Vision de la Forme universelle.

15 *« O Dieu, je vois en ton corps tous les dieux et les troupes des êtres vivants ; et le Seigneur Brahmâ assis sur le lotus ; et tous les Rishis et les célestes serpents.*

16 *Je te vois avec des bras, des poitrines, des visages et des yeux sans nombre, avec une forme absolument infinie. Sans fin, sans mi-lieu, sans commencement, ainsi je te vois, Seigneur universel, forme universelle.*

17 *Tu portes la tiare, la massue et le disque, montagne de lumière de tous côtés resplendissante ; je puis à peine te regarder tout entier : car tu brilles comme le feu et comme le soleil dans ton immensité.*

18 *Tu es l'Indivisible, le suprême Intelligible. Tu es le trésor souverain de cet Univers ; tu es impérissable ; c'est toi qui maintiens la Loi immuable ; je vois que tu es le principe masculin éternel.*

19 *Sans commencement, sans milieu, sans fin ; doué d'une puissance infinie ; tes bras n'ont pas de limite, tes regards sont comme la Lune et le Soleil ; ta bouche a la splendeur du feu sacré.*

20 *Par ta chaleur tu échauffes cet Univers. Car tu remplis à toi seul tout l'espace entre le ciel et la terre et tu touches à toutes les régions ; à la vue de ta forme surnaturelle et terrible, les trois mondes, ô Dieu magnanime, sont ébranlés.*

21 *Voici les troupes des êtres divins qui vont vers toi ; quelques-uns joignent de crainte leurs mains en haut et prient à voix basse. « Swasti ! » répètent les assemblées des Maharshis et des Saints, et ils te célèbrent dans de sublimes cantiques.*

XIII Yoga de la Distinction de la Matière et de l'Idée

12 *Je vais donc te dire ce qu'il faut savoir, ce qui est pour l'homme l'aliment d'immortalité : Dieu, sans commencement et suprême, ne peut être appelé un être ni un non-être ;*

13 *Doué en tous lieux de mains et de pieds, d'yeux et d'oreilles, de têtes et de visages, il réside dans le monde, qu'il embrasse tout entier.*

14 *Il illumine toutes les facultés sensibles, sans avoir lui-même aucun sens ; détaché de tout, il est le soutien de tout ; sans modes, il perçoit tous les modes ;*

15 *Intérieur et extérieur aux êtres vivants également immobile et en mouvement, indiscernable par sa subtilité et de loin et de près ;*

16 *Sans être partagé entre les êtres, il est répandu en eux tous ; soutien des êtres, il les absorbe et les émet tour à tour.*

17 *Lumière des corps lumineux, il est par-delà les ténèbres. Science, objet de la science, but de la science, il est au fond de tous les cœurs.*

18 *Tels sont, en abrégé, la Matière, la Science, et l'objet de la Science. Mon serviteur, qui sait discerner ces choses, parvient jusqu'à mon essence.*

19 *Sache que la Nature et le Principe Masculin sont exempts tous deux de commencement, et que les changements et les modes tirent leur origine de la nature.*

20 *La cause active contenue dans l'acte corporel, c'est la nature ; le Principe Masculin est la cause qui perçoit le plaisir et la douleur.*

21 *En effet, en résidant dans la nature, ce Principe perçoit les modes naturels ; et c'est par sa tendance vers ces modes qu'il s'engendre dans une matrice bonne ou mauvaise.*

XVIII Yoga du Renoncement de la Délivrance.

49 *L'homme dont l'esprit s'est dégagé de tous les liens, qui s'est vaincu soi-même, et a chassé les désirs, arrive par ce renoncement à la suprême perfection du repos.*

50 *Comment, parvenu à ce point, il atteint Dieu lui-même, apprends-le moi en résumé, fils de Kuntî ; car c'est là le dernier terme de la Science*

51 *La raison purifiée, ferme en son cœur, soumis, détaché du bruit et des autres sensations, ayant chassé les désirs et les haines ;*

52 *Seul en un lieu solitaire, vivant de peu, maître de sa parole, de son corps et de sa pensée, toujours pratiquant l'Union spirituelle, attentif à écarter les passions ;*

53 *Exempt d'égoïsme, de violence, d'orgueil, d'amour, de colère, privé de tout cortège, ne pensant pas à lui-même, pacifié : il devient participant de la nature de Dieu.*

54 *Uni à Dieu, l'âme sereine, il ne souffre plus, il ne désire plus. Égal envers tous les êtres, il reçoit mon culte suprême.*

55 *Par ce culte, il me connaît, tel que je suis, dans ma grandeur, dans mon essence ; et, me connaissant de la sorte, il entre en moi et ne se distingue plus.*

56 *Celui qui, sans relâche, accomplit sa fonction en s'adressant à moi, atteint aussi, par ma grâce, à la demeure éternelle et immuable.*

57 *Fais donc en moi, par la pensée, le renoncement de toutes les œuvres ; pratique l'Union spirituelle, et pense à moi toujours.*

58 *En pensant à moi, tu traverseras par ma grâce tous les dangers ; mais si, par orgueil, tu ne m'écoutes, tu périras.*

59 *T'en rapportant à toi-même, tu te dis : « Je ne combattrai pas » ; c'est une résolution vaine ; la nature te fera violence.*

60 Lié par ta fonction naturelle, fils de Kuntî, ce que dans ton erreur tu désires ne pas faire, tu le feras malgré toi-même.

61 Dans le cœur de tous les vivants, Arjuna, réside un maître qui les fait mouvoir par sa magie comme par un mécanisme caché.

62 Réfugie-toi en lui de toute ton âme, ô Bhârata ; par sa grâce, tu atteindras à la paix suprême, à la demeure éternelle.

63 Je t'ai exposé la Science dans ses mystères les plus secrets. Examine-la tout entière, et puis agis selon ta volonté.

64 Toutefois, écoute encore mes dernières paroles où se résument tous les mystères, car tu es mon bien-aimé ; mes paroles te seront profitables :

65 Pense à moi ; sers-moi ; offre-moi le Sacrifice et l'Adoration : par là, tu viendras à moi ; ma promesse est véridique, et tu m'es cher.

66 Renonce à tout autre culte ; que je sois ton unique refuge ; je te délivrerai de tous les péchés : ne pleure pas.

67 Ne répète mes paroles ni à l'homme sans continence, ni à l'homme sans religion, ni à qui ne veut pas entendre, ni à qui me re-nie ;

68 Mais celui qui transmettra ce Mystère suprême à mes serviteurs, me servant lui-même avec ferveur, viendra vers moi sans aucun doute ;

69 Car nul homme ne peut rien faire qui me soit agréable ; et nul autre sur terre ne me sera plus cher que lui.

70 Celui qui lira le saint entretien que nous venons d'avoir, m'offrira par là-même un Sacrifice de Science : telle est ma pensée.

71 Et l'homme de foi qui, sans résistance, l'aura seulement écouté, obtiendra aussi la délivrance et ira dans le séjour des bienheureux dont les œuvres ont été pures.

72 Fils de Prithâ, as-tu écouté ma parole en fixant ta pensée sur l'Unité ? Le trouble de l'ignorance a-t-il disparu pour toi, prince généreux ? » : Arjuna.

73 « Le trouble a disparu. Dieu auguste, j'ai reçu par ta grâce la tradition sainte. Je suis affermi ; le doute est dissipé ; je suivrai ta parole. » : Sanjaya.

74 « Ainsi, tandis que parlaient Vâsudêva et le magnanime fils de Prithâ, j'écoutais la conversation sublime qui fait dresser la chevelure.

75 Depuis que, par la grâce de Vyâsa, j'ai entendu ce Mystère suprême de l'Union mystique exposé par le Maître de l'Union lui-même, par Krishna :

76 O mon roi, je me rappelle, je me rappelle sans cesse ce sublime, ce saint dialogue d'Arjuna et du guerrier chevelu, et je suis dans la joie toujours, toujours.

77 Et quand je pense, quand je pense encore à cette forme surnaturelle de Hari, je demeure stupéfait et ma joie n'a plus de fin.

78 Là où est le Maître de l'Union, Krishna, là où est l'archer fils de Prithâ, là aussi est le bonheur, la victoire, le salut, là est la stabilité : telle est ma pensée. »

COSMOLOGIES ADAMIQUES

Maintenant que nous avons une idée des cosmologies hindouistes et bouddhistes, nous allons pouvoir comparer cela avec les cosmologies adamiques, de la Genèse et de la Sourate 2 du Coran.

La Genèse

« 1.1 Au commencement Dieu créa les cieux et la terre.

1-27 Et Dieu créa l'homme en son image dans l'image de Dieu il le créa mâle et femelle il les créa.

2-7 Et YHWH Dieu façonna l'homme de la poussière du sol et il souffla dans ses narines une respiration de vie et l'homme devint une âme vivante.

2-8 Et YHWH Dieu planta un jardin en Éden à l'orient et il y plaça l'homme qu'il avait façonné.

2-9 Et YHWH Dieu fit pousser du sol tout arbre agréable à voir et bon à manger et l'arbre des vies au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

2-15 Et YHWH Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden pour le travailler et le garder.

2-16 Et YHWH Dieu commanda à l'homme en disant: de tout arbre du jardin tu peux manger.

2-17 Et de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu n'en mangeras pas car au jour où tu en mangeras certainement tu mourras

2-21 Et YHWH Dieu fit tomber une torpeur sur l'homme et il dormit. Et il prit une de ses côtes et referma la chair à la place.

2-22 Et YHWH Dieu construisit la côte qu'il avait prise de l'homme en femme et il la fit venir vers l'homme.

2-23 Et l'homme (Adam) dit : Celle-ci cette fois est os de mes os et chair de ma chair

Celle-ci sera appelée femme (), parce qu'elle a été prise de l'homme ().

2-25 Et ils étaient tous deux nus l'homme et sa femme, et ils n'avaient pas

honte.3-1 Et le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que YHWH Dieu eût faits.

et il dit à la femme : Est-ce que Dieu aurait dit :

Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ?

3-2 Et la femme dit au serpent : Nous mangeons du fruit des arbres du jardin et du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin

Dieu a dit : Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas, de peur que vous ne mouriez.

3-4 Et le serpent dit à la femme : Certainement vous ne mourrez pas

3-5 mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal

3-6 Et la femme vit que l'arbre était bon à manger attrayant aux yeux, et que l'arbre était désirable pour acquérir l'intelligence et elle prit de son fruit, mangea et en donna à son mari avec elle et il mangea.

3-7 Et leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus, ils cousirent des feuilles de figuier et se firent des ceintures.

3-9 Et YHWH appela l'homme et lui dit : Où es-tu ?

3-10 Et il dit : J'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai eu peur car je suis nu et je me suis caché.

3-11 Et il lui dit : Qui t'a montré que tu es nu ?

Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais commandé de ne pas manger ?

3-12 Et l'homme dit : La femme que tu m'as donnée pour être avec moi m'a donné de cet arbre et j'en ai mangé.

3-13 Et YHWH Dieu dit à la femme : Qu'est-ce que tu as fait,

Et la femme dit : Le serpent m'a trompée et j'ai mangé.

3-16 Et à la femme il dit : je multiplierai ta souffrance et ta grossesse c'est dans la souffrance que tu enfanteras des fils et ton désir sera tourné vers ton mari et il présidera.

3-17 Et il dit à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que

tu as mangé de l'arbre dont je t'avais commandé : « Tu n'en mangeras pas », maudit est le sol à cause de toi ! c'est dans la souffrance que tu en mangeras tous les jours de ta vie !

3-19 C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu retournes au sol parce que c'est de lui que tu as été pris car tu es poussière et en poussière tu retourneras.

3-23 Et YHWH Dieu l'envoya hors du jardin d'Éden pour travailler le sol d'où il avait été pris.

3-24 Et il chassa l'homme et il installa à l'orient du jardin d'Éden les Chérubins et la flamme de l'épée tournoyante pour garder le chemin de l'arbre de vie. »

Sourate 2

« 30. Lorsque Ton Seigneur confia aux Anges : « Je vais établir sur la terre un Khalifa. Ils dirent : « Vas-Tu y désigner un qui y mettra le désordre et répandra le sang, quand nous sommes là à Te sanctifier et à Te glorifier ? » - Il dit : « En vérité, Je sais ce que vous ne savez pas ! ».

31. Et Il apprit à Adam tous les noms (de toutes choses), puis Il les présenta aux Anges et dit : « Informez-Moi des noms de ceux-là, si vous êtes véridiques ! » (dans votre prétention que vous êtes plus méritants qu'Adam).

32. Ils dirent : « Gloire à Toi ! Nous n'avons de savoir que ce que Tu nous a appris. Certes c'est Toi l'Omniscient, le Sage ».

33. Il dit : « Ô Adam, informe-les de ces noms ;» Puis quand celui-ci les eut informés de ces noms, Allah dit : « Ne vous ai-Je pas dit que Je connais les mystères des cieux et de la terre, et que Je sais ce que vous divulguez et ce que vous cachez ? »

34. Et lorsque Nous demandâmes aux Anges de se prosterner devant Adam, ils se prosternèrent à l'exception d'Iblis (Satan) qui refusa, s'enfla d'orgueil et fut parmi les infidèles.

35. Et Nous dûmes : « Ô Adam, habite le Paradis toi et ton épouse, et nourrissez-vous-en de partout à votre guise ; mais n'approchez pas de l'arbre que voici : sinon vous seriez du nombre des injustes ».

36. *Peu de temps après, Satan les fit glisser de là et les fit sortir du lieu où ils étaient. Et Nous dîmes : « Descendez (du Paradis) ; ennemis les uns des autres. Et pour vous il y aura une demeure sur la terre, et un usufruit pour un temps.*

37. *Puis Adam reçut de son Seigneur des paroles, et Allah agréa son repentir car c'est Lui certes, l'Accueillant au repentir, le Miséricordieux.*

38. *Nous dîmes : « Descendez d'ici, vous tous ! Toutes les fois que Je vous enverrai un guide, ceux qui [le] suivront n'auront rien à craindre et ne seront point affligés ».*

39. *Et ceux qui ne croient pas (à nos messagers) et traitent de mensonge Nos révélations, ceux-là sont les gens du Feu où ils demeureront éternellement.*

40. *Ô enfants d'Israël, rappelez-vous Mon bienfait dont Je vous ai comblés. Si vous tenez vos engagements vis-à-vis de Moi, Je tiendrai les miens. Et c'est Moi que vous devez redouter.*

41. *Et croyez à ce que J'ai fait descendre, en confirmation de ce qui était déjà avec vous ; et ne soyez pas les premiers à le rejeter. Et n'échangez pas Mes révélations contre un vil prix. Et c'est Moi que vous devez craindre. »*

La genèse comme le reste des versets juifs, chrétiens et coraniques dans une moindre mesure ont le grand défaut et le grand avantage d'être interprétable, sauf peut-être sur un point que nous allons découvrir. Pour les juifs, cette ambiguïté est la source même du travail de tout bon talmudiste, la recherche de la compréhension juste de la parole divine.

Une interprétation bienveillante est souhaitable, mais une interprétation malveillante peut également exister, étant donné que Dieu nous a créés libres, libres de notre jugement par rapport au bien et au mal.

Par exemple, les protestants Afrikaners ont interprété la bible au sens littéral. Ils se considèrent comme le nouveau peuple élu, des descendants de Sem. Par conséquent, ils estiment les enfants de Canaan comme leurs inférieurs, leurs esclaves de droit divin.

Béni soit l'Eternel, Dieu de Sem, et que Canaan soit leur esclave ! Que Dieu étende les possessions de Japhet, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que

Canaan soit leur esclave ! (Genèse 9, 26 et 27)

Mais il est possible d'interpréter plus allégoriquement ce verset, comme le fait Antoine Nouis dans L'Aujourd'hui de la création : *« Sem est un mot hébreu qui nom. Une des façons d'appeler Dieu est ha-chem, le nom. Sem porte en son nom la signification symbolique des mots, il représente l'esprit. Le mot Cham vient d'un radical qui veut dire être chaud. Si Sem évoque le spirituel, Cham est au contraire dans le registre de la sensualité et de l'animalité. Le mot Japhet veut aussi dire beauté. Entre Sem et Cham, Japhet représente ce qui se tient entre l'esprit et l'animalité, c'est le lieu des émotions et de la sensibilité... La liste des descendants de Sem, Cham et Japhet n'est pas à lire selon un critère généalogique, mais selon une typologie de caractère et de comportement. »*

Revenons un instant sur l'idée de peuple élu. Pour les juifs talmudistes, cela s'apparente plus à une malédiction, dans le sens où œuvrer pour le retour du paradis est en réalité une lourde responsabilité envers l'humanité. C'est pour cela que tout bon juif pratiquant doit suivre 613 règles (Mitzov) contre 311 pour les nomes et 227 pour les moines bouddhistes dans le Theravada.

Comme nous l'avons dit, il existe un point qui n'est pas interprétable se distinguant fortement du bouddhisme, celui d'un Dieu unique. Pourquoi ?

Pour nous sauver de l'enfer et surtout de nous-mêmes !

Avant l'avènement du Dieu unique, nous vivions dans le péché, idolâtrant de faux dieux, de faux génies des forêts, de faux astres solaires et un faux Veau d'or...

Nous fûmes ensuite instruits par Dieu, pour découvrir l'idée d'un Dieu unique et des règles de conduite en société. Cette période de notre évolution correspondant sans doute au passage des sociétés de libres chasseurs-cueilleurs à la sédentarisation, la concentration des Hommes en des espaces de plus en plus petits, nécessitant une organisation de plus en plus hiérarchisée et autoritaire.

Au-delà de cet instruction, Dieu nous laisse toujours le choix

final entre le bien et le mal. Pourquoi ce libre arbitre, qui est la porte ouverte au meilleur comme au pire ? Tous simplement car Dieu souhaite être suivi et aimé par libre choix, par notre choix.

Dieu a donc besoin de recevoir un amour volontaire et non contraint. En échange, nous recevrons son amour et aurons droit de retourner à la fin des temps, au jardin d'Eden. Ce paradis, duquel nous fûmes chassés pour justement acquérir ce libre arbitre.

Dieu nous donne donc un libre arbitre pour en quelque sorte nous tester, mais il reste autoritaire pour nous éduquer afin de nous instruire face au mal. Ce que fait également le bouddhisme, mais d'une manière plus douce et moins brutale. D'un point de vue historique nous pouvons penser que la sédentarisation, l'urbanisation furent plus brutales et plus précoces dans les sociétés adamiques que dans le reste du monde, hormis le cas de la Chine.

Il est possible de pousser encore plus cette idée, avec les Sept lois de Noé, selon l'interprétation talmudique, tout Homme qui n'idolâtre pas de faux dieux, est considéré comme un juif. C'est le cas d'un athée par exemple : « *Tout homme qui refuse le culte des idoles est appelé juif.* » (*L'Aujourd'hui de la création*, Antoine Nouis).

Ce qui revient à dire que les hommes peuvent arriver à vivre ensemble dans des espaces contraints par l'urbanisation, en suivant des règles communes d'éthique et de civisme.

GÖBEKLI TEPE

Pour autant, un chasseur-cueilleur animiste d'Amazonie ou d'Australie, n'aurait t'il pas droit lui aussi au paradis ? Quand bien même il serait le meilleur d'entre nous !

Ce phénomène est encore plus criant dans le Coran, où les infidèles adamiques, juifs et chrétiens doivent être convertis et les idolâtres massacrés. C'est le cas des Kurdes yézidis idolâtrant les Anges. Leur religion remonterait au site archéologique de Göbekli Tepe.

Ouvrons ensemble une parenthèse archéologique et découvrons un sens caché de la Bible.

Ce site archéologique est situé en Turquie, dans une région Kurde, près de la Syrie. Il date de 9600–8500 av. J.-C. Ce qui en fait un des plus anciens sites mégalithiques au monde, avec des structures architecturales incroyables pour cette époque. Nous sommes au début du néolithique, un peu avant la révolution agricole. Ce site fut donc bâti par des communautés de chasseurs-cueilleurs, commençant à se sédentariser.

Ce site complexe d'une beauté à couper le souffle, fut une oeuvre religieuse et un site de traitement saisonnier de grains (encore sauvages) à grande échelle, afin de nourrir la population lors de rassemblements religieux : dieux, porridge et bière.

Dans la bible, la création du monde qui correspond allégoriquement à la sédentarisation de l'Homme, remonte à 6 000 ans, soit 2 500 ans après Göbekli Tepe, il y a donc une cohérence historique.

La Bible est l'histoire de cette sédentarisation, avec ces notions de jardin, d'agriculture, du capital financier et du capital temps.

La chasse y est décrite comme mauvaise. Les deux seuls chasseurs, Nemrod et Esaü sont considérés comme de vils personnages. Nous pouvons y voir là, le passage des sociétés de chasseurs-cueilleurs à la

sédentarisation comme un évènement obligatoire pour l'humanité, le lien avec Göbekli Tepe est ainsi fait.

En revanche, si nous nous référons au livre de Yuval Noah Harari : *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*. C'est tout le contraire qui s'est passé. Les communautés de chasseurs-cueilleurs vivaient bien mieux que les premiers agriculteurs et éleveurs. Paradoxalement, le régime alimentaire de ces derniers était bien plus pauvre. De plus, ces sédentaires devinrent rapidement des esclaves du travail et des esclaves tout court par la suite lors de la complexification des sociétés.

Comme nous l'avons vu au *chapitre II - Société entre agressivité et violence*, cette société de chasseurs-cueilleurs que nous avons idéalisé pour démontrer la théorie de la complexification des sociétés, repose tout de même sur des faits archéologiques. Les chasseurs-cueilleurs vivaient en meilleure santé, plus librement et sans doute au sein de communautés plus équitables que les premiers citadins.

Notre développement démographique fit que nous nous sommes sédentarisés, créant ainsi des sociétés de plus en plus complexes. La Bible est un manuel de survie des sociétés sédentaires en forte croissance démographique. Voilà le sens nouveau que nous venons de découvrir ensemble. Tout comme les enseignements de Bouddha sont un manuel de survie psychologique individuelle.

Ces ouvrages sont donc complémentaires car ils nous enseignent la survie de l'espèce humaine à un niveau personnel et collectif.

Pour démontrer cela avec la Bible, nous allons évoquer l'allégorie de la tour de Babel, l'idée du village global, cher à nos amis mondialistes.

Les Hommes chasseurs-cueilleurs peuplèrent la surface de la terre, chaque clan parlant sa langue, au sein de leurs espaces de paix. Puis, les Hommes commencèrent à se sédentariser, et une hiérarchie se forma avec la complexification des sociétés. Les espaces de paix fusionnèrent sous la pression démographique, la

technologie répondant au besoin d'urbanisation de créer une tour filant ver le ciel, afin de loger tout ce beau monde. Les langues se créolisèrent en une seule et même structure ; l'Homme se sentant alors tout puisant devint arrogant au point d'oublier l'existence même de Dieu.

Cette histoire biblique ne vous rappelle rien ?

Un Midrash précise que la personne humaine disparaît derrière l'entreprise technologique : *« Si, parmi les personnes qui préparent les briques pour édifier la tour, une femme est sur le point d'accoucher, elle n'est pas déchargée de son travail. A l'heure de la naissance de l'enfant, elle fait des briques, et après la naissance elle continue à faire des briques en portant l'enfant dans son tablier. Quant aux hommes qui montent les briques au sommet de la tour, ils doivent être particulièrement vigilants. Si une brique tombe du haut de la tour et se brise, ce sont des pleurs et des lamentations ; en revanche lorsqu'un homme tombe du haut de la tour et se tue, personne ne le remarque. »* (*L'Aujourd'hui de la création*, Antoine Nous).

Alors Dieu sorti de son Sabbat et dispersa les hommes devenus orgueilleux et divisa de nouveau les langues et les cultures, recréant des espaces de paix ethniques et culturels !

Pourquoi ?

Parce que nous ne sommes simplement pas encore prêts à notre stade évolutif, pour vivre en paix tous ensemble au sein du village global. Afin d'y arriver, il faudrait sortir de nos violences individuelles, mais pour cela comme nous l'avons vu ensemble, il faudrait chercher la solution dans le bouddhisme.

Une fois l'éveil intérieur acquis grâce à l'étude de la doctrine bouddhiste, la société civilisée et pacifiée s'éveillera par l'étude de la Bible. Grâce à cette approche, nous pourrions vivre enfin au sein d'un espace de paix global. Afin d'y arriver, nous devons donc utiliser les avantages des deux textes, en utilisant l'approche collective de la Bible et l'approche individuelle du bouddhisme.

Nous devons comprendre que dans les religions adamiques, le

problème réside dans le fait que l'Homme est fabriqué à l'image de Dieu. Même s'il en est une copie imparfaite, il y a un lien de parenté. De nombreux passages de l'Ancien Testament révèlent un Dieu violent et colérique. La violence inhérente à l'Homme pourrait ainsi dire s'expliquer par voie de conséquence et de ressemblance. Dans la cosmologie bouddhiste, ceci est totalement impossible puisque l'incrée ne peut interférer dans l'évolution de l'Homme. Seul les dieux issus de la roue des incarnations peuvent intervenir dans son histoire. Cette capacité à agir sur la dualité du bien et du mal rejoint le principe des religions adamiques.

Nous pouvons également nous demander, quelle image de Dieu a été utilisée pour créer l'homme et la femme dans la Bible ?

Effectivement, comme Dieu n'est pas défini, il se pourrait qu'il soit la force, la volonté à l'origine du commencement du monde, au-delà du mur de Planck, c'est-à-dire, l'instant le plus lointain auquel nous pouvons remonter dans l'histoire de l'univers. Dans cette hypothèse, Dieu ne serait pas de type hominidé, mais une force fondamentale de l'univers. Cette représentation de Dieu rejoint les principes hindouistes et bouddhistes.

Pour les religions adamiques, le but est de retourner au paradis. Pour les Juifs, le retour doit s'effectuer au sein du Jardin d'Éden sur terre où ils goûteront de nouveau au fruit de la vie éternelle dans l'innocence retrouvée. Le christianisme et l'islam, religions plus modernes, imaginent que le paradis est plutôt situé dans le ciel, sans limites physiques et avec la présence de Dieu et ses anges.

En lieu et place du paradis, le bouddhisme propose à l'inverse le renoncement à la vie corporelle, dans l'annihilation de notre égo pour atteindre le Nibbana.

Une fois de plus, le bouddhisme est plus scientifiquement cohérent sur le sujet de la vie éternelle après la mort, dans le Jardin d'Éden, même si par la force des choses, les religions adamiques les plus ouvertes, comme le christianisme, revêtent aujourd'hui

une robe scientifique (*Dieu et la Science* de Jean Guiton et les frères Bogdanoff). Le bouddhisme n'a jamais condamné personne pour avoir apporté des idées trop révolutionnaires, à l'inverse des religions du Livre, comme ce fut le cas avec Jésus, Copernic ou encore Giordano Bruno.

Selon le philosophe catholique Jean Guiton, l'univers aurait été créé par une sorte d'horloge. Pour lui, c'est le seul moyen d'expliquer cette mécanique d'une complexité inimaginable de la vie. Pour l'astrophysicien Aurélien Barrau, l'explication se rapproche plus du bouddhisme ; l'univers serait multiple, il s'agirait d'un multivers. Dans cette hypothèse, nous serions le résultat fortuit de nombreuses itérations. Après des centaines de milliards d'années de cycles de créations-destructions, notre univers aurait été créé, aussi incroyable que cela puisse paraître d'un point de vue statistique et réaliste.

LE BOUDDHISME AU CAMBODGE

Ce n'est pas pour autant qu'il faille aduler le bouddhisme qui a ses propres travers, parfaitement expliqués par Adhémard Leclère dans le texte qui suit.

Le bouddhisme n'a pas comme le christianisme défendu le domaine sacré des antiques légendes en s'armant du bras séculier, en dénonçant, en poursuivant devant les tribunaux, en fournissant à ces tribunaux les juges et les considérants dont ils avaient besoin pour condamner ceux, qui trop hardis, tentaient d'explorer ces domaines ; il n'a pas, que nous sachions fait trembler un Copernic, condamné un Galilée, soutenu que la géologie, les mathématiques et l'astronomie étaient des sciences infernales. Mais, plus que le christianisme, il a su faire respecter le domaine d'erreurs sacrées dont il est surchargé et les éterniser au cœur des masses qu'il a soumises à sa doctrine, à sa foi.

Faut-il attribuer ce succès, dangereux puisqu'il peut finalement perdre le bouddhisme, à ce qu'il répond mieux que le christianisme à ce besoin de religiosité, à ce besoin de croire sans comprendre que toutes les races dans l'état actuel de la science et des consciences éprouvent plus ou moins ; à ce qu'il a mieux su soumettre l'esprit et limiter son champ visuel. Non, je ne crois pas. Le succès du bouddhisme sur ce point spécial lui vient non de sa puissance, non de sa force doctrinale, non de sa procédure habile, mais de la faiblesse intellectuelle des masses qu'il a moralement gouvernées, dont il a été le lien religieux. Ces races, contemplatives à l'excès, molles, sans initiatives, très imaginatives, paraissant avoir toujours eu pour le domaine sacré le respect absolu que nos aïeux, même les plus barbares, même les plus soumis au dogme religieux, n'ont jamais eu ; il ne semble pas qu'on ait jamais, en Extrême-Orient (la Chine et le Japon exceptés, mais ces deux pays se sont pas exclusivement bouddhistes), depuis le Buddha, songé à soulever le voile qui cache ces choses sacrées, à penser aux choses enseignées par les sâtras et les prêtres. Des penseurs libres n'ont pas surgi et, non seulement le dogme bouddhiste, mais ce qui s'est perpétué en lui des légendes brahmaniques, de la science hindoue, est demeuré hors l'examen.

Il faut bien avouer, à la décharge des races qui ont accepté le bouddhisme, que certaines notions sur les choses étaient, en Extrême-Orient, plus près de la

vérité scientifique que les mêmes notions en Orient, et que, si peu dogmatisées qu'elles fussent par le bouddhisme, les penseurs libres, les philosophes hardis devaient, moins que partout ailleurs, être entraînés à les étudier, à les mettre en doute, puisqu'elles donnaient moins prise à leur hardiesse, à leur critique. Par exemple, il est évident que la conception cosmique que le bouddhisme a trouvée à son berceau dans la société brahmanique était supérieures à la conception biblique que le judaïsme, le christianisme et le mahométisme ont trouvée à leur origine. De là une notion archaïque, bouddhique des mondes qui, sans être plus exacte, prêtait moins à la critique pré-scientifique, à la critique d'intuition, que la notion chaldéo-judaïque.

Ainsi, le bouddhisme ne prétend point que notre terre est le centre du monde et que tout ce qui se meut dans le ciel, ce qui s'agite sur terre, ont été faits pour l'homme. Il n'a pas fait de l'être humain le roi des êtres, la cause même de tout ce qui est. Son ciel n'est pas une voûte de cristal, percée de deux portes, au delà de laquelle il y a Dieu. La terre que nous habitons est à ses yeux un monde perdu dans l'espace, un monde qui appartient à un système planétaire spécial et qui flotte sur les vents à côté de millions d'autres systèmes; la terre en est un, infiniment petit; elle n'est point le centre du monde; les êtres qui l'habitent, voués à l'éternel changement, n'en sont point la cause première. La cause première est franchement déclaré inconnue.

Cette doctrine, plus large que la doctrine biblique, laissait la vue pénétrer l'immensité, ne fermait point l'infini aux hommes, leur laissait plus d'air à respirer, n'enorgueillissait point l'homme en le plaçant au centre du tout, et, par une conséquence logique, ne l'affermissait pas dans son orgueil. Elle l'entraînait vers l'Au-delà.

Certes, c'est là une supériorité, et une grande. La science moderne pouvait venir, Kopernic pouvait affirmer le mouvement, Képler définir la loi de la marche des astres, deux verres juxtaposés porter l'oeil humain jusqu'aux profondeurs de l'infini, Viète sortir les mathématiques de la nuit pour en éclairer le ciel, Galilée pouvait avec audace planter dans un ciel les points de son compas, Newton trouver les lois de l'équilibre des mondes, Voltaire pouvait rire des fables astronomiques antiques, le Verrier indiquer une point dans l'espace ou quelque chose qu'il ne voyait pas se mouvait..... tout cela pouvait

se produire sans nuire à la doctrine cosmique adoptée par les bouddhistes, sans que leur dogmes, je dirai même plus que leur idées sur la genèse des mondes fussent atteints. Alors que le christianisme, après avoir proscrit les mathématiques de l'école et les avoir considérées, avec la géologie, comme des sciences infernales, était obligé de battre en retraite et d'admettre les découvertes nouvelles, de faire mille efforts pour donner à la genèse biblique un sens qu'elle ne comporte grammaticalement pas et que tous les exégètes repoussent avec énergie, le bouddhisme pouvait accepter tout cela, le recevoir sans nuire à ses dogmes.

N'est-ce pas singulier ?

Mais cet avantage, immense au point de vue de la doctrine religieuse, est nuisible au point de vue de la science humaine :

Ce ciel infini, sans limites, ces mondes innombrables qui vivent de leur vie propre, n'attirent pas l'attention soutenue des hommes. Cette immensité, sans limites admises, se limite à ce qu'on en voit. La doctrine qui l'affirme, si arbitrairement encore, est cependant si paisible, si près de la vérité, de ce qu'il est possible à l'homme de savoir, de voir surtout quand il enfonce sa vue dans l'infini, qu'il n'y voit que l'infini de l'espace, rien d'autre, et que le désir de voir ce qui se noie dans cet infini, de savoir ce qui s'y passe, ne le mord point au cœur. Il voit sans regarder, il regarde sans voir. C'est là qu'est l'infériorité du bouddhisme, et je devrais dire du brahmanisme; cette infériorité c'est d'être arrivé, à une époque où la science n'était pas née encore, à cette conception si proche de ce que nous savons, par un effort de spéculation et non par une série d'observation notées. Ce ciel, conforme à la raison plausible, n'a rien d'attrayant, n'attire point la pensée, ne crée point les penseurs hardis qu'il aurait fallu pour prouver, les penseurs hardis que le christianisme a vu naître et je dirai qu'il a produit contre ce qu'il avait dogmatisé de la doctrine cosmogonique ancienne.

En effet, cette conception d'un ciel de cristal était ridicule; cette terre, centre de tout ce qui est, cet homme, spécialement créé pour qu'elle soit habitée, étaient si peu acceptable que la pensée devait, un jour, être amenée sur ce ciel, sur cette terre, sur cet homme, et que des irrespectueux devaient, plus qu'en Extrême-Orient, être amenés à briser ce ciel de cristal pour voir au-delà, à créer des instruments pour grossir ce qui était réputé invisible, pour peser ce qui était

réputé impondérable. Ce ridicule de la doctrine enseignée attirait l'attention, créait les explorateurs du ciel et de la terre, les insatiables de curiosité, les briseurs de dieux et de dogmes. Voilà la supériorité du catholicisme, celle de se créer des adversaires par l'école, supériorité singulière née de son erreur primitive, de son infériorité première.

Il fallait qu'il affirmât la nuit en plein jour, pour que la pensée vit ce jour dans toute sa lumière.

Le bouddhisme a avoué le jour dès son origine, et, de tous ceux qui l'ont vu, nul n'a jamais songé à en mesurer la clarté.

Nous terminerons cet exercice de la cosmologie comparative avec la parabole de la flèche empoisonnée, issue du Sutta Pitaka, la corbeille des enseignements du canon pali Tripitaka, texte fondateur du Theravada, le bouddhisme des origines.

LA PARABOLE DE LA FLÈCHE

« Ainsi l'ai-je entendu. A ce moment là, le Bhagavat séjournait dans le monastère fondé par Anathapindika, au parc Jeta, près de la ville de Shravasti.*

Un jour, alors que le bhiksu Malunkyaputta était dans une méditation solitaire, l'idée suivante lui vint à la pensée : L'univers est-il éternel ou est-il non éternel ? Le principe vital est-il la même chose que le corps ou le principe vital est-il une chose et le corps une autre chose ? Le Tathagata existe-t-il après la mort ou n'existe-t-il pas après la mort ? Existe-t-il et à la fois n'existe-t-il pas après la mort ? Ou bien est-il non existant et à la fois pas non existant après la mort ? Ces problèmes sont inexpliqués, laissés de côté et rejetés par le Bhagavat . Le Bhagavat ne me les explique pas. Le fait qu'il ne les explique pas ne me plaît pas. Je n'apprécie pas.

J'approcherai le Bhagavat et je l'interrogerai à ce propos. S'il m'explique si l'univers est éternel ou non éternel, si l'univers a une limite ou s'il est sans limite (...) alors je pratiquerai la Conduite pure sous la direction du Bhagavat. S'il ne m'explique pas si l'univers est éternel ou non éternel, si l'univers a une limite ou s'il est sans limite (...) alors en rejetant l'entraînement je redescendrai dans la vie laïque.

Dans l'après-midi, s'étant levé de sa méditation solitaire, le bhiksu Malunkyaputta s'approcha du Bhagavat. S'étant approché, il rendit hommage au Bhagavat , puis s'assit à l'écart sur un côté et dit : O Bhagavat , lorsque j'étais dans une méditation solitaire, l'idée suivante me vint à la pensée : « L'univers est-il éternel ou non éternel ? L'univers a-t-il une limite ou est-il sans limite ? (...) Ces problèmes sont inexpliqués, laissés de côté et rejetés par le Bhagavat. Le Bhagavat ne me les explique pas. Le fait qu'il ne les explique pas ne me plaît pas. Je n'apprécie pas.

J'approcherai le Bhagavat et je l'interrogerai à ce propos. S'il m'explique si l'univers est éternel ou non éternel, si l'univers a une limite ou s'il est sans limite (...) alors je pratiquerai la Conduite pure sous la direction du Bhagavat. S'il ne m'explique pas si l'univers est éternel ou non éternel, si l'univers a une limite ou s'il est sans limite (...) alors, en rejetant l'entraînement, je redescendrai dans la vie laïque. »

O Bhagavat , si le Bhagavat sait que l'univers est éternel, qu'il me le dise. Si le Bhagavat sait que l'univers n'est pas éternel, qu'il me le dise. Si le Bhagavat ne sait pas si l'univers est éternel ou non, alors quand une personne ne sait pas, ne voit pas, elle doit dire par honnêteté : « Je ne sais pas, je ne vois pas. » Le bhikṣu Malunkyaṇḍita répète la même phrase concernant les autres opinions.

Le Bhagavat dit : O Malunkyaṇḍita, est-ce que je vous ai jamais dit : « Venez Malunkyaṇḍita, pratiquez la Conduite pure sous ma direction et je vous expliquerai si l'univers est éternel ou non éternel, si l'univers a une limite ou s'il est sans limite (...) ? »

Non, Bhagavat.

Alors, ô Malunkyaṇḍita, est-ce que vous m'avez jamais promis: « Bhagavat, je pratiquerai la Conduite pure sous la direction du Bhagavat et le Bhagavat m'expliquera si l'univers est éternel ou non éternel, si l'univers a une limite ou s'il est sans limite (...) ? »

Non, Bhagavat.

Il est donc clair, ô Malunkyaṇḍita, que je ne vous ai pas promis: « Venez, ô Malunkyaṇḍita, pratiquez la Conduite pure sous ma direction et je vous expliquerai si l'univers est éternel ou non éternel, si l'univers a une limite ou s'il est sans limite (...) », et que vous ne m'avez pas promis non plus : « Bhagavat, je pratiquerai la Conduite pure sous la direction du Bhagavat et le Bhagavat m'expliquera si l'univers est éternel ou non éternel, si l'univers a une limite ou s'il est sans limite (...) »

En ce cas, ô homme stupide, que refusez-vous ? Si quelqu'un dit : « Je ne pratiquerai pas la Conduite pure sous la direction du Bhagavat, tant qu'il ne m'aura pas expliqué si l'univers est éternel ou non éternel, si l'univers a une limite ou s'il est sans limite (...) », l'interrogateur pourra mourir, sans que ces questions reçoivent de réponse du Tathagata.

C'est tout comme si, ô Malunkyaṇḍita, un homme ayant été blessé par une flèche fortement empoisonnée, ses amis et parents amenaient un médecin chirurgien, et que l'homme blessé dirait : « Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir qui m'a blessé : si c'est un ksatriya, ou un brahmane, ou un vaisya, ou un sudra ? »

Puis il dirait : « Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir qui m'a blessé : Quel est son nom ? Quelle est sa famille ? »

Puis il dirait : « Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir qui m'a blessé : s'il est grand, petit ou de taille moyenne. »

Puis il dirait : « Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir la couleur de l'homme qui m'a blessé : s'il est noir, ou brun, ou de couleur d'or ? »

Puis il dirait : « Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir d'où vient cet homme qui m'a blessé : De quel village, ou de quelle ville, ou de quelle cité ? »

Puis il dirait : « Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir avec quelle sorte d'arc on a tiré sur moi : Etait-ce une arbalète ou un autre arc ? »

Puis il dirait : « Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir quelle sorte de corde a été employée sur l'arc : Etait-elle en coton ou en roseau, en tendon, en chanvre ou en écorce ? »

Puis il dirait : « Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir de quelle manière était faite la pointe de la flèche : Etait-elle en fer ou d'une autre matière ? »

Puis il dirait : « Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir quelles plumes ont été employées pour la flèche : Etaient-ce des plumes de vautour, de héron, de paon ou d'un autre oiseau ? »

Puis il dirait : « Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir avec quelle sorte de tendon la flèche a été enfermée : Avec des tendons de vache, ou de boeuf, ou de cerf, ou de singe ? »

Puis il dirait : « Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir si c'était une flèche ordinaire ou une autre sorte de flèche ? »

O Malunkyaputta, cet homme mourrait sans le savoir. De même, ô Malunkyaputta, si quelqu'un dit : « Je ne pratiquerai pas la Conduite pure sous la direction du Bhagavat tant qu'il ne m'aura pas expliqué si l'univers est éternel ou non éternel, si l'univers a une limite ou s'il est sans limite (...) », il mourra avec des questions laissées sans réponse par le Tathagata.

La vie dans la Conduite pure, ô Malunkyaputta, ne dépend pas de l'opinion : l'univers est éternel. La vie dans la Conduite pure ne dépend pas de l'opinion :

l'univers est non éternel. Bien qu'il existe une opinion selon laquelle l'univers est éternel et une opinion selon laquelle l'univers est non éternel, il existe avant tout la naissance, la vieillesse, la mort, le malheur, les lamentations, la douleur, la peine, la détresse. Moi, j'enseigne leur cessation ici-bas, dans cette vie même.

La vie dans la Conduite pure, ô Malunkyaputta, ne dépend pas de l'opinion : l'univers a une limite. La vie dans la Conduite pure ne dépend pas de l'opinion : l'univers est sans limite. Bien qu'il existe une opinion selon laquelle l'univers a une limite et une opinion selon laquelle l'univers n'a pas de limite, il existe avant tout la naissance, la vieillesse, la mort, le malheur, les lamentations, la douleur, la peine, la détresse. Moi, j'enseigne leur cessation ici-bas, dans cette vie même.

La vie dans la Conduite pure, ô Malunkyaputta, ne dépend pas de l'opinion : le principe vital est la même chose que le corps. La vie dans la Conduite pure ne dépend pas de l'opinion : le principe vital est une chose et le corps une autre chose. Bien qu'il existe une opinion selon laquelle le principe vital est la même chose que le corps et une opinion selon laquelle le principe vital est une chose et le corps une autre chose, il existe avant tout la naissance, la vieillesse, la mort, le malheur, les lamentations, la douleur, la peine, la détresse. Moi, j'enseigne leur cessation ici-bas, dans cette vie même.

La vie dans la Conduite pure, ô Malunkyaputta, ne dépend pas de l'opinion : le Tathagata existe après la mort. La vie dans la Conduite pure ne dépend pas de l'opinion : le Tathagata n'existe pas après la mort. La vie dans la Conduite pure ne dépend pas de l'opinion : le Tathagata existe et à la fois n'existe pas après la mort. Bien qu'il existe une opinion selon laquelle le Tathagata existe après la mort et une opinion selon laquelle le Tathagata n'existe pas après la mort, il existe avant tout la naissance, la vieillesse, la mort, le malheur, les lamentations, la douleur, la peine, la détresse. Moi, j'enseigne leur cessation ici-bas, dans cette vie même.

La vie dans la Conduite pure, ô Malunkyaputta, ne dépend pas de l'opinion : le Tathagata existe et à la fois n'existe pas après la mort. La vie dans la Conduite pure ne dépend pas de l'opinion : le Tathagata est non existant et à la fois pas non existant après la mort. Bien qu'il existe une opinion selon laquelle le Tathagata existe et à la fois n'existe pas après la mort, et une opinion selon

laquelle le Tathagata est non existant et à la fois pas non existant après la mort, il existe avant tout la naissance, la vieillesse, la mort, le malheur, les lamentations, la douleur, la peine, la détresse. Moi, j'enseigne leur cessation ici-bas, dans cette vie même.

Par conséquent, ô Malunkyaputta, gardez donc dans votre pensée ce que j'ai expliqué comme expliqué et ce que je n'ai pas expliqué comme non expliqué. Quelles sont les choses que je n'ai pas expliquées ? Je n'ai pas expliqué si cet univers est éternel ou s'il n'est pas éternel. Je n'ai pas expliqué si l'univers a une limite ou s'il n'a pas de limite.

Je n'ai pas expliqué si le principe vital est la même chose que le corps ou si le principe vital est une chose et le corps une autre chose. Je n'ai pas expliqué si le Tathagata existe après la mort ou si le Tathagata n'existe pas après la mort. Je n'ai pas expliqué si le Tathagata existe et à la fois n'existe pas après la mort. Je n'ai pas expliqué si le Tathagata est non existant et à la fois pas non existant après la mort.

Pourquoi ne l'ai-je pas expliqué ? Parce que ce n'est pas utile, que ce n'est pas fondamentalement lié à la Conduite pure et que cela ne conduit pas à l'aversion, au détachement, à la cessation, à la tranquillité, à la pénétration profonde, à la réalisation complète, au nirvana. C'est pourquoi je ne l'ai pas expliqué.

Quelles sont, ô Malunkyaputta, les choses que j'ai expliquées ? J'ai expliqué le dukkha, J'ai expliqué la cause du dukkha. J'ai expliqué la cessation du dukkha. J'ai expliqué le chemin qui conduit à la cessation du dukkha. Pourquoi, ô Malunkyaputta ai-je expliqué ces choses ? Parce que c'est utile, fondamentalement lié au but de la Conduite pure, que cela conduit à l'aversion, au détachement, à la cessation, à la tranquillité, à la pénétration profonde, à la réalisation complète, au nirvana. C'est pour cela que je les ai expliquées.

Par conséquent, ô Malunkyaputta, gardez donc dans votre pensée ce que je n'ai pas expliqué comme non expliqué et ce que j'ai expliqué comme expliqué. Ainsi parla le Bhagavat. Ravi, le Malunkyaputta se réjouit des paroles du Bhagavat. »

CONCLUSION DES ANNEXES

Nous pouvons conclure cette partie sur la proposition faite par le bouddhisme de nous concentrer sur les remèdes et non sur les causes, encore moins sur leurs origines, qui sont de l'ordre de croyances personnelles.

Notre capacité à tendre vers le collectif relève en revanche de notre attitude à cohabiter pacifiquement, en gérant sereinement nos croyances individuelles, c'est-à-dire, ne pas imposer nos points de vue religieux ou philosophiques aux autres, aussi forts fussent-ils.

Quand bien même l'Europe fut une terre chrétienne, elle fut tout d'abord païenne. Elle est aujourd'hui athéiste, voir scientifique ; l'Europe évolue avec son temps sans pour autant renier son passé fondateur civilisationnel.

Un équilibre intelligent entre science et spiritualité est une bonne solution pour traiter notre violence liée à nos angoisses existentielles. Adopter une religion ou une philosophie souple et douce permet d'apprendre à vivre dans la sérénité et de se prémunir des dangers du messianisme. En réalité, il n'existe pas une solution, mais des remèdes plus ou moins efficaces, pour nous permettre de vivre ensemble sur la base de nos espaces de paix.

Le modèle français reste en cela toujours un exemple malgré sa dérive indigéniste venu de la société racaliste étasunienne. La République doit permettre à différents groupes d'individus de cohabiter dans une culture occidentale, une liberté individuelle, une politesse collective, un entreprenariat libre, un respect des croyances privées et enfin un socialisme à la française, d'inspiration catholique. La République se doit de protéger les plus faibles, tout en permettant aux plus doués de s'épanouir afin de tirer vers le haut toute la société.

Tout cela dans la plus grande humilité, car nous ne sommes rien individuellement face au temps qui passe.

Espaces et Paix

Sortir de la violence

Notre société a atteint un très haut niveau de progrès scientifiques et technologiques. Nous vivons globalement en meilleure santé et plus âgés. Alors pourquoi somme-nous débordés par tant de violences au point de perdre pied et ne plus savoir quoi faire ?

Nous allons répondre à cette question à la fois sous un angle sociologique, mais aussi philosophique. Nous aborderons la problématique des névroses profondes et les solutions possibles pour accepter notre propre nature, par définition temporelle. Ce travail d'analyse passera indubitablement par la description des différentes formes de violences au travers notamment des cosmologies occidentales adamiques et orientales bouddhistes. Ce livre a vocation à apporter des pistes pour vivre en harmonie avec nos névroses profondes au sein d'Espaces de Paix.



David Mac Cartney est né à Paris en 1969, de parents artistes installés en France. Souffrant de dyslexie et ayant traversé une adolescence rebelle, sa scolarité s'est arrêtée en terminale. Après avoir servi dans un régiment de parachutistes, il a travaillé 10 ans dans la sécurité comme garde du corps et videur dans des discothèques parisiennes célèbres.

Il fit ensuite une reconversion professionnelle dans le graphisme à l'école des Gobelins, avant de partir se former à la cartographie, en Angleterre. Il cocréât par la suite une start-up à Paris, dans la photographie aérienne et la cartographie web, pour finalement s'installer au Cambodge, le pays de son épouse. Cette troisième vie en Asie du Sud-Est lui a donné le temps d'écrire et d'exercer diverses activités. Autodidacte, il a toujours eu soif d'apprendre et d'entreprendre...